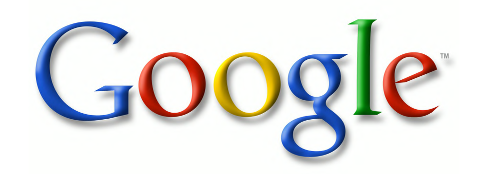


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

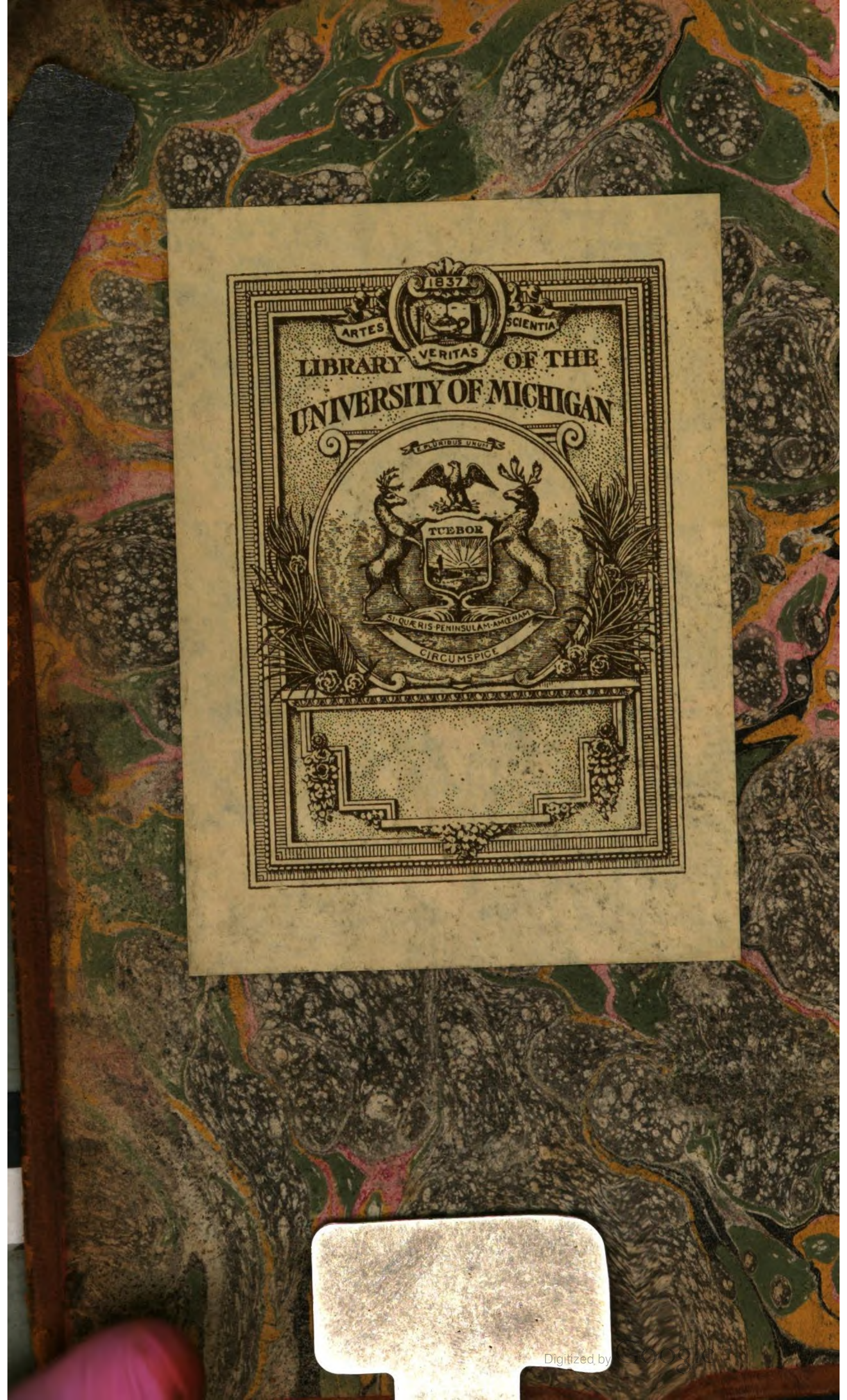
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

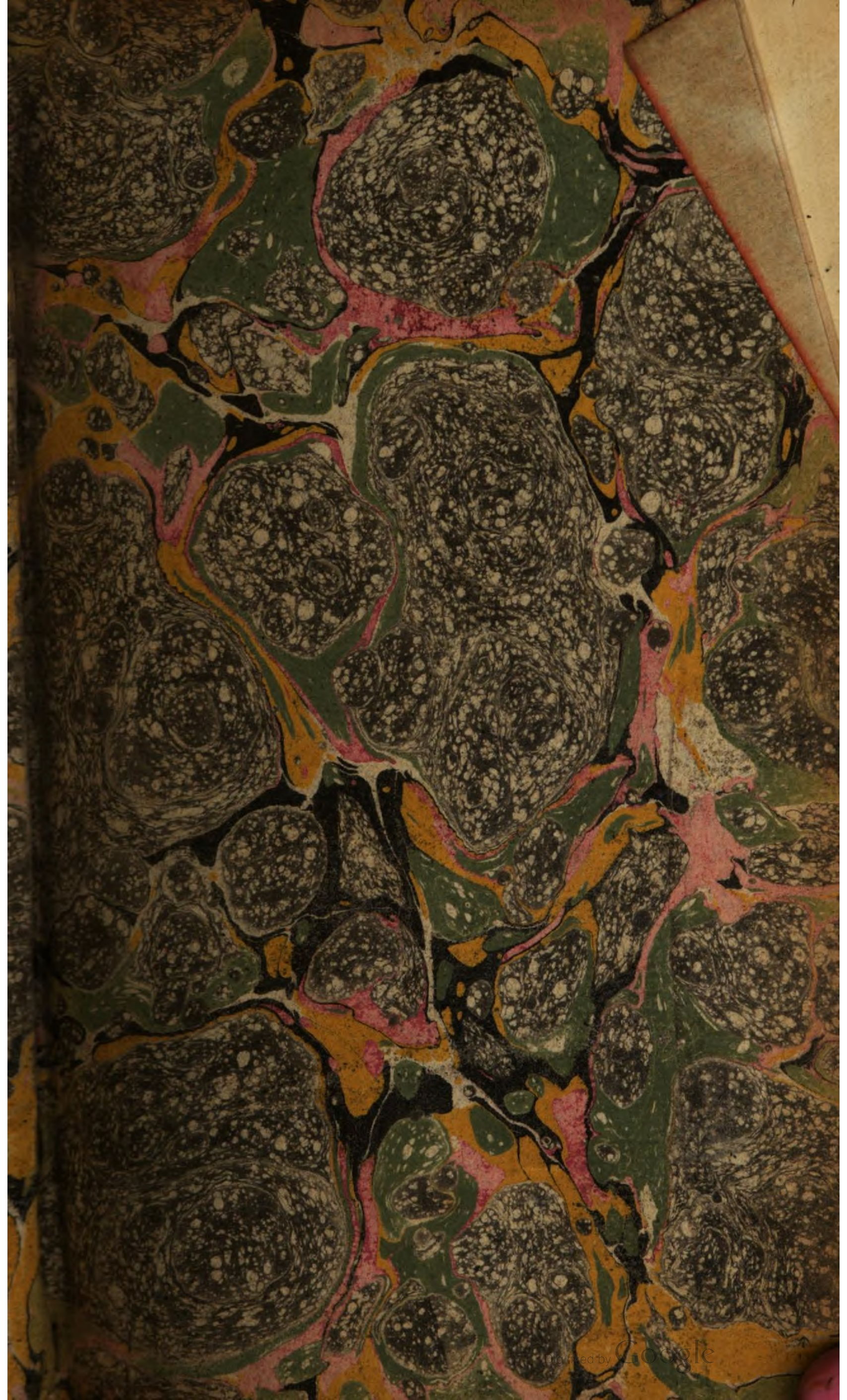
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

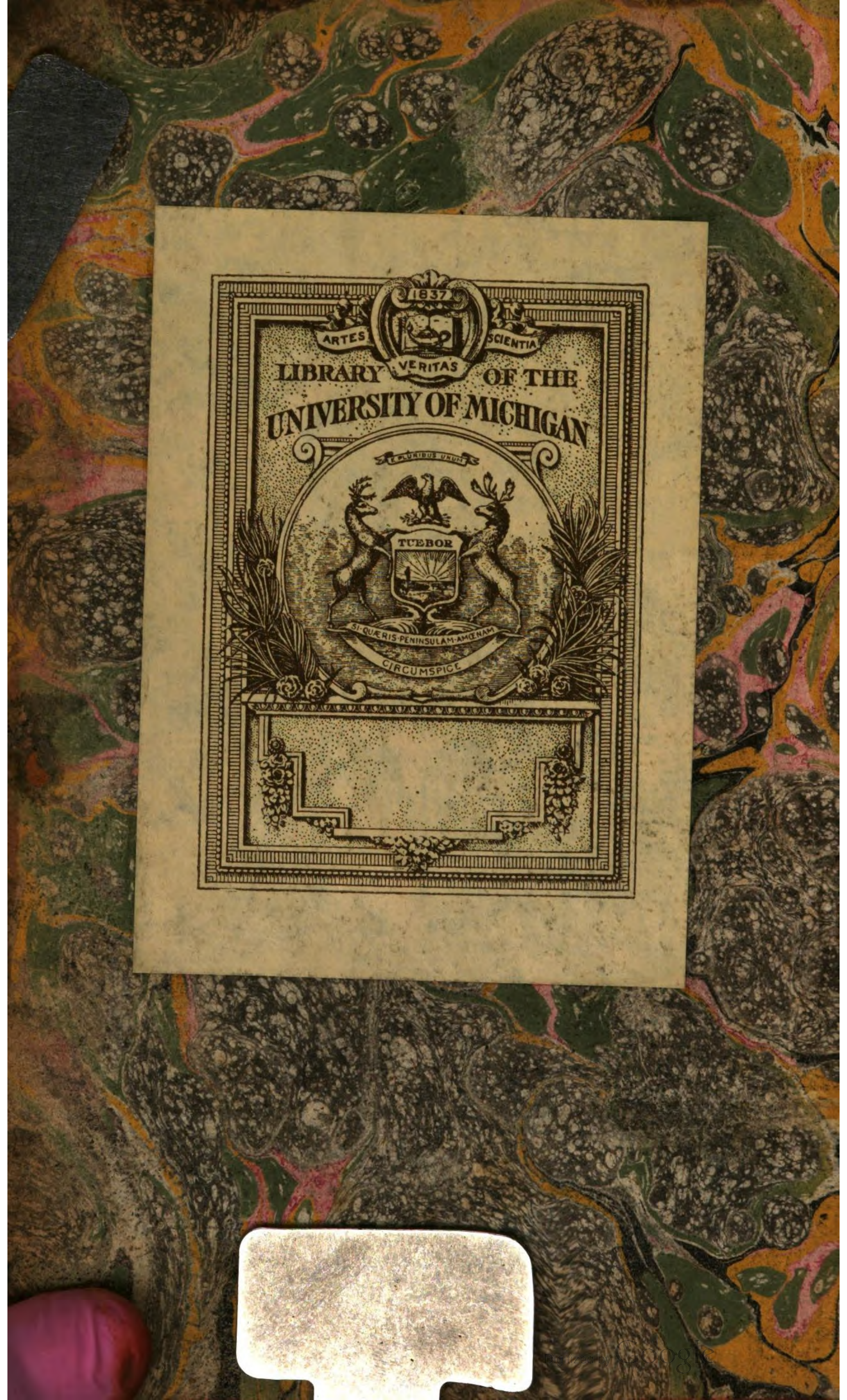
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

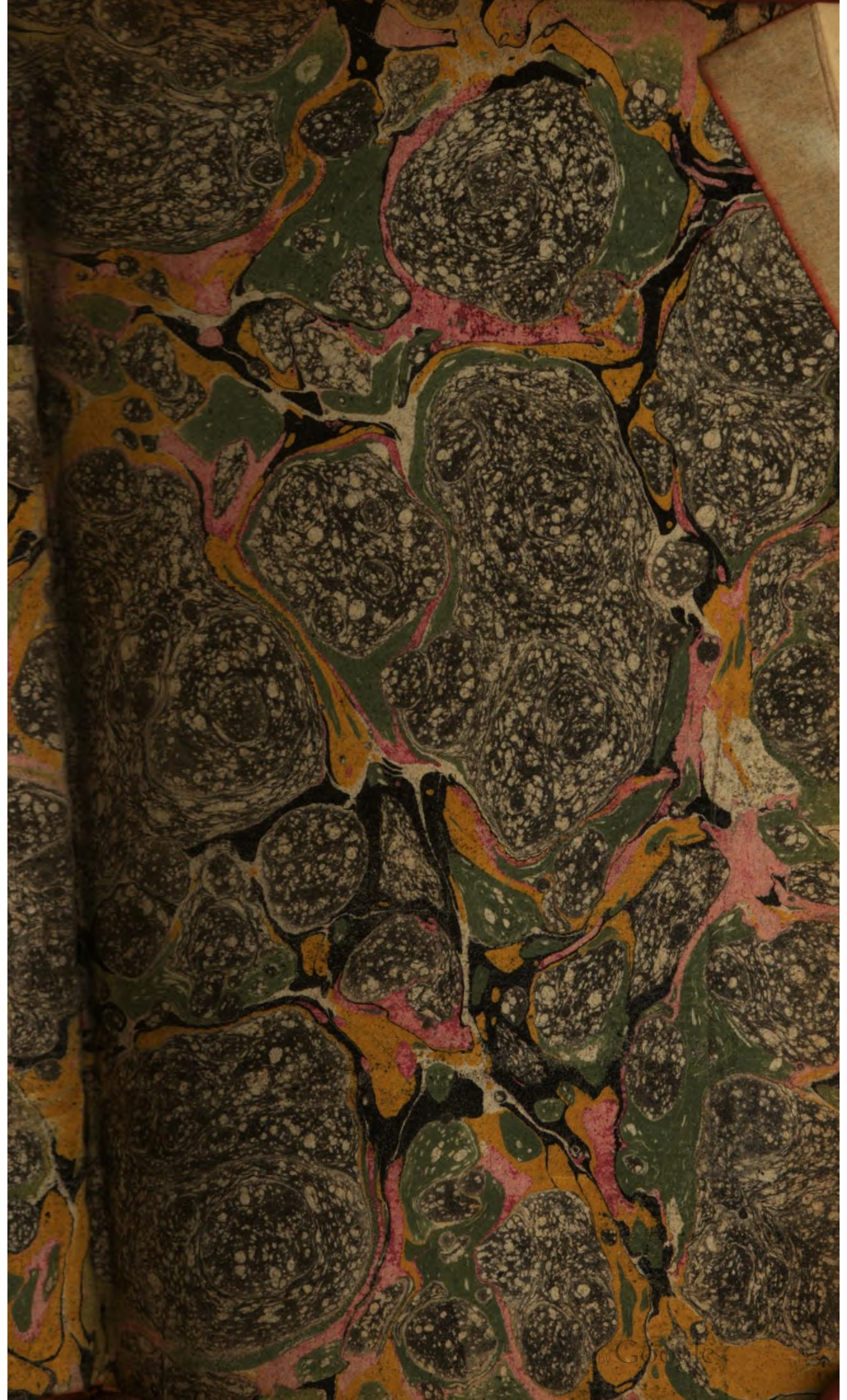


Digitized by Google

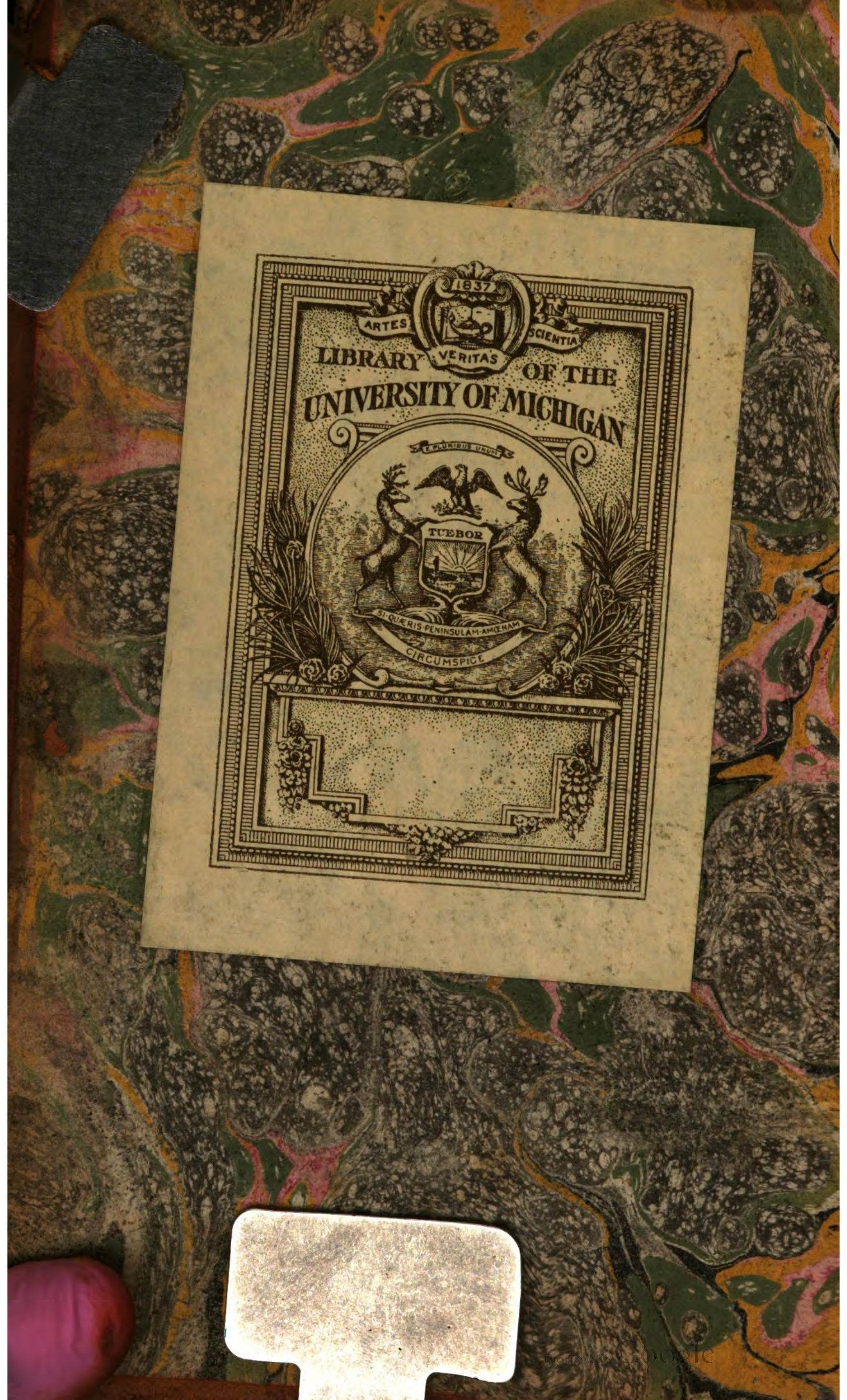


Digitized by Google

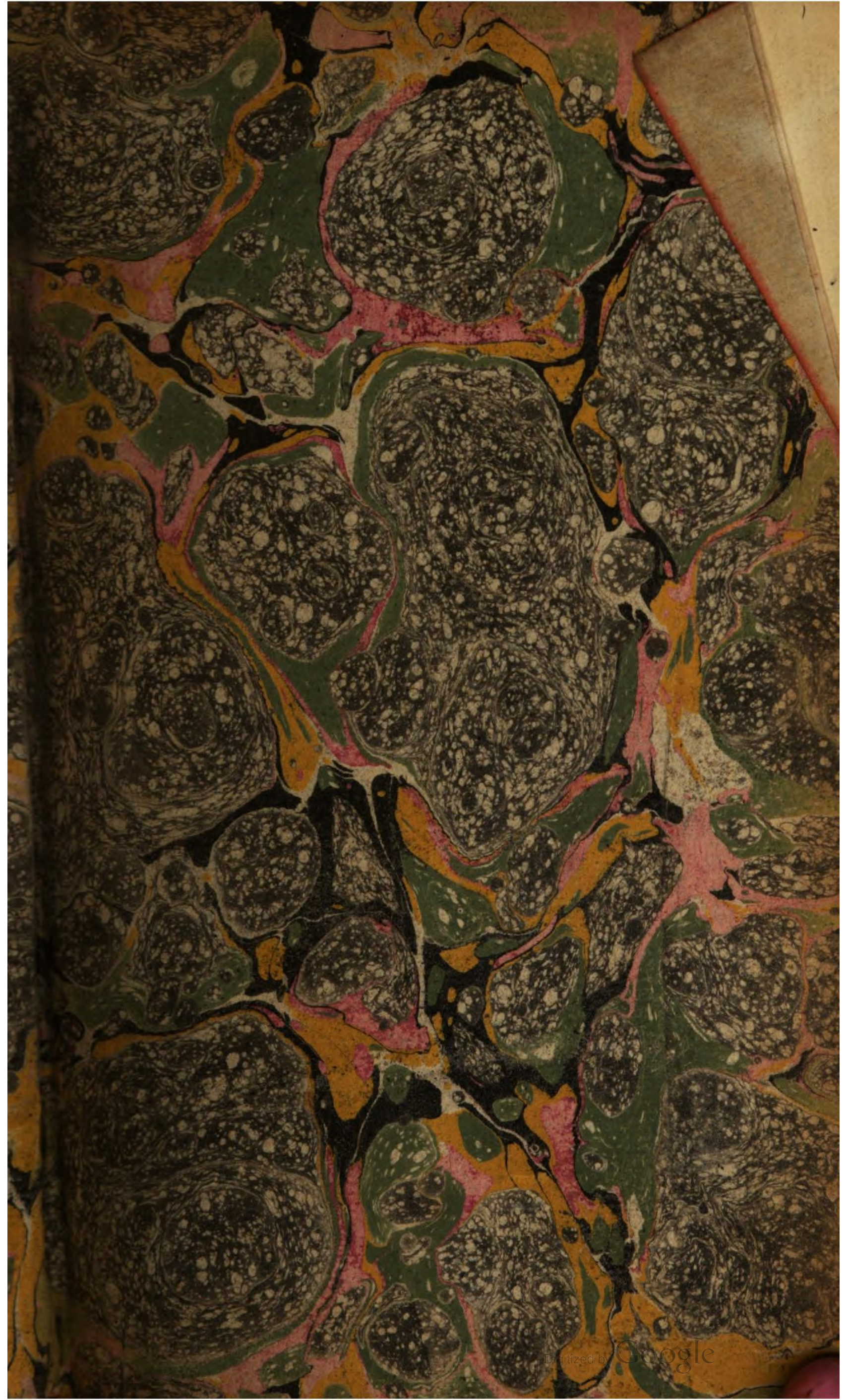

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



Digitized by Google



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION

COMPLÈTE

DES ŒUVRES

DE

L'ABBÉ DE MABLY.

ŒUVRES POSTHUMES.

TOME QUINZIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION
COMPLÈTE
DES ŒUVRES
DE
L'ABBÉ DE MABLY.

ŒUVRES POSTHUMES.

TOME QUINZIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION

COMPLÈTE

DES ŒUVRES

DE

Gabriel Bonnot

L'ABBÉ DE MABLY.

ŒUVRES POSTHUMES.

TOME QUINZIÈME.

Du Développement, des Progrès et des Bornes de la Raison. Le Compte rendu. La Retraite de M. Necker. Du Cours et de la Marche des Passions dans la Société.

A PARIS,

De l'imprimerie de Ch. DESBRIERE, rue et place *Croix*, chaussée du *Montblanc*, ci-devant d'*Antin*.

L'An III de la République,

(1794 à 1795.)

Digitized by Google

Digitized by Google

DU DÉVELOPPEMENT,

DES PROGRÈS

ET DES BORNES DE LA RAISON.

BON jour, Valère ; mais je crains d'être indiscret, vous avez l'air rêveur, vous me paroissez occupé de quelque affaire très-sérieuse ; je ne veux point être importun, je vous laisse pour réparer mon tort. Au contraire, me répondit-il, en me retenant par la main, vous me faites le plus grand plaisir ; et s'il est possible, vous m'en auriez fait encore davantage, si vous fussiez arrivé il y a une heure. Vous m'auriez trouvé aux prises avec une espèce de ces beaux esprits qu'on rencontre par-tout, et qui, n'ayant aucun talent pour se faire remarquer, ont pris le parti de se dire philosophes ; chose aisée aujourd'hui, car il suffit d'avoir lu les dernières rapsodies de Voltaire, et retenu une douzaine de propositions scanda-

337
Digitized by Google

leuses, pour paroître au-dessus des préjugés, et mériter les applaudissemens des personnes qui, malgré la peine qu'elles se donnent, n'ont encore pu réussir à secouer les principes dans lesquels elles ont été élevées et cherchent à grossir leur troupe pour se rassurer.

On vient de me débiter les propos les plus extraordinaires. Ces petits messieurs sont fiers de l'arrivée triomphante de leur patriarche, des respects que lui rendent les grands, et sur-tout de la curiosité vraisemblablement mendiée et achetée de la canaille qui l'accompagne quand il sort, et se presse autour de sa voiture pour le contempler, pensent qu'enfin leur doctrine a fait d'assez grands progrès pour devoir désormais se montrer sans aucun ménagement. On vient de me débiter, sans pudeur ni retenue, tous les principes de Hobbes sur le bien et le mal moral. J'ai paru étonné; on vous prendroit, m'a-t-il dit, pour un homme qui arrive du coin de quelque province obscure. Rassurez-vous, il faut bien que notre doctrine devienne commune; car la vérité doit enfin jouir de ses droits. Cette semence a été jetée par le plus grand philosophe moral, après M. de Voltaire, que l'Europe ait produit.

Digitized by Google

J'ai laissé un libre cours à ce torrent d'impertinences dont je ne veux pas vous ennuyer; et ayant repris peu à peu mes esprits, monsieur, ai-je répliqué, j'avois bien ouï-dire que chez une certaine cabale dont la réputation fait tant de bruit, il étoit du bon air de ne croire ni au bien ni au mal moral; mais, je vous l'avoue, je croyois sur la foi de ses lumières si vantées, qu'en soutenant les mêmes opinions que Hobbes, c'étoit du moins par d'autres raisons. A vous parler franchement, quoique vous placiez cet Anglais, immédiatement après M. de Voltaire, place dont il faudra désormais que les hommes les plus illustres des siècles passés et futurs se contentent, il s'en faut beaucoup que je le regarde comme un grand génie. Je viens de lire les *lois naturelles* de Cumberland, continua Valère en me serrant la main, et j'ai crû que je pouvois sans danger hazarder de rabattre le caquet de mon philosophe. Avant que d'aspirer au titre de grand génie, il me semble, ai-je dit, qu'il faut commencer par avoir le sens commun, entendre ce qu'on dit, et ne pas tomber dans des contradictions éternelles. Je ne puis concilier Hobbes avec Hobbes, et je ne serai jamais tenté de m'enrôler sous les en-

Digitized by Google

seignes d'un philosophe qui n'est pas d'accord avec lui-même.

Quoi ! ce n'est que cela que vous reprochez à ce grand homme, m'a dit mon philosophe en ricanant; ma foi vous l'avez condamné sans l'entendre. Hobbes, quoiqu'en puisse dire votre pédant de Cumberland, ne se contredit jamais. Au contraire, jamais écrivain n'a été plus ferme dans ses principes, ni plus habile à en lier étroitement les conséquences les plus éloignées. Quoi donc, ai-je repris à mon tour, quand votre docteur, digne précurseur de Voltaire, après avoir soutenu que l'homme n'a d'autre règle pour agir que son utilité ou son plaisir; que les législateurs, par leurs lois et leurs ordonnances, ont mis toute la différence que le vulgaire croit voir entre le bien et le mal, ce n'est pas se contredire que....

Bon, m'a répliqué mon homme en m'interrompant; je devine ce que vous allez dire, je sais tout cela; et un homme dont j'admire les lumières, m'a appris à n'y voir aucune contradiction. Je vais vous expliquer ce mystère; écoutez bien. Dans chaque ouvrage de Hobbes, il y en a deux; l'un est fait par le génie supérieur, qui a scruté les secrets les plus profonds de la nature,

Digitized by Google

et qui déchire le voile ténébreux qui les cachoit ; l'autre est adroitement composé par un philosophe qui tempère par bonté et par sagesse les rayons de sa lumière, pour ne pas blesser la vue trop délicate et trop foible de ces espèces de brutes qu'on appelle hommes, qu'il est généreux d'instruire, et que, par bonté d'ame, on doit délivrer des préjugés qui les tyrannisent : en effet, ne sont-ils pas assez malheureux dans ce monde, pour qu'on doive du moins les débarrasser des terreurs d'une seconde vie ? Dans ce second ouvrage, Hobbes, qui étoit le meilleur des hommes, se tait tout à coup. Pour s'insinuer dans les esprits les plus grossiers et les plus timides, il semble se prêter à leurs raisons ; il ne dédaigne pas même de s'en servir. Suivant le précepte d'Horace, il emmielle le breuvage salutaire qu'il leur présente. On ne se défie point de lui, et la plupart des bonnes gens qui le lisent, adopteront enfin la vérité, parce qu'il semble l'associer à leurs erreurs.

Voilà le mot de l'énigme ; et dès qu'on le sait, vous voyez que ces contradictions étudiées que vous reprochez à mon philosophe, méritent au contraire les plus grands

Digitized by Google

éloges. En vérité, on est bien à plaindre quand on est supérieur à son siècle, et qu'on a la bonté de vouloir l'élever jusqu'à soi. M. de Voltaire pourroit nous en dire des nouvelles; évêques, parlemens, femmes dévotes, on ne finit point. Quoique la philosophie ait fait des progrès considérables depuis Hobbes, avec quelle retenue ou quel art M. de Voltaire lui-même n'a-t-il pas encore été obligé de se montrer? Combien il a fait de personnages différens pour nous instruire? Ne paroissant presque jamais sous son nom, tantôt c'est un théologien, un philosophe; un Chinois, un aumônier du roi de Prusse, un Indien, un athée, un déiste; que n'est-il pas? Il écrit pour tous les esprits, et même pour ceux qui sont plus touchés d'une plaisanterie ou d'un quolibet que d'une raison. Si M. de Voltaire, dont le nom a tant de poids, a cru devoir en user de la sorte; si son zèle infatigable pour la vérité et la prudence lui ont fait une loi de n'avoir en apparence aucune idée bien fixe et bien arrêtée, que vouliez-vous que fit Hobbes dans des circonstances beaucoup moins heureuses?

Songez, je vous prie, au temps déplorable où il écrivoit. Toute l'Europe étoit

Digitized by Google

dans la barbarie cruelle des guerres de religion. Par-tout les prêtres allumoient le feu de la révolte, parce qu'on ne vouloit pas se prosterner devant leurs autels. C'étoit des gens bien préparés à chercher et à recevoir la vérité, que des fanatiques qui s'égorgeoient par piété! Après cette déclamation éloquente que vous me permettrez d'oublier, mon philosophe m'a fait remarquer combien les deux ouvrages de Hobbes, qui semblent n'en faire qu'un, parce qu'ils sont confondus, sont cependant différens. L'un est fait avec une logique, une énergie, une force qui ne permettent pas à un bon esprit de résister à la vérité; l'autre est d'une foiblesse qui décèle les intentions de l'auteur, et qui, en satisfaisant les sots, les empêche de se scandaliser et les dispose insensiblement à la bonne philosophie. Aujourd'hui nous nous montrons plus à visage découvert; cependant si nous ne voulons pas retarder nos progrès, il faut nous résoudre à nous exprimer avec quelque ménagement, jusqu'au temps où les sots enfin entraînés, emportés par le tourbillon de la philosophie, croiront en nous, comme ils croient aujourd'hui en leurs curés.

Je ne me doutois pas de tout cet artifice, ai-je répondu, et je vois bien que notre siècle que j'appelois le siècle du rabachage et du paradoxe, vous avez raison de l'appeler le siècle de la lumière. Je vous rends grâces de m'avoir instruit de vos secrets; je serai désormais plus juste, et je commence dès ce moment à regarder comme de grands philosophes cent petits personnages à qui je refusois presque le sens commun. J'allois même, car il faut vous faire une confession générale, jusqu'à croire que toutes ces inepties dont Voltaire nous accable depuis si long-temps, n'étoient que les productions d'un vieillard qui ne s'aperçoit pas de sa décadence : je me rétracte.

Mais laissons-là ce philosophe; et pour m'en tenir à Hobbes, je ne considérerai dans ses ouvrages que la partie philosophique dont vous m'avez parlé, et j'oublierai ce qu'il y a joint par condescendance pour les sots. Je vous prie de me dire ce que vous entendez, en disant que tout étoit permis dans l'état de nature ou avant la naissance des sociétés politiques; car j'ai de la peine à concevoir que la raison humaine ait jamais pu être assez abrutie pour con-

Digitized by Google

fondre une injure et un bienfait, la violence et la bonté, la perfidie et la candeur. Je vais vous expliquer tout cela, m'a répondu mon philosophe, j'y ai réfléchi; et ce n'est que faute d'y avoir fait attention, que vous êtes embarrassé. N'est-il pas vrai, a-t-il ajouté, que nos pères, avant que d'avoir imaginé des lois, des magistrats et une puissance publique, n'avoient d'autre règle de leurs actions que le plaisir et la douleur? Une loi impérieuse et gravée dans le cœur de tout être animé, leur ordonnoit de tout tenter pour se rendre heureux. C'étoit la seule loi que les hommes pussent alors connoître; et quoiqu'ils fissent, il est évident qu'ils y obéissoient. Conduits malgré eux dans chacune de leurs actions par ce qu'ils jugeoient le plus utile à leur bonheur ou à leur plaisir, ils étoient donc justes, quoiqu'ils fissent souvent des choses qui paroissent les plus opposées aux préjugés dont les lois des législateurs nous ont remplis. Vous voyez donc que ce que nous appelons le juste ou l'injuste, l'honnête ou le déshonnête, n'existoit point dans l'état de nature, et que la morale dont on fait tant de bruit, n'est après tout qu'une rêverie,

Digitized by Google

l'ouvrage du temps, et n'a servi qu'à frelater nos mœurs et notre raison. Les gens d'esprit plaignent la simplicité de ceux qui veulent bien y croire; tandis que, remontant aux premiers principes de la nature qui en sait plus que tous les législateurs du monde, ils bornent leur morale à faire ce qui leur fait plaisir.

Fort bien, ai-je répondu, et vous auriez raison si, réduits à la condition des brutes, nous n'avions qu'un instinct grossier et machinal pour nous conduire. Je ne ferai jamais un crime au lion de dévorer un cerf, au loup de manger un mouton, et au renard de croquer un poulet. Mais nous sommes, malheureusement pour le système de Hobbes, des êtres intelligens, c'est-à-dire, que nous avons une raison qui doit être l'arbitre et le juge de nos différentes actions. Quoique les philosophes, comme vous venez de me l'avouer, ne fassent pas souvent un trop bon usage de leur raison, ils conviennent que nous en avons une; et je voudrois qu'ils me disent si elle nous a été donnée pour ne la pas consulter et la soumettre servilement aux appétits de nos sens.

Si cette raison que je consulte me dit

Digitized by Google

que je fais bien d'être lion, loup ou renard pour trouver le bonheur, il est certain que Hobbes ne se trompe pas. Mais si elle m'enseigne, au contraire, que le bonheur de chaque individu est lié par des rapports sensibles au bonheur des autres hommes, il est certain qu'elle me crie de consulter ces rapports, et d'y obéir comme à autant de lois que je ne puis violer sans irriter, soulever et armer contre moi des hommes que je pouvois forcer, par une conduite toute différente, de contribuer à ma propre satisfaction. Les qualités sociales que nous tenons des mains de la nature, et qui tendent toutes à nous rendre nécessaires les uns aux autres, nos besoins, nos goûts, nos passions ont établi entre tous les hommes différens rapports que nous ne pouvons négliger sans nous rendre malheureux. L'état de nature n'étoit point une ivresse perpétuelle : au milieu des passions violentes dont nos premiers pères étoient agités dans leur entière indépendance, ils avoient nécessairement des momens de calme. Leur raison alors éclairée par les divers accidens qu'ils avoient éprouvés, les instruisoit de ces rapports dont je viens de vous parler, et leur

Digitized by Google

enseignoit par conséquent les devoirs que ces rapports exigent d'eux. Ces devoirs, c'est ce que j'appelle la morale ou la connoissance du juste et de l'injuste. Puisque ces devoirs existoient avant la naissance des sociétés politiques, vous voyez qu'il y avoit une morale dans l'état de nature, et que l'instinct qui invite continuellement à chercher le bonheur, doit consulter la raison sur la route qu'il doit prendre.

Vous confondez tout, m'a répliqué le partisan de Hobbes; ne voyez-vous pas que vous appliquez à l'état de nature ce qui ne convient qu'à l'état de société? Ces rapports qui nous unissent aujourd'hui sont l'ouvrage des législateurs et des nouvelles relations que les lois ont établies entre les hommes. En faut-il d'autres preuves que cette prodigieuse différence qu'on rencontre entre les mœurs, les lois, les usages, les coutumes et les morales mêmes des différentes nations, et même des différens siècles chez le même peuple? Les plaisans rapports, les plaisans devoirs que vous me proposez de regarder comme autant de lois de la nature, et que les hommes ont changés à leur fantaisie. Dans tous les temps, dans tous

Digitized by Google

les lieux, il s'est établi des modes différentes qui se sont succédées et qui se succéderont éternellement. Tant qu'elles subsistent, c'est bien fait de s'y conformer pour éviter le blâme public et profiter de la duperie générale. Mais croyez-m'en, l'homme erre à l'aventure où l'appelle le plaisir auquel il est toujours docile : la seule loi immuable et éternelle, c'est celle qui nous ordonne de tout sacrifier à notre bonheur.

Je ne consens pas si aisément à ma défaite, ai-je répondu; mais sans vous ennuyer, mon cher abbé, de mes argumens, vous imaginez sans peine tout ce que j'ai pu dire sur ce sujet. Par exemple, que si la nature n'avoit pas mis elle-même ces rapports entre les hommes, jamais les lois politiques n'auroient pu les établir; que c'est en étudiant ces rapports et en les regardant comme les règles de notre conduite, que les législateurs sont parvenus à réunir les hommes et à concilier leurs intérêts et leur bonheur, sous un gouvernement qui les invitoit et les forçoit à s'aimer et à se secourir mutuellement. J'ai dit qu'il n'y a point de vertu qui ne contribue au bonheur de celui qui la posséde, parce qu'elle lui mérite la

Digitized by Google

confiance et l'amitié de ses pareils; et tout vice, au contraire, repousse et éloigne de nous les personnes qui s'en approchent. J'ai dit que l'expérience que nos premiers pères ont faite de la vertu et du vice, leur a fait connoître les principes de la morale, et que c'est en les approfondissant chaque jour davantage, qu'ils se sont d'abord unis par des ligues et des traités, et par le secours de ces ébauches grossières, sont enfin parvenus à former des gouvernemens réguliers. en se soumettant à une puissance publique.

C'est se moquer, ai-je ajouté, que de prétendre qu'il n'y ait aucun principe fixe et certain de morale, parce que les peuples se sont fait des devoirs différens. En ne prenant pas la même route, qui ne voit pas qu'ils tendent tous cependant à la même fin? Qui ne voit pas que cette différence n'est qu'une suite des obstacles ou des secours que notre raison a eus pour se développer et connoître plus ou moins nos devoirs? Des circonstances et des événemens divers ici ont hâté les progrès de nos lumières; là ils les ont retardés, et par-tout ils ont placé à côté de la vérité des préjugés auxquels on s'est accoutumé, et que l'habitude

Digitized by Google

a rendus respectables. De ce que nous avons des erreurs, s'ensuit-il qu'aucune vérité n'est certaine ? Me couvrant enfin de l'autorité de Cicéron, c'est notre raison, ai-je dit, rectifiée par l'expérience et la méditation, qui nous apprend à nous connoître nous-mêmes et nous prescrit nos devoirs. Voilà la loi à laquelle il n'est permis de rien changer. Elle est éternelle, elle est immuable; n'y pas obéir, c'est courir à sa perte, et le sénat ni le peuple ne peuvent en dispenser.

Passant de-là au grand principe du bien public dont la nature nous a fait une loi, et sur lequel est appuyé tout le bonheur de la société, et par conséquent celui de chacun de ses membres, je me suis servi des argumens de Cumberland; vous savez avec quelle force il presse son adversaire: tout cela m'est assez présent à l'esprit, et j'ai réduit à me parler d'un ton moins assuré; car si ces messieurs ne craignent plus ce qu'ils appellent les dévots, ils ménagent les magistrats chargés de proscrire les opinions nuisibles au bien de la société; ils feignent sur-tout d'être bons citoyens, et de ne s'élever contre la religion que parce

Digitized by Google

qu'elle a causé de grands troubles dans le monde. Je n'ai point lâché prise, j'ai insisté, j'ai entassé argumens sur argumens; et mon homme, je crois, un peu embarrassé, m'a dit enfin que ces matières importantes demandent tant de précision, d'exactitude et d'ordre, qu'on ne peut les traiter dans une conversation. Il faut écrire, m'a t-il dit, pour mieux rassembler ses preuves, et donner à ses raisonnemens toute la force et toute la clarté dont ils sont susceptibles. Pour peu qu'on connoisse ces philosophes, on sait ce que signifie cette défaite triviale. Quand ils n'ont rien à répondre à un adversaire qui les serre de près, ils feignent d'être accablés du nombre des argumens et des raisons qui se présentent en foule à leur esprit, et croient sauver par cette adresse la honte de leur défaite. Mon ennemi a fui, et vous voyez que je reste le maître du champ de bataille, où j'étois moins occupé de ma victoire que des tristes réflexions qu'a fait naître la doctrine perverse de nos philosophes.

Je me réjouis de votre triomphe, mon cher Valère; mais, ajoutai-je, si vous voulez que je vous parle franchement, il me semble que

Digitized by Google

votre ennemi a plutôt escarmouché que livré un combat sérieux. La question que vous traitiez n'est point de nature à ne pouvoir être discutée que la plume à la main dans son cabinet. Si votre philosophe avoit été un peu plus instruit, au lieu de sonner si promptement la retraite, il auroit pu vous disputer le terrein avantage ; car, si je ne me trompe, vous étant mal posté avec Cumberland pour défendre contre Hobbes les lois naturelles et les principes de la morale dans l'état de nature ; un grand capitaine auroit pu vous forcer dans votre retranchement du bien public, c'est-à-dire, vous prouver que cette idée du bien public, a suivi et non pas précédé la naissance de la société.

Vous m'étonnez, me répondit Valère avec précipitation, et ma surprise est d'autant plus grande que cent fois, ou plutôt continuellement, je vous ai entendu dire que le bien public est le principal et le premier objet que doit se proposer la politique. Doute-t-on de cette vérité ? car de quoi ne doute-t-on pas dans un gouvernement délabré ? vous ne manquez jamais de répondre que la nature a constitué de telle manière l'homme qu'il ne peut réellement trouver son bonheur particulier que

Digitized by Google

dans le bonheur général. Voilà, dites-vous, la source commune où nous devons tous puiser, si nous ne voulons pas être les dupes de quelques plaisirs faux, sujets à de terribles retours, ou sacrifier un bonheur véritable à de vaines espérances qui ne nous en présentent que le fantôme fugitif. Je vous ai entendu dire que l'amour du bien public est le devoir le plus essentiel de tout être, qui comme l'homme, est destiné à vivre en société. Ce sentiment est né en moi, avec moi : je le retrouve dans mon cœur dès que je l'y cherche. Ce sentiment existoit avant que nos péres eussent abandonné l'état de nature. C'est lui qui leur a appris à former des ligues et des sociétés, et sans son secours il auroit été impossible qu'il s'établît une puissance publique.

Entendons-nous, mon cher Valère, repartis-je, et pour ne nous pas tromper, marchons, je vous prie, lentement. Je conviendrai avec vous qu'étant aujourd'hui éclairés par l'expérience d'une longue suite de siècles, de ce qui fait le bonheur des sociétés et de leurs citoyens, nous avons appris à descendre en nous-mêmes, et à nous instruire de la route la plus courte et la plus sûre pour rendre chacun en

Digitized by Google

particulier aussi heureux que le peut permettre la condition humaine. Il est impossible de réfléchir attentivement sur nos besoins et nos passions, sans s'apercevoir que ne pouvant nous suffire à nous-mêmes, nous avons besoin des secours de nos pareils. Tout annonce cette vérité à l'homme, et il rampera comme un sep de vigne, ou la tige du lière, sans le corps de la société auquel il s'allie. Je conclus de cette vérité, qui commence malheureusement à n'être que trop oubliée, que si l'homme veut chercher son bonheur d'une manière sensée, c'est-à-dire, digne de lui, il ne doit point se faire un bonheur privé, mais le puiser dans le trésor de la chose publique. Est-elle heureuse ? le citoyen le sera ; il doit donc se proposer le bien public. Les citoyens, au contraire, cherchent-ils des objets particuliers et domestiques de bonheur ? soyez sûr que leurs divisions, leurs haines, leurs rivalités, leurs partis, rendront malheureux ceux-mêmes qui auront triomphé de leurs ennemis.

Dès ce moment, la république, faite pour les protéger avec impartialité, est prête elle-même à se dissoudre, et chacun doit alors se dire ; ces palais, ces jardins, ces richesses, ces grandeurs, ces voluptés, ce faste acquis aux dé-

Digitized by Google

pens de mes pareils, tout cela m'échappera, si la république, dont je trahis les intérêts, est détruite.

Pour vous et moi, mon cher Valère, qui grâces à nos études, connoissons ce que nous sommes, et par conséquent les devoirs que la providence nous impose; c'est aujourd'hui la première et la plus sainte des lois que cet amour du bien public que Cumberland fait valoir avec tant de force. Mais cette loi existoit-elle pour les hommes qui vivoient dans l'état de nature? la connoissoient-ils? pouvoient-ils la connoître? Le genre humain a eu son enfance, comme vous et moi nous avons la nôtre. Quoique la raison dont Dieu m'a doué fût capable de s'élever un jour à la connoissance des premiers principes de la morale; direz vous que je les connoissois, lors qu'enfant, et n'ayant encore que mes sens pour me guider et m'instruire, j'obéissois promptement à mes goûts ou à mes dégoûts? Ne voyant encore dans le monde que moi, mon plaisir et ma peine, que j'étois loin de soupçonner même les relations qui lient mon sort à ce celui des autres, et par conséquent le grand principe du bien public; les premiers hommes ont été dans la même ignorance. Ils avoient besoin comme

Digitized by Google

moi, d'une éducation qui les instruisit de leurs devoirs ; mais ils n'avoient pas les mêmes secours, il falloit qu'ils trouvassent eux-mêmes les vérités qui ne m'ont rien couté et qu'on m'a données. Peu d'années m'ont suffi, et il a fallu plusieurs siècles à nos premiers pères pour leur apprendre à se connoître, et à se servir avec avantage de cet amour de soi-même, qui, en se trompant à la suite du plaisir, devoit leur causer de grands malheurs. Il me semble que rempli de l'idée de leur bonheur particulier, il leur étoit impossible de connoître la loi du bien public, avant que d'avoir fait mille épreuves de leur foiblesse, et tenté mille moyens d'y remédier ; il falloit que d'essais en essais ils parvînsent à l'établissement d'une puissance publique qui réunit leurs volontés, et leur apprît par les biens qu'elle leur procuroit, combien il leur importoit d'aimer la république.

Je conviendrai avec vous, me répondit Valère, que nos premiers pères ont été quelque temps sans penser qu'il pût y avoir un bien public; mais dès-qu'on leur accorde une raison, ce qu'on ne peut nier, capable de réfléchir sur leurs sensations ; le bien et le mal qu'ils éprouvent incessamment, leur tient

Digitized by Google

lieu de cette éducation, ou de ce précepteur qui a hâté le développement de votre raison et de la mienne. L'homme isolé dans l'état de nature, et cependant entouré de mille dangers auxquels il n'échappe qu'avec peine, ne sent que sa foiblesse, et cette foiblesse le porte nécessairement à s'unir avec quelques-uns de ses pareils pour se défendre en réunissant leurs forces. Ce n'est point encore là une société politique, puisqu'il n'y a point encore de puissance publique; mais il faut convenir que du moment où cette espèce de société naturelle est formée, les hommes doivent commencer à avoir l'idée d'un bien public. Ai-je un associé que je crois nécessaire à mon bonheur? il faut nécessairement que son bonheur devienne le mien. J'obéis avec plaisir à ce sentiment, parce que je m'aime; et désirant par conséquent que cette société, à peine ébauchée, devienne aussi parfaite qu'elle peut l'être, toutes mes idées se développeront promptement, et l'amour du bien public qui se confond avec l'amour que j'ai pour moi-même, me fait avancer à pas de géant vers la société politique : l'amour du bien public qui la forme l'a donc précédé. L'homme se hâte alors de faire tous les établissemens admirables qui en

Digitized by Google

faisant naître l'amour de la patrie, ajoute une nouvelle force à l'amour du bien public. Alors......

Avec quelle vîtesse vous courez, mon cher Valère, mais notre raison ne se développe pas aussi aisément que vous le pensez; prenez-y garde, vous prêtez à des hommes, pour le moins aussi ignorans et aussi grossiers que le sont aujourd'hui les sauvages d'Amérique et d'Afrique, toutes les connoissances que les philosophes les plus profonds ont acquises pendant une longue suite de siècles, en méditant sur la nature de notre bonheur et les moyens de l'établir. Pourquoi voulez-vous, je vous prie, que nos pères, après avoir formé quelques ligues grossières, aient connu ce bien public, tandis que nous avons bien de la peine en Europe à nous en faire une idée juste et véritable? Songez que les hommes sont condamnés à se traîner lentement et avec peine d'expérience en expérience pour arriver à la vérité. Malheureusement le systême des idées innées qui nous seroit fort favorable, et cependant ne nous suffiroit pas, est avec raison abandonné de tout le monde. Notre ame est capable, il est vrai, par sa nature de s'élever aux connoissances les plus subli-

Digitized by Google

mes, elle est faite pour aimer la vérité ; mais ce sera quand dégagée du poids de ses chaînes, elle prendra son vol vers Dieu. N'ayant plus besoin du ministère des sens pour penser, juger et connoître, il n'y aura plus alors de vérité inaccessible pour elle. La mort nous aura purifié, nous serons comme des Anges, nous nous porterons avec la rapidité de l'éclair d'une vérité à l'autre, ou plutôt nous les embrasserons toutes à la fois, nous les aimerons parce que nous sommes faits pour elles, et que rien ne pourra nous distraire de cet amour.

En attendant, notre ame condamnée à ne voir qu'à travers nos sens, si foibles, si délicats, si trompeurs, si rebelles, et à ne juger que sur leur rapport, n'avance qu'à tâtons ; et mille expériences contraires ne servent qu'à augmenter son incertitude. Le même objet ne frappe pas toujours également nos sens, parce que leur sensibilité est soumise à cent accidens particuliers, qui tantôt la rendent plus active, et tantôt plus lente et plus paresseuse. Ce n'est pas tout, il faut que les objets extérieurs frappent mille fois nos sens de la même manière, et que mille fois nos sens avertissent notre ame, avant que les idées jusqu'alors

Digitized by Google

confuses ou fugitives se gravent enfin dans la mémoire et ne se confondent plus. Voilà déjà beaucoup d'idées, mais ce ne sont encore que des idées particulières ou de simples matériaux, que notre raison doit comparer, combiner et réunir pour former des idees générales et les rendre utiles. Dans cette seconde opération, combien de fois notre raison ne se méprendra-t-elle pas ? ce n'est qu'en marchant au milieu d'une foule d'erreurs, que nous parviendrons enfin à quelques vérités.

Indépendamment de ces obstaclés, si propres à retarder le développement ou les progrès de notre raison, je suis effrayé en songeant que notre ame embarrassée de notre corps, languit dans une continuelle apathie, si elle n'en est retirée par le chatouillement du plaisir ou par le déchirement de la douleur. C'est-là, si je puis parler ainsi, le fouet ou l'éperon qui me font marcher, c'est la bride qui me force d'aller à droite ou à gauche. Notre misérable raison y obéit avec docilité, et combien de fois les premiers hommes n'ont-ils pas dû en être les dupes? nous-mêmes à qui une longue expérience a appris qu'il y a de faux plaisirs qui deviennent

Digitized by Google

de vrais malheurs ; que le mal est souvent la source d'un bien, et que pour arriver au plaisir il faut, comme dit l'Opéra, passer par les peines ; combien de fois n'avons nous pas été séduits par nos passions? je le demande aux philosophes les plus sages, en exceptant le seul Socrate, qui de nous n'a pas éprouvé l'illusion des sens, et cette espèce d'ivresse qui bannit la réflexion ? à plus forte raison les premiers hommes furent-ils égarés un million de fois par l'attrait du plaisir où l'atteinte de la douleur avant que d'en soupçonner même les erreurs; combien ne leur fallut-il pas de temps pour apprendre à se défier de leurs sens qui ne leur présentoient pas les objets tels qu'ils sont en effet? Combien n'en fallut-il pas davantage pour qu'ils sussent se défier d'eux-mêmes, et au milieu de leurs sensations agréables ou désagréables, suspendre leur jugement pour se mettre sur la route de la vérité ?

Pour connoître le sort de notre raison captive, je vous prie, mon cher Valère, de vous rappeller la philosophie de mon frère, dont je ne fais qu'appliquer les principes aux choses morales et politiques. S'il ne faut pas se fier imprudemment au rapport de nos sens dans

Digitized by Google

l'étude des choses physiques, avec quelle circonspection ne doit-on pas les consulter pour établir les règles de nos mœurs et de notre conduite? Le physicien voit que ses sens le trompent, il le voit sans chagrin, il le voit même avec plaisir, parce que la vérité qu'il découvre, loin de l'humilier, l'élève, pour ainsi dire, au-dessus de lui-même. Pour le moraliste et le politique, il n'en est pas de même. La vérité qu'il découvre par ses lentes méditations, n'est guère propre à le séparer d'un mensonge agréable pour lequel ses sens l'ont prévenu. Il a besoin d'un combat pour faire triompher sa raison; et cette raison infidelle et déjà séduite ne désire peut-être pas de vaincre.

Si nous voulons dans notre philosophie suivre la marche à laquelle la nature nous a assujétis pour éclairer et étendre notre raison; gardons-nous d'imaginer des progrès trop rapides, et de faire, à l'exemple de Cumberland, de trop grandes enjambées. Au contraire, soyons sûrs qu'il s'est écoulé bien des siècles depuis le moment où nos pères, inspirés à la fois par leur foiblesse et l'instinct qui nous rapproche les uns des autres, formèrent des associations et des ligues grossières; jusqu'au

jour heureux où ils établirent enfin une puissance publique, et firent des lois auxquelles les nouveaux citoyens se soumirent. Qui me répondra que dans cette importante révolution on ait été conduit par l'amour du bien public ? je ne le crois pas ; je vois, au contraire, que mille obstacles s'y opposèrent. N'est-il pas vraisemblable que dans ce concours d'hommes lassés de leur situation, et qui veulent établir un nouvel ordre entr'eux ; chacun conduit par son intérêt particulier, ne le sacrifiât point à un établissement qui ne lui paroissoit qu'un essai, et dont il lui étoit impossible de prévoir les suites heureuses ? Ces premières assemblées des sociétés naissantes durent ressembler à nos congrès de paix. En voulant se reconcilier, personne n'est occupé du bien public, et on ne songe qu'à ses avantages particuliers. Au lieu de nos ruses raffinées et ténébreuses, nos pères montrèrent leur grossièreté, et l'établissement d'une puissance publique n'eut pas un sort plus heureux que nos inutiles traités de paix.

Les mêmes passions, les mêmes mœurs, les mêmes préjugés qui s'étoient opposés si longtemps à l'établissement de la société politique,

Digitized by Google

n'étoit-ce pas autant d'obstacles qui ne permettoient pas aux nouveaux citoyens de regarder l'amour du bien public comme une loi que la nature leur eût prescrite ? Songeons toujours, mon cher Valère, que l'homme ne peut s'instruire que par l'expérience. Je pense comme Thrasea dans Tacite, les délits ont précédé les lois : en effet il n'appartient qu'à un législateur profondément instruit des passions, et des malheurs des nations, de prévoir les erreurs dont nous sommes capables, et de les prévenir. L'indépendance à laquelle nos pères avoient été accoutumés dans l'état de nature, et les habitudes qu'ils y avoient contractées, les éloignoient des établissemens que depuis, quelques sages républiques ont adoptés, et qui ont persuadé aux citoyens, que le bien général de la société est la première et la plus sacrée des lois pour eux. L'amour que chacun a pour soi-même, et qu'on n'avoit point encore eu le temps d'instruire de ses devoirs, ramenoit donc chaque citoyen à ne considérer encore la société naissante que relativement à ses intérêts particuliers. De-là les querelles, les rivalites, les haînes et les dissentions qui ont troublé les nouvelles républiques, et causé leur ruine

Digitized by Google

avant que d'avoir pû prendre une assiette assurée.

Ne croyez-vous donc pas, mon cher Valère, que Cumberland a fait une supposition bien gratuite, quand il a avancé que le bien public étoit une loi pour des hommes qui n'avoient pas encore établi une puissance publique? La nature m'ayant ordonné de m'aimer préférablement à tout, et se servant de cet amour même comme d'un lien pour m'attacher à mes pareils, lui étoit-il possible, sans se contredire dans ses opérations, de me prescrire la loi, de préférer le bien public à mon avantage particulier? Ce bien public n'est donc pas une loi de la nature; c'est véritablement une loi de la politique, qui, profitant avec habileté de nos besoins, de nos qualités sociales, de notre foiblesse, de nos passions et de nos goûts, pour instruire l'amour que nous avons pour nous-mêmes, lui apprend par une sage distribution de récompenses et de châtimens, qu'il lui est utile de se modérer, de se cacher, de s'oublier et de ménager l'amour-propre de nos semblables pour en faire l'instrument de notre propre bonheur. La nature a ébauché l'ouvrage, elle en a fourni les matériaux; mais il ap-

Digitized by Google

partient à la politique ou à la raison humaine de les disposer, de les arranger pour former un édifice régulier et solide. Tout l'art de cette sublime architecture, consiste à faire des lois assez sages et assez savantes pour diriger mon amour-propre, de façon que je néglige, pour ainsi dire, mon avantage particulier, et que je sois libéralement récompensé de l'abandon que je ferai des choses qui doivent me paroître les plus chères. Il faut rendre honteux à mes propres yeux les sentimens bas et abjects qui ne sont malheureusement que trop propres à ramener tout à moi; et, en embellissant la gloire attachée au service de la patrie et des citoyens, me la faire aimer.

Ce n'est que par une longue suite d'expériences, ou par le secours de plusieurs évènemens heureux, et sous la conduite de quelques hommes de génie qui avoient approfondi les mystères du cœur humain, que quelques nations sont parvenues à produire des Curtius, des Codrus, des Décius, qui se dévouèrent à leur patrie, ou des Camille, des Fabricius, qui méprisèrent les richesses et les voluptes, et par leur exemple apprirent à leurs concitoyens, dont ils avoient mérité l'admiration, à s'élever au-dessus des passions

Digitized by Google

les plus contraires au bien public, et mirent en honneur les vertus les plus utiles à la société. Il y eut même, selon les apparences, plusieurs de ces hommes extraordinaires, dont la grandeur d'ame, si je puis parler ainsi, fut perdue, et ne produisit aucun fruit. Pourquoi ? c'est que dans la plupart de ces sociétés naissantes, la puissance publique étoit trop barbarement établie pour se faire aimer et respecter, et que les citoyens divisés par conséquent et ennemis les uns des autres, étoient ramenés malgré eux à ne voir, à ne sentir, à ne connoître que leurs intérêts particuliers. Dans notre extrême corruption, on ne voit généralement parlant, qu'avec une sorte de mépris un homme dont la vertu est délicate; quelques personnes le louent par vanité, mais personne ne veut l'imiter. Ce qui se passe sous nos yeux, peut vous faire conjecturer ce qui s'est passé dans les siècles grossiers de nos pères; leur ignorance leur déroboit ce que notre dépravation ne nous permet pas de remarquer et d'estimer.

Je me rends à vos raisons, me dit alors Valère avec joie, et je conviens du tort de Cumberland; il ne devoit pas prêter ses lumières aux premiers hommes. En le suivant, je

Digitized by Google

je me suis exposé à être défait à plate couture; mais je le vois bien, de mauvaises armes suffisent contre ces espèces de philosophes dont Paris est malheureusement infecté. Je ne suis pas fâché que ces Messieurs, si fiers de leurs lumières, soient si aisés à mettre en fuite. Cette expérience ne m'est pas inutile, et j'en profiterai quand quelqu'un de ces grands génies me tombera sous la main.

Tant pis, repartis-je, mon cher Valère, que vous vous rendiez si promptement, car il me restoit encore beaucoup de choses à vous dire sur le développement, les progrès et les bornes de notre pauvre raison. Je me dédis, reprit Valère en riant, continuez, je vous prie, je ne serai pleinement convaincu, que quand vous m'aurez fait part de votre dernière réflexion. Vous le voulez donc, mon cher Valère, j'y consens, mais je vais vous ennuyer; car notre esprit qui veut être amusé et jamais fatigué, rejète avec dédain une surabondance de preuves dont il n'a pas besoin.

Je vais vous dire, poursuivis-je, une chose fort extraordinaire, mais qui n'est malheureusement que trop vraie; c'est que la plupart des hommes n'ont que la figure hu-

Digitized by Google

maine. A les voir agir et parler, ne diroit-on pas que les organes de leur cerveau sont trop lourds ou trop mobiles, pour que leur esprit puisse voir les objets avec assez de tenue et de constance pour les bien connoître? Ils n'ont point d'idées à eux, ils n'ont que celles qu'on leur fournit, et sont par conséquent incapables de les réunir, de les combiner, et de former des raisonnemens suivis. Voilà donc une multitude innombrable d'hommes condamnée à ne point penser, à agir par les pensées des autres, et dont par conséquent on ne peut attendre aucun secours pour le développement et le progrès de la raison générale.

Ces malheureux seroient restés éternellement dans leur première ignorance, si des hommes d'esprit ne fussent venus à leur secours. Mais je vois avec chagrin que ces derniers ne pouvoient faire des progrès qu'avec une extrême lenteur; car à quelle distance immense la vérité n'est-elle pas éloignée de nous? Sur la route qui y conduit, combien ne faut-il pas se défier de soi-même, si on ne veut pas être la dupe de notre imagination qui donne un corps aux chimères les plus vaines, et de notre vanité séduite qui

Digitized by Google

aime à les prendre pour la vérité. Vous savez l'histoire de la philosophie, qui n'est presque que l'histoire des folies humaines. Mais si notre raison s'est égarée quand les hommes jouissant du calme et du loisir de la société, pouvoient s'aider mutuellement de leur expérience et de leurs lumières; quelle étoit donc, mon cher Valère, la condition de nos pères, lorsque sans l'appui d'une puissance publique qui leur eut donné quelques idées de morale et d'ordre, et établi une certaine sécurité, ils n'avoient encore pour guides que des sens souvent infidelles et trompeurs et des passions séduisantes et impérieuses?

Ce qu'Epicure a dit que le monde est l'ouvrage du mouvement et du concours fortuit des atômes, je le dirois avec bien plus de raison de la formation de la société. C'est du concours, du combat, du choc de nos différens besoins et de nos différentes passions qu'est né l'ordre. Tandis que l'amour que chacun a pour lui-même, le ramène toujours à ses intérêts et trouble tout; il étoit impossible que nos passions qui se frappoient, se heurtoient et se choquoient les unes les autres, ne s'émoussassent pas, et ne perdissent si je puis parler ainsi, cette pointe aigue

Digitized by Google

avec laquelle elles se blessoient et ne pouvoient s'associer. A cette extrême barbarie succéda alors une barbarie moins grossière, et l'on vit se former ces ligues, ces associations et ces ébauches de société dont nous avons parlé. C'est le commerce que nous avons entre nous, qui ébranle notre raison, qui lui donne un essor qu'il favorise, et nous met à portée de faire des expériences qui nous éclairent. Le progrès que chacun fait en particulier, devient une découverte pour les autres. C'est parce que nos pères, rapprochés les uns des autres, éprouvèrent de moindres maux, qu'ils osèrent aspirer à un plus grand bien. A force de se retourner, d'imaginer, de penser et de réfléchir, ils parvinrent enfin à établir une puissance publique qui gêna leurs passions, et en les soumettant à des règles certaines, fit naître une sécurité inconnue dans l'état de nature, et nécessaire pour nous élever au-dessus des besoins grossiers qui nous ravalent à la condition des brutes, et nous permettre de cultiver la partie la plus noble de nous-mêmes. Aussi, pour vous le dire en passant, ne trouvai-je rien de si ridicule que ce beau discours préliminaire de l'encyclopédie, où

Digitized by Google

l'auteur voulant examiner, comme il le dit, la généalogie et l'affiliation de nos connoissances, et les causes qui ont dû les faire naître, ne commence point par la politique et la morale, c'est-à-dire, par la naissance et les progrès de la société, sans laquelle notre raison n'est que le ministre d'un instinct brutal avec lequel elle se confond.

Mais remarquez, je vous prie, mon cher Valère, combien il y a loin de l'établissement d'une puissance publique à l'idée ou à la connoissance du bien public, quoique ces deux choses semblent se toucher de si près, que notre raison doit être lourde et lente dans ses progrès, puisqu'après ce premier pas, elle ne devine pas encore que le bien général de la société doit être le premier objet de chacun de ses membres. Autant qu'on peut remonter jusqu'à ces premiers siècles, par le secours des écrivains qui nous en ont fait un léger tableau, vous trouvez par-tout que l'intérêt particulier y domine. Lisez Hérodote, et les premiers livres de Diodore de Sicile. Voyez les sociétés qu'Homère nous a peintes dans ses deux poëmes. Parcourez le monde ancien et moderne, vous ne trouverez par-tout que des hommes qui

Digitized by Google

n'ont pas su profiter de leur puissance publique pour remonter au grand principe du bien public. Ici le gouvernement monarchique ne songe qu'à l'avantage d'un homme et de ses favoris, tout leur est sacrifié, et les sujets de leur côté ne cherchent qu'à les tromper et tirer parti de leurs passions. Là de mauvaises républiques n'ont jamais eu l'art de mettre le citoyen en sûreté sous leur protection, et l'invitent par conséquent à ne s'occuper que de ses intérêts particuliers. Ainsi dans l'état de société la raison humaine n'a presque fait aucun progrès, et n'a que changé d'erreurs et de préjugés.

Je conviendrai avec vous, mon cher Valère, que quelques républiques que nous admirons ont eu le secret merveilleux d'épurer les passions des magistrats et des citoyens, et de s'en servir pour les attacher au bien public. Mais ces sociétés, composées d'hommes tous disposés à se dévouer au service de la patrie, peut-on dire qu'elles aient connu toute l'étendue des devoirs que la morale prescrit, en nous ordonnant d'aimer le bien public? Je vois que ces républiques, plus parfaites que les autres, n'ont point eu pour la patrie générale et commune des hommes

Digitized by Google

les sentimens qu'elles avoient pour le sol où elles s'étoient formées. Leur amour-propre leur faisoit mépriser leurs voisins ; elles les regardoient comme des barbares que la nature avoit condamnés à devenir leurs esclaves. La raison humaine resta dans cette enfance depuis la naissance des choses, jusqu'à Socrate, qui, le premier, connoissant la destination des hommes, leurs devoirs et le bonheur auquel la nature les appelle, leur apprit qu'ils devoient s'aimer, que la terre entière n'est qu'une grande cité dont les quartiers différens ne peuvent pas avoir des intérêts opposés. Pour lui l'amour du bien public étoit tel que la nature l'a prescrit, et il embrassoit l'humanité entière. Vous voyez, mon cher Valère, avec quelle lenteur notre raison s'est élevée à cette vérité sublime ; mais à peine nous a-t-elle été montrée, qu'elle a disparu, ne trouvant d'asyle qu'auprès de quelques philosophes qui s'occupent du bonheur des hommes, et n'auront pas plus de disciples que Socrate à Athènes et Cicéron à Rome.

Je suis fort aise, me dit alors Valère, que mon partisan de Hobbes n'ait pas étudié l'homme avec la même attention que vous.

Digitized by Google

Mais votre doctrine, ajouta-t-il, à laquelle il est bien difficile de ne pas se rendre, me jette dans une certaine perplexité. Quel est donc cet être incompréhensible qui veut être heureux, et qui ne peut l'être qu'en soumettant des passions qui gouvernent impérieusement sa raison ? Que m'importe une raison qui m'est inutile ? Il me semble que j'aurai de la peine à répondre à nos philosophes, quand ils se plaindront amèrement de la providence, qui nous montre de loin la vérité et le bonheur où des obstacles éternels nous empêchent d'arriver. Ce n'est pas tout, il n'y a plus de morale; elle est détruite, si notre raison ne nous prescrit que des devoirs que nos passions rendent impraticables. Ses principes, au lieu d'être immuables et éternels, doivent donc changer suivant que notre raison fait des progrès ou s'obscurcit. Je serai donc innocent ou coupable suivant la différence des temps et des lieux où je vivrai. Prenez-y garde, je crains les objections auxquelles vous vous exposez.

Mon cher Valère, lui répondis-je, sans doute que nos philosophes sont assez vains, non pas pour se plaindre seulement de la

Digitized by Google

providence, mais pour la nier. Parce qu'ils regardent la foiblesse de notre raison et la lenteur de son développement et de ses progrès comme un ouvrage absolument indigne d'un être souverainement sage et souverainement puissant. Qui l'a empêché, diront-ils, de rendre l'homme digne de lui ? Qui l'a empêché d'écarter de nous ces passions et ces erreurs qui nous rendent si vils et si malheureux ? C'est, répondrai-je, cette sagesse infinie qui a créé l'univers, qui le remplit et qui éclate dans chacune de ses parties. Vous, messieurs les philosophes, que tout avertit de votre néant, vous pour qui les corps sont autant d'énigmes, vous, obligés de les considérer sous leurs différentes faces, de les manier, de les décomposer pour démêler imparfaitement les secrets de leur composition, vous qui ne connoîtrez jamais les rapports de votre pensée et de vos sens; comment osez-vous entreprendre de juger la sagesse divine qui est à une distance infinie de vous ? Si le spectacle que présente l'univers n'est pas digne de votre admiration, et ne vous fait rien soupçonner sur la sagesse suprême des arrangemens que vous ne comprenez pas ; per-

Digitized by Google

mettez qu'on prenne la liberté de vous dire que vous êtes des sots aussi stupides qu'orgueilleux. Continuez à croire que la sagesse divine a eu tort de ne pas faire des anges, quand elle ne vouloit faire que des hommes. Du moins soyez un peu indulgens pour l'humanité, puisque vous vous admirez avec tant de complaisance, et n'êtes cependant que des hommes.

Pour moi, mon cher Valère, en gémissant de toutes nos misères, je suis persuadé avec Léibnitz, que l'homme est aussi parfait qu'il peut l'être, étant composé de deux substances aussi différentes que l'ame et le corps. Tandis que nous nous méprisons avec justice, et que nous nous plaignons de nos misères, parce que nous ne nous comprenons pas, nous sommes un juste sujet d'admiration pour ces substances immortelles qui approchent de Dieu, et auxquelles la mort nous réunira. Mais il n'est pas vrai que notre raison nous soit inutile, et que nos passions doivent la gouverner impérieusement. Au contraire, notre raison profite des erreurs où elles nous jettent pour s'éclairer et instruire nos passions elles-mêmes du précipice où elles vont tomber, et leur apprendre la fin qu'elles doivent se

Digitized by Google

proposer, et les moyens par lesquels elles doivent y atteindre. Si nous obéissons à notre raison, nous en sommes récompensés sur le champ, parce que le bonheur accompagne toujours le bon ordre. Si nous obéissons au contraire à nos passions, la crainte empoisonne subitement le plaisir que nous avons cru saisir, et nous voyons suspendu sur notre tête le châtimeut que nous avons mérité.

Mais, ajoutai-je, ne craignez pas que la doctrine que je viens de vous exposer conduise à un pyrronisme absurde sur la nature de nos devoirs. Dans tous les temps et dans toutes les circonstances la morale a prescrit et prescrira aux hommes la même règle, la même loi. C'est d'employer les moyens les plus raisonnables afin de se rendre véritablement heureux. Pour vous parler comme Platon, si nous pouvions contempler d'un œil fixe le modèle idéal de ce bonheur dont nous sommes susceptibles, et des vertus qui peuvent seules nous le donner, sans doute nous appercevrions sur le champ ces lois immuables et éternelles que les hommes ne violeront jamais impunément, et la morale n'auroit qu'un langage. Emportés par le désir du bonheur, et épris du charme des vertus,

Digitized by Google

nous n'éprouverions point nos forces, et nous irions d'un pas sûr au terme que nous nous proposerions. Mais nous en sommes convenus, notre raison étant condamnée à ne voir qu'à travers nos sens, et ne se développant que peu à peu et par le secours d'une longue suite d'expériences, il faut que la morale nous prescrive des devoirs différens suivant les différens progrès de nos lumières. Elle se modifie, si je puis parler ainsi; elle se prête à notre foiblesse pour nous en faire sortir, et ne nous impose que les devoirs que nous pouvons remplir.

Dans l'état de nature, la morale ne prescrivoit point aux hommes les mêmes devoirs que dans l'état de société, parce que leurs lumières étoient nécessairement différentes. Quoiqu'un enfant doive devenir bientôt un homme, ne serois-je pas injuste, ne serois-je pas insensé, en exigeant qu'à l'âge de quatre ou cinq ans il portât un fardeau qui me paroîtroit léger, ou qu'il aperçut dans les besoins puérils qu'il cherche à satisfaire, la loi qui lui ordonnera bientôt de ne pas faire a autrui ce qu'il ne voudroit pas qui lui fût fait; ses mains sont trop foibles, et sa raison n'est pas encore assez développée pour

Digitized by Google

démêler les rapports qui font dépendre son bonheur de celui de ses pareils. Je serai content, je le louerai, je le récompenserai, si je m'apperçois qu'il essaye ses forces, ou si je commence à découvrir en lui quelque étincelle, quelques prémices grossiers et imparfaits des vertus que je voudrois lui inspirer.

De même la justice infiniment indulgente de Dieu ne nous juge point par l'idée qu'il a du bien, mais par celle que nous en avons. Il n'exige pas que l'homme dont la raison est encore enveloppée de brouillards, suive d'avance les mêmes règles de morale et pratique les mêmes devoirs, que quand elle sera dégagée des ténèbres qui l'entourent. Vous et moi, mon cher Valère, ne serions-nous pas coupables à ses yeux, en nous permettant les mêmes actions qu'il approuve, ou du moins ne condamne pas dans cet artisan dont l'ame est toute dans ses mains, qui n'est souvent pas assez éclairé pour discerner le bien et le mal, et qui se pardonne des vices avec lesquels l'exemple et la corruption de son siècle l'ont familiarisé ? Dans tous les temps, dans toutes les circonstances, nous avons rempli nos devoirs, lors-

Digitized by Google

que consultant avec sincérité notre raison, nous sommes véritablement disposés à nous conformer à ce qu'elle nous ordonne. C'est cette disposition de notre cœur qui nous justifie au milieu des erreurs de notre esprit. S'il m'étoit permis de parler ainsi, je dirois que Dieu est alors content de moi, parce que j'obéis à l'interprète qu'il m'a donné de sa volonté. Il excuse mes fautes, parce que je ne les vois pas ; et sa bonté est même telle, que j'espère qu'il me récompensera du bien que je n'aurai pas fait, mais que j'aurois pratiqué si je l'avois connu : si sa justice, désarmée par sa bonté, ne vouloit pardonner aucune erreur ni aucune faute, j'ose assurer qu'il n'auroit pas créé l'homme.

C'est parce que Dieu n'exige de chacun de nous que le bien que nous connoissons et que nous pouvons faire ; c'est parce que nos connoissances et notre pouvoir varient à cet égard, que la morale, toujours invariable et constante à nous montrer la fin à laquelle nous devons tendre, nous indique cependant des routes différentes pour y arriver. Elle nous ordonne de consulter la prudence en prescrivant ses devoirs, pour ne pas nous exposer à ne faire que des tentatives inutiles.

Digitized by Google

Dans cette lie des siècles, par exemple, soyez sûr que la morale, pour nous corriger de nos vices, ne nous prescrira point les mêmes vertus qu'on étoit obligé de pratiquer dans des temps plus heureux où les ames avoient plus de force et les vices moins d'audace. Je vous dirai ce que dit Tacite au sujet de Galba, qui, par une sévérité déplacée, ruina ses affaires, *nocuit antiquus rigor, et nimia severitas; cui jam pares non sumus.* En effet, notre raison est trop dépendante de nos sens et des objets qui nous environnent, pour que nous ne contractions pas tous, plus ou moins, la rouille du temps où nous vivons; et nous ne sommes plus que cet enfant dont je vous parlois toute-à-l'heure, dont nous devons excuser les sottises et louer les dispositions.

Je me transporte quelquefois, mon cher Valère, jusqu'au pied de ce tribunal de paix et de miséricorde où tous les humains doivent être jugés. J'imagine que l'ame, dans l'instant qu'elle est dégagée de ses liens, perd le souvenir de sa captivité et des plaisirs terrestres qui l'ont ravalée; elle n'a plus que des idées et des pensées dignes de sa nature et de sa nouvelle condition. Le désir du bonheur qui la conduit à Dieu, lui fait fran-

Digitized by Google

chir ces cieux infinis qui la séparent de sa demeure éternelle. C'est en s'approchant de Dieu qu'elle en admire et en aime davantage la sagesse. C'est alors que me sera présenté le tableau de cette vie ténébreuse où j'ai languis dans l'esclavage de mes sens. Quand j'aurois été un Socrate, quand j'aurois continuellement consulté les conseils de ma raison, de quelle terreur ne serois-je pas saisi, en comparant mes anciennes idées à celles que je dois à mon nouvel état? Le vice me paroîtra tel qu'il est. Jugez-vous vous-même, me dira Dieu. Combien ne me croirai-je pas alors indigne de sa bonté, contre laquelle j'ai eu quelquefois l'audace de murmurer? Je me jugerai moi-même avec la plus grande rigueur, parce que vivifié par les rayons de la divinité, je verrai combien j'ai peu profité des secours qu'elle m'avoit donnés pour aimer et pratiquer le bien.

Alors, mon cher Valère, je verrai, oui, je l'espère, je verrai mon juge lui-même me consoler, me tendre la main et me dire : mon fils, mon cher fils, je vous ai fait pour être heureux ; j'ai dû et j'ai voulu créer l'homme, je l'ai exposé au combat de ses sens, et ce qui vous paroissoit un mystère dans votre

première

Digitized by Google

première vie, n'est plus pour vous qu'une suite de l'ordre général. Vous n'avez pas toujours obéi à la voix de la vérité et de la justice, mais vous l'avez respectée au milieu de vos égaremens ; votre repentir me touche, et en faveur du désir que vous avez eu de vous rendre meilleur, je vous pardonne les fragilités de l'humanité ; soyez heureux dans mon sein. Alors il me semble que la justice de Dieu, ministre de sa bonté, distribuera à chacun la récompense ou le châtiment qu'il aura mérité. Cette justice pèsera dans son exacte balance, et les secours que nous aurons eu pour faire le bien, et les obstacles qui s'y sont opposés. Je verrai peut-être l'ame d'un sauvage ou d'un de nos paysans, qui auront eu des mœurs simples et candides, placée au-dessus de celle d'un docteur qui avoit en lui-même plus de ressources pour faire le bien, et qui a joui avec délice de l'indulgence que son siècle autorisoit. Sans avoir eu les vertus incorruptibles de Fabricius, dira cette justice à Catinat, asseyez-vous à côté de lui, puisque sous un gouvernement dépravé vous avez rencontré plus de difficulté à être vertueux, que Fabricius dans une république qui honoroit la vertu. Turenne, ajoutera-t-elle, votre

Digitized by Google

ignorance sur la sorte d'obéissance et de respect qu'on doit aux volontés des rois, vous fait échapper à la peine que vous avez méritée en étant l'instrument de leur injustice; tandis que Louvois; qui n'a été ministre que pour tout sacrifier à son ambition, errera dans les déserts du ciel, sans pouvoir jamais détourner ses regards du Palatinat embrâsé. Il errera jusqu'à ce que, dévoré de ses remords et accablé du poids de ses injustices, il ait assez gémi pour intéresser en sa faveur la bonté divine et me désarmer.

Monsieur l'abbé, me dit Valère, en me tirant par la manche, descendez, je vous prie, de votre neuvième ciel, et songez que vous n'êtes encore que dans une allée du Luxembourg. Pardon, mon cher Valère, repartis-je, on oublie tout le reste, lorsque frappé de la bonté infinie de Dieu, notre esprit ôse tenter dans son élan de s'en faire une peinture, qui paroît toujours plus imparfaite, à mesure qu'on y ajoute de nouveaux traits. Il est si doux de penser qu'il n'est pas possible que nous soyons plus méchans qu'il n'est bon, qu'on s'égare aisément dans ses rêveries.

Je vous pardonne, reprit Valère, mais prenez garde qu'au milieu de toutes nos lumières,

Digitized by Google

de nos arts et de cette politesse de mœurs dont nous sommes si fiers, vous allez me faire regretter l'ignorance et l'ancienne grossiereté de nos pères. Vous serez bien, repartis-je, car ils étoient bien moins loin que nous des vues de la nature. Leurs mœurs dures et simples retardoient les progrès de leur raison, mais ils n'avoient aucun des vices qui nous rendent la vérité odieuse. Si elle se présentoit à eux, ils devoient l'aimer, et ils avoient assez de courage pour obéir aux ordres sévères qu'elle leur donnoit. Nous, au contraire, qui connoissons les principes de cette morale qui doit faire le bonheur des sociétés et des citoyens, nous n'avons que le courage de la mépriser, parce qu'elle n'est plus faite pour nous. Plusieurs de ces républiques barbares ont été détournées de cette vérité qu'elles cherchoient par des circonstances et des événemens malheureux. Pour nous, il faudroit revenir sur nos pas, et renoncer à des erreurs dont nous nous sommes faits des principes, parce qu'elles plaisent à nos passions.

C'est dommage, me dit alors Valère, que l'ignorance qui nous justifie aux yeux de Dieu, et ne nuit point au bonheur que nous attendons dans notre seconde vie, soit punie

Digitized by Google

si sévèrement dans ce bas monde. J'aurois envie de vous faire là-dessus quelques objections ; mais ce que vous m'avez déjà dit, me fait prévoir d'avance ce que vous me répondriez. Vous me diriez que ce mal-aise, ce trouble, ce désordre qui se trouvent à la suite d'une mauvaise politique et d'une mauvaise morale, ne sont pas des châtimens, mais de simples avertissemens dignes de la bonté de Dieu, et dont notre raison a besoin pour secouer sa paresse, et s'élever à toutes les connoisances qui nous sont nécessaires.

Soit, mais, poursuivit Valère, puisque le beau temps nous invite à continuer notre promenade, permettez-moi, si cette conversation ne vous ennuie pas, de vous demander quelques éclaircissemens. Il me semble que l'établissement de la société politique ayant enfin donné aux hommes l'idée du bien public, qui appelle à sa suite toutes les vérités dont nous avons besoin, notre raison auroit dû faire les progrès les plus rapides. Je n'ai point oublié de ce que vous venez de me dire, qu'en créant entr'eux une puissance publique, nos pères ne se séparèrent pas entièrement des habitudes d'indépendance et d'anarchie qu'ils avoient contractées dans l'état de nature.

Digitized by Google

Je conçois que ces vices durent les empêcher pendant quelque temps d'imaginer et d'établir les lois les plus convenables à leur nouvelle situation, et les plus propres à trouver et consolider le bonheur qu'ils cherchoient. Mais ces vices, continuellement combattus par cette idée du bien public, devoient de jour en jour s'affoiblir. Des mœurs plus moderées et mille expériences, d'abord inutiles, devoient enfin éclairer notre raison, et nous conduire à des vérités qui sont à la portée des hommes les plus médiocres. A force de se retourner dans leur mal-aise, à force de faire des tentatives nouvelles et de changer leur situation, comment n'a-t-on pas perfectionné la société? Mon étonnement est d'autant plus grand, que je vois les sciences et les arts qui demandent des combinaisons plus difficiles et plus profondes que la politique et la morale, s'élever à un dégré de perfection que nous admirons; tandis que la société, dont les principes sont si simples, ne peut sortir de son ancienne grossiereté. N'est-il pas prodigieux que les astronomes connoissent mieux les cieux, que les magistrats ne connoissent la république qu'ils gouvernent! Notre raison s'est fait des méthodes

Digitized by Google

sûres pour lire dans les cieux qui sont si loin de nous, et sans règle nous marchons encore à l'avanture dans la société qui nous touche de si près, dans laquelle nous vivons, et dont nous sommes partie.

Je ne sais, mon cher Valère, lui répondis-je, si je pourrai vous satisfaire ! Vous me tiendrez compte du moins de ma bonne volonté. Je conviens avec vous que les principes des sciences et des arts sont beaucoup plus difficiles à trouver que ceux de la morale et de la politique. Tout homme qui étudie les progrès de notre raison, doit au premier coup-d'œil être justement étonné des découvertes admirables que nos pères ont faites dans les secrets de la nature, et de leur éternelle stupidité à ne faire que des lois absurdes ou inutiles. Mais faites attention, je vous prie, que dès que les sociétés furent formées, le calme où les hommes se trouvèrent, les débarrassa des allarmes qu'ils avoient eues jusqu'alors, leur permit de méditer et de rendre leur nouvelle situation plus agréable ; car un premier bien nous en fait nécessairement désirer un second. Ceux qui avoient plus d'étendue et d'activité dans l'esprit, imaginèrent des manières plus commodes de sa-

Digitized by Google

tisfaire leurs besoins et ceux de leurs pareils. Leurs découvertes, qui ne pouvoient être qu'agréables, ne soulevèrent contre eux aucune envie; on les reçût, au contraire, avec reconnoissance, et la gloire qu'acquirent ces hommes extraordinaires, devint un sujet d'émulation pour tous ceux qui sentirent en eux-mêmes quelque étincelle de génie. Les tentatives qui furent sans succès ne furent pas cependant perdues; on se frayoit une route nouvelle, et en profitant des erreurs des autres, on faisoit quelques progrès.

Les arts, dont les hommes avoient besoin dans leur extrême simplicité, purent en peu de temps se perfectionner assez, pour que des citoyens, qui n'avoient point encore l'idée de quelque chose de plus agréable, et qui comparoient leur situation présente à leur situation passée, crussent n'avoir rien à désirer; jusqu'alors bornés à travailler la terre qui les alimentoit, ils osèrent enfin attacher leurs regards sur les cieux. Le spectacle de l'univers les frappa, et l'admiration excitant leur curiosité, ils voulurent découvrir les causes de ce qu'ils voyoient. Rappellez-vous le morceau admirable de Fontenelle, sur l'origine des fables. L'esprit philosophique

Digitized by Google

commença alors à paroître, et rien n'est plus vrai que la réflexion de cet écrivain profond, quand il dit que ces nouveaux philosophes, qui n'imaginoient que des romans informes et grossiers, auroient été des Descartes et des Newton dans notre siècle. Ces fables qui font encore les délices de notre imagination, combien ne durent-elles pas charmer des hommes dont la raison n'avoit pas encore appris à douter et à cheminer lentement?

Ces folies de l'imagination ne nuisirent point au progrès de la raison, parce que méritant à leurs inventeurs les louanges qu'on doit et qu'on donne libéralement à la vérité, elles excitèrent une très-grande fermentation dans les esprits. Eut-on assez de vivacité pour faire un rêve agréable? on se trouva le chef d'une école ou d'une secte. Pour faire valoir son opinion, on combattit celle des autres; l'envie de triompher de ses adversaires, fit faire des efforts à l'esprit, et la raison en profita.

Vous vous rappellez sans doute, mon cher Valère, cet Hermotime de Lucien qui convient de bonne foi qu'il ne s'est jetté dans la secte des Stoïciens, que parce qu'il les voyoit marcher avec gravité, vêtus modes-

Digitized by Google

tement, qu'ils paroissoient pensifs, qu'ils avoient la barbe longue et la tête tondue, et que tenant un milieu entre les gens du monde et les cyniques, ils n'avoient rien de trop recherché ni de trop négligé. Ces Hermotimes qui tiennent une place entre les gens d'esprit et les sots, et se font philosophes d'une manière si peu philosophique, ont été communs dans tous les temps. Nous avons les nôtres que tout le monde connoît, et par leurs clabauderies, leurs intrigues et leurs cabales, ils ne sont propres aujourd'hui qu'à retarder les progrès de la raison. Il n'en étoit pas de même de ces Hermotimes dans les premiers âges; ils respectoient le maître qu'ils avoient choisi, parce qu'ils croyoient lui devoir la vérité. La déférence des disciples multiplia les maîtres; car rien n'est si doux que de régner sur les esprits. La rivalité qui divisa ces écoles, étendit les lumières, et comme il nous arrive encore quelquefois de faire par hasard des découvertes curieuses, en courant après des chimères, de même les premiers philosophes rencontrèrent des vérités en défendant des erreurs.

C'est par ces foibles commencemens que les peuples anciens sont parvenus à perfec-

Digitized by Google

tionner tous les arts dont ils avoient besoin et même à acquérir dans les choses naturelles des connoissances auxquelles nous ne rendons pas assez justice. Sans le secours des arts qui ont étendu l'action de nos sens, ou rapproché de nous des objets que la nature sembloit en avoir séparés pour toujours; la force de leur génie leur a fait conjecturer ce que nous avons cru depuis pouvoir prouver. Ne soyons pas si fiers d'une supériorité que nous devons à leurs lumières et au temps. Descartes a détruit la philosophie d'Aristote, et tandis que ses disciples se flattoient de régner avec la vérité, Newton a renversé leur empire. A cette nouvelle philosophie, il en succédera vraisemblablement une autre. Nos Hermotimes m'assurent du contraire, et je n'ose les croire; ils sont aujourd'hui Newtoniens, mais s'ils fussent nés soixante ans plutôt, ils auroient cru à l'éternité des tourbillons de leur maître, comme leurs prédécesseurs croyoient aux causes occultes des Péripathéticiens; mais laissons tout cela.

Ce que je viens de vous dire, mon cher Valère, n'est pas étranger à la question que nous traitons. Vous avez pu voir, quoique je ne sois entré dans aucun détail, combien

Digitized by Google

les passions contribuèrent aux progrès des sciences et des arts; mais je vous prie actuellement de remarquer combien ces mêmes passions qui avoient aidé à cet égard le génie, le gênoient, le contraignoient et l'étouffoient en quelque sorte, dès qu'il étoit question d'une vérité morale et politique. Ne croyez pas que le mal-aise et le désordre de l'état de nature qui forcèrent nos pères à faire sans règle et sans méthode des lois et des magistrats, et qui subsistèrent encore dans l'état de société, devoient après plusieurs tentatives, les conduire au but qu'ils désiroient. Dans l'état de nature, toutes nos passions nous invitoient à établir une puissance publique, parce que chacun sentoit le besoin qu'il avoit de ses pareils pour être heureux; mais à peine la société fut-elle formée, que les nouveaux citoyens furent rappellés à leur premier instinct. L'amour que chacun avoit pour lui-même lui faisoit trouver doux de tourner à son avantage particulier le bien qui devoit être commun à tous. Cette multitude qui ne pense point, et à qui il suffit d'offrir une nouveauté, pour lui donner de grandes espérances, fut la dupe des plus rusés et des plus audacieux. De-là, cet esprit de

Digitized by Google

parti si contraire à la recherche des vérités morales et politiques, et qui, en infectant la plupart des républiques, en irrita les passions, et les condamna à éprouver des révolutions violentes qui substituèrent toujours une erreur à une erreur, et une injustice à une injustice. Les philosophes bornés à cultiver les arts et les sciences, faisoient sans cesse de nouveaux progrès, parce qu'ils avoient pour objet la vérité, et que la découverte de leurs méprises, loin de les humilier, leur donnoit une nouvelle ardeur et plus de confiance en eux-mêmes. Il n'en étoit pas ainsi des intrigans qui décidoient de la morale et de la politique. Ils se trompoient en voulant se tromper; et leurs rivalités, leurs haines, leur avarice et leur ambition, les attachoient fortement à leurs erreurs.

Dans ces républiques divisées par des factions, comment auroit-on pu parvenir par des lois impartiales à faire connoître et aimer le bien public? Chacun s'étoit déjà fait du bonheur une idée qui le rendoit impraticable. Quels événemens, quelles circonstances la fortune pouvoit-elle amener, qui frappassent assez fortement les citoyens au milieu de leur avarice, de leur ambition, de leurs haines

Digitized by Google

et de leurs vengeances, pour les rendre attentifs à la voix de leur raison? Songez à cette multitude d'hommes qui ne pense point, qui prend le plus frivole sophisme pour la démonstration la plus évidente; et jugez ensuite s'il ne suffit pas de deux ou trois intrigans qui profitent des désordres publics et qui espèrent de dominer impérieusement leurs ennemis, et enfin leurs partisans mêmes, pour opposer un obstacle éternel à la vérité.

Pour en triompher, il auroit fallu un Lycurgue, c'est-à-dire, un homme qui, par une espèce de prodige, réunit les lumières du philosophe, les vertus du sage et la puissance d'un prince; mais par malheur, depuis la naissance des choses, il n'y a peut-être pas eu quatre Lycurgue dans le monde. Si les divisions sont légères, elles nourrissent l'inquiétude naturelle de l'esprit humain. Une sorte d'émulation qui se met entre les passions, leur donne de jour en jour plus de force et plus d'audace, jusqu'à ce qu'ayant établi solidement leur tyrannie, elles ayent forcé la raison à n'être que leur ministre. Voilà donc la pauvre raison humaine condamnée à des erreurs éternelles; de-là, cette morale et cette politique qui ont infecté le

Digitized by Google

monde, et dont nous ne nous délivrerons jamais malgré le mal qu'elles nous font, parce qu'elles flattent les passions de ceux qui sont à la tête des gouvernemens. Nous, mon cher Valère, qui cultivons en secret notre raison, préservons-nous de la présomption d'un certain Musonius-Rufus, dont parle Tacite, qui, se joignant aux députés que le sénat envoya à l'armée de Vespasien, sous les murs de Rome, pour traiter d'un accord, se flattoit, avec le secours des maximes des Stoïciens, sur les avantages de la paix et les malheurs de la guerre, de faire poser les armes à des soldats qui vouloient piller Rome, et se noyer dans le sang des Vitelliens. Après avoir été baffoué, il auroit été assommé, s'il ne se fût enfin aperçu qu'avec toute sa sagesse, il n'étoit qu'un fou. *Ni omisisset intempestivam sapientiam.*

Dans quelques républiques dont les lois favorisoient également tous les citoyens, on auroit pu remonter à ce grand principe de l'humanité qui doit servir de base à la morale et à la politique, et que Socrate a découvert le premier. Mais on ne pénètre pas le venin des passions? On est heureux, et comment ne pas s'applaudir de la supériorité que ce

Digitized by Google

bonheur nous donne sur nos voisins? Le piége est difficile à éviter. L'orgueil, tant nous sommes petits, nous mène insensiblement à la vanité, et dès ce moment, l'ame s'ouvre à l'ambition, et bientôt à l'avarice. Les Grecs ont cru que les Barbares étoient nés pour la servitude; de même les Romains, gâtés par leurs premiers triomphes se crurent destinés à gouverner le monde entier. L'opinion publique se confond avec notre raison, sans que nous nous en doutions, elle frelate notre jugement; je vous en donne pour preuve le vieux Caton qui ne cessa de demander la ruine de Carthage, et pour le bien des Romains, il auroit dû rendre à cette ville expirante ses anciennes forces et son Annibal. Nos sens sont si près de nous, notre raison en est ordinairement si éloignée, et l'action du plaisir ou de la douleur est si prompte et si vive, que notre ame n'ayant pas le temps d'assembler son conseil, pour comparer, délibérer et juger, suit ou fuit par habitude, ce que ses préjugés lui ont appris à regarder comme un bien ou comme un mal.

On a eu raison de comparer l'homme à un navire, qui a besoin pour faire route, qu'un vent modéré enfle ses voiles. Les vents

Digitized by Google

sont-ils trop impétueux ou contraires ? le pilote est toujours assez sensé pour resserrer ses voiles. La violence de la tempête ne lui fait jamais oublier sa destination, il louvoye ; il va au plus près, et à peine s'est-il réfugié dans un port qu'il ne cherchoit pas, qu'il attend avec impatience le moment d'en sortir pour continuer sa route. Le calme le fatigue; il appelle par des vœux les vents paresseux qu'il attend, dussent-ils lui amener une tempête. Il s'en faut bien que nos politiques et nos moralistes ayent eu la même sagesse. Ils ont tous ressemblé à ce Teucer d'Horace, qui, partant de Salamine, sans savoir où il iroit se faire une nouvelle patrie, attend tout de la fortune, boit et se couronne de peupliers. Abordent-ils à une île de Calipso ? il n'y a plus pour eux ni de passé ni d'avenir, ils oublient tout; ce sont autant de Télémaque, mais qui n'ont point avec eux de Mentor.

La raison a sa politique, et les passions ont la leur. La première, que je sache, n'a été connue d'aucune nation, et la seconde a tout perdu. Rien n'auroit été plus pitoyable que le spectacle du monde, si par hasard quelques peuples trompés par les fausses images de grandeur et de gloire que leur présentoient

présentoient leurs passions, n'eussent établi chez eux un gouvernement qui devoit leur fournir tous les moyens nécessaires pour arriver au but qu'ils se proposoient; ce peuple est-il ambitieux? il tournera nécessairement toutes les facultés de son esprit du côté des arts, des talens et des connoissances nécessaires pour satisfaire son ambition. Il ne sera occupé qu'à former des légions invincibles; il aura autant de grands capitaines qu'il en aura besoin. Vous le verrez tour-à-tour, et même à-la-fois, effrayer ses ennemis par la terreur, ou les apprivoiser au joug par sa clémence et par ses bienfaits. Un autre peuple s'étant fait des richesses une idée agréable, est-il invité par le voisinage de la mer ou de quelque grande rivière, à se livrer au commerce? ne doutez point que son gouvernement, ses lois et ses mœurs ne concourent de concert à favoriser ses entreprises. Occupé sans cesse des calculs de ses profits, et surtout de l'art de les multiplier, il travaillera sans relâche à tenter la cupidité de ses voisins par de nouveaux besoins, et il s'enrichira aux dépens des vices de toutes les nations.

C'est alors que la raison, quoiqu'égarée dans sa route, est en droit de nous étonner,

Digitized by Google

et surprend notre admiration ; aidée par l'ambition et l'avarice, les deux passions les plus actives, elle profite des vertus et des talens qui subsistent encore et qu'elle commence à dénaturer; ses ressources toujours nouvelles paroissent inépuisables, et elle couvre ses erreurs d'un éclat, d'une prospérité, d'une grandeur qui éblouissent et trompent l'imagination. Dans cet enthousiasme général, toutes les sciences et tous les arts feront des progrès rapides et prodigieux, et l'esprit de la république descendra jusques dans les atteliers des artisans. Convenons-en, mon cher Valère, les personnes les plus sensées ont besoin de faire un effort sur elles-mêmes, pour ne pas donner leur admiration à ces merveilles, et en faveur du génie qui les a produites, on veut excuser ou se cacher les maux qui vont les suivre.

Voilà le terme le plus haut du développement et des progrès de l'esprit humain; mais n'espérez pas que cette situation si florissante, qui n'est point l'ouvrage d'une raison éclairée et attachée à ses devoirs, puisse long-temps subsister. En effet, les peuples les plus célèbres ont à peine atteint à cette perfection si désirée, qu'ils paroissent épuisés et tombent

Digitized by Google

promptement en décadence. Le fait est prouvé et vous vous rappellez sans doute, mon cher Valère, ce que plusieurs écrivains ont dit sur les causes de ce phénomène. Pour moi, je m'en tiendrai toujours au pouvoir et au jeu des passions, pour expliquer cette révolution d'autant plus surprenante, qu'après avoir connu et senti le Beau, il semble qu'on devoit y être plus fortement attaché.

Faites donc attention, je vous prie, à cette foule de dangers, de périls, de disgraces et de malheurs qui coupent et interrompent par intervalles, la prospérité d'un état, qui, regardant l'ambition et l'avarice comme les principes de sa politique, permet à la fortune de se mêler de ses affaires. Je sais que les passions violemment comprimées, présenteront un très-grand spectacle; mais des succès laborieux, préparant des succès moins pénibles, il est naturel, après tant de fatigues et de sueurs, que les esprits se relâchent et se détendent. On a tout fait pour se rendre puissant et riche; et ce seroit un prodige si on ne s'abandonnoit pas mollement à la sécurité, ou plutôt à la confiance orgueilleuse qu'inspirent la puissance et les richesses. On s'essaie alors avec de nouveaux plaisirs qui

Digitized by Google

donnent nécessairement de nouvelles mœurs. Il faudroit une vertu supérieure à toutes les forces de la nature humaine, pour que les raisonnemens spécieux du tribun Valérius qui combattoit la loi Oppia, n'eussent pas triomphé des raisons solides et austères de Caton. Il étoit si agréable de penser que les anciennes lois ne convenoient plus à la prospérité de la république! C'est de la meilleure foi du monde que ces Romains, qui préparoient la décadence de leur liberté et la ruine de leurs enfans, se croyoient plus sages et plus heureux que leurs pères, dont les lois sévères et les mœurs agrestes avoient formé la grandeur de Rome.

Les mœurs ne peuvent point s'amollir, ou, si vous voulez, se polir, sans que les lois ne perdent de leur crédit, et que le gouvernement ne se déforme; car, dans un commencement de corruption, le magistrat doit nécessairement avoir pour les autres, l'indulgence dont il a besoin pour lui-même. A mesure que le mal augmente, les magistrats, corrompus par une mauvaise éducation, sont moins capables d'y remédier : *ament, potent, ubi adolescentiam habuere, ibi senectutem agant.* Rappellez-vous ce que Marius

Digitized by Google

reprochoit aux grands de son temps. Leur fortune, leur oisiveté, leur faste, leur ignorance, leurs voluptés les avoient tellement abrutis, qu'à peine étoient-ils chargés d'un commandement, qu'ils étoient obligés de chercher dans une classe subalterne et moins corrompue, un homme qui pût les diriger et les gouverner. *Evenit utiquem vos imperare jussistis, is sibi imperatorem alium quærat.* N'en pourroit-on pas dire autant de nos gens de qualité, quoique la fortune de la France soit infiniment moins considérable que celle de la république Romaine?

Nous avons parlé, mon cher Valère, du jeu des passions et de leur pouvoir dans l'état de nature, et après l'établissement des sociétés; nous avons vu comment, en s'agitant pour se mettre à leur aise, elles ont contribué à nous donner des lumières, ou empêcher que les vérités morales et politiques n'acquissent l'empire qui leur appartient. Actuellement, je vous prie, faites-vous une peinture du caractère que prennent ces mêmes passions chez les peuples qui sont parvenus à la félicité que leur ambition ou leur avarice leur avoit promise. Il me semble d'abord que vous ne devez rien attendre des états dont l'avarice a

Digitized by Google

été l'ame. Leur génie doit disparoître avec leurs richesses. Les vices auxquels ils étoient accoutumés, et qui avoient une sorte de magnificence et d'éclat dans la prospérité, n'auront plus que leur bassesse naturelle, quand une révolution les aura condamnés à la pauvreté. Quelle confiance, quel courage, quelle élévation pourroient avoir des hommes pauvres qui avoient mis toutes leurs espérances dans une fortune qui a disparu? Ils ne verront que leur néant. Le souvenir du passé et la crainte de l'avenir abrutiront leur esprit; toutes les sciences et les arts dont ils ne sentiront plus le besoin, disparoîtront dans leur nouvelle fortune. La pauvreté qui devroit les réunir, n'aura rien de noble et de généreux, parce qu'elle succède à des richesses et ne servira qu'à les diviser. Leur avarice ne leur ayant jamais permis d'avoir des idées du bien public, vous ne trouverez que des malheureux qui, par des moyens bas travailleront à réparer leur fortune, les uns aux dépens des autres.

Chez les peuples que leur ambition a perdus, on pourroit peut-être s'attendre que les passions plus vigoureuses et plus nobles, par lesquelles ils avoient été remués pendant leur

Digitized by Google

prospérité, seroient capables de mettre un obstacle à la dégradation des esprits, et de ramener les citoyens aux vrais principes, après avoir fait une triste expérience de ceux de l'ambition; mais faites attention, mon cher Valère, que dans ces républiques ambitieuses qui ont fait des grandes conquêtes, et commencent à jouir de leurs succès, l'ambition est déjà subordonnée à l'avarice. Elles continueront à faire la guerre, moins pour soumettre de nouvelles provinces à leur domination, que pour s'enrichir des dépouilles des vaincus. Marcellus, les Scipions et Paul-Emile, dont les mains étoient pures, n'auront point d'imitateurs; et les magistrats d'une république qui se gorge des richesses du monde entier, auront nécessairement une avarice superbe, fastueuse et prodigue. Leur luxe avilira toutes les fortunes ordinaires, et rendra insupportable la précieuse médiocrité. Que deviendront les lois? elles se taisent; les Caton mêmes ne doivent pas s'attendre à un succès plus heureux que Musonius-Rufus, dont je viens de vous parler. Tandis que les uns sont trop puissans pour n'être que les citoyens d'un état libre, les autres aiment moins leur liberté que l'argent; ils la ven-

Digitized by Google

dront. On désirera la guerre civile pour s'enrichir aux dépens de la république et des citoyens, comme on s'est enrichi des dépouilles des ennemis. Je vois naître la tyrannie; et les Romains, lassés de leurs discordes et de leurs proscriptions, se courberont avec plaisir sous le joug d'Auguste. On respirera sans allarmes, et les douceurs de la paix donneront un nouvel essor aux esprits, que Tibère et ses successeurs condamneront à une éternelle stupidité.

Au tableau que je viens de vous faire de l'ambition Romaine, je pourrois joindre celui de l'ambition Macédonienne; mais ce seroit une chose inutile; car, grâces à Dieu, nous ne sommes menacés de rien de pareil en Europe, et il vaut mieux nous arrêter un moment à voir les suites malheureuses de la politique que nous donnent l'avarice et l'ambition. Nos états modernes n'ayant qu'une constitution vicieuse, ne font que des entreprises au-dessus de leurs forces, s'ils forment quelque projet élevé; et leurs succès, quelques brillans qu'ils soient, doivent nécessairement les épuiser. Tant que le gouvernement trouve en lui-même des ressources, il conserve une certaine fierté d'ame qui se communique aux citoyens, que l'espérance grossit,

Digitized by Google

et qui empêche de voir l'abîme qui est sous ses pieds ; mais cette douce illusion disparoît, dès qu'on est obligé de recourir aux usuriers, aux agioteurs, et aux traitans. Le gouvernement, embarrassé dans ses entraves, ne pouvant agir, ni se résoudre à rester en repos, s'occupe à ne faire que des riens qui décèlent d'autant mieux sa décadence, qu'il les estime beaucoup. Les esprits se rétrécissent nécessairement, et par quel miracle voudriez-vous qu'ils s'élevassent aux grandes vérités du bien public, et des seuls moyens qui peuvent l'établir, tandis que toutes les ames, avilies par un gouvernement vil, ne sont occupées que des ordures du luxe et de l'avarice ?

On tomberoit subitement dans une extrême barbarie, si les passions elles-mêmes n'avoient besoin de conserver encore une sorte d'industrie et de raison, pour se satisfaire avec plus de choix, de délicatesse et de facilité. Le goût des sciences et des arts n'est pas détruit, mais il s'altère nécessairement, parce qu'il est impossible que les savans et les artistes, pour plaire à des hommes qui ne sont plus que des femmes sans principes, sans mœurs et sans goût, ne s'écartent pas de la vérité et des règles austères de la raison.

Digitized by Google

Au génie qui se nourrissoit de réflexions profondes sur l'art, succédera le bel esprit qui ne veut que séduire et éblouir ; c'est par les intrigues et par les cabales des sots qu'on engoue, et non par son mérite qu'on veut se faire valoir. Les académies ont le manége des petites cours. L'avarice qui a corrompu les principes du gouvernement, met une plume dans les mains d'un homme oisif qui voit les succès de ses pareils. On ne cherche dans les sciences qu'une fortune misérable, et bientôt vous verrez que la littérature ne sera pour les écrivains qu'une affaire de commerce comme pour les libraires.

Mais j'ai tort, mon cher Valère, de vous parler en mon nom, tandis que j'ai dans ma poche Longin, que je viens de finir en me promenant. Lisez, je vous prie, ce passage : « Ajoutez à cela, c'est-à-dire, aux » autres causes qui dégradent notre raison : » ajoutez à cela ces passions qui assiégent » continuellement notre vie, et qui portent » dans notre ame la confusion et le désordre. » En effet, c'est le désir des richesses, dont » nous sommes tous malades par excès ; c'est » l'amour des plaisirs, qui, à bien parler, » nous jette dans la servitude, et pour mieux

Digitized by Google

» dire, nous traîne dans le précipice, où
» tous nos talens sont comme engloutis. Il n'y
» a point de passion plus basse que l'avarice;
» il n'y a point de vice plus infâme que
» la volupté. Je ne vois donc pas comment
» ceux qui font si grand cas des richesses,
» et qui s'en font comme une espèce de di-
» vinite, pourroient être atteints de cette
» maladie, sans recevoir en même temps
» avec elle tous les maux dont elle est na-
» turellement accompagnée; et certainement
» la profusion et les autres mauvaises ha-
» bitudes suivent de près les richesses exces-
» sives; elles marchent, pour ainsi dire,
» sur leurs pas, et par leur moyen. Elles
» s'ouvrent les portes des villes et des mai-
» sons, elles y entrent, et elles s'y établissent;
» mais à peine y ont-elles sejourné quelque
» temps, qu'elles y font leur nid, suivant
» la pensée des sages, et travaillent à se
» multiplier. Voyez donc ce qu'elles y pro-
» duisent; elles y engendrent le faste et la
» mollesse, qui ne sont point des enfans
» bâtards, mais leurs vraies et légitimes pro-
» ductions; que si nous laissons une fois
» croître en nous ces indignes enfans des
» richesses, ils y auront bientôt fait éclore

Digitized by Google

„ l'insolence, le déréglement, l'effronterie, „ et tous ces autres impitoyables tyrans de „ l'ame.

„ Sitôt donc qu'un homme, oubliant le soin „ de la vertu, n'a plus d'admiration que pour „ les choses frivoles et périssables, il faut „ de nécessité que tout ce que nous avons „ dit, arrive en lui : il ne sauroit plus lever „ les yeux pour regarder au-dessus de soi, „ et rien dire qui passe le commun : il se fait „ en peu de temps une corruption générale „ dans toute son ame. Tout ce qu'il avoit de „ noble et de grand se flétrit et se sèche de „ soi-même, et n'attire plus que le mépris.

„ Et comme il n'est pas possible qu'un juge „ qu'on a corrompu, juge sainement et sans „ passion de ce qui est juste et honnête ; „ parce qu'un esprit qui s'est laissé gagner „ aux présens, ne connoît de juste et d'hon- „ nête que ce qui lui est utile ; comment vou- „ drions-nous que dans ces temps où la cor- „ ruption règne sur les mœurs et sur les es- „ prits de tous les hommes, où nous ne son- „ geons qu'à attraper la succession de celui-ci, „ qu'à tendre des piéges à cet autre pour nous „ faire écrire dans son testament, qu'à tirer „ un infâme gain de toutes choses, vendant

Digitized by Google

» pour cela jusqu'à notre ame, misérables
» esclaves de nos propres passions ; comment,
» dis-je, se pourroit-il faire, que dans cette
» contagion générale, il se trouvât un homme
» sain de jugement et libre de passion, qui,
» n'étant point aveuglé ni séduit par l'amour
» du gain, pût discerner ce qui est vérita-
» blement grand et digne de la postérité....
» C'est l'amour du luxe qui est cause de cette
» fainéantise, où tous les esprits, excepté
» un petit nombre, croupissent aujourd'hui.
» En effet, si nous étudions quelquefois, on
» peut dire que c'est comme des gens qui
» relèvent de maladie, pour le plaisir, et
» pour avoir lieu de nous vanter, et non
» point par une noble émulation et pour en
» tirer quelque profit louable et solide ».

Voilà, mon cher Valère, un des plus beaux morceaux de l'antiquité, et que je placerois volontiers à côté de tout ce que Platon et Cicéron ont écrit de plus admirable. Il n'y a pas un mot dans le passage de Longin que nous venons de lire, qui ne pût donner lieu à un commentaire très-instructif. En peignant son siècle, ne diroit-on pas qu'il nous parle du nôtre ? Malgré les efforts de quelques bons esprits qui ont échappé à la corruption géné-

Digitized by Google

rale, et qui voudroient arrêter la décadence des sciences et des arts, peut-on se cacher, quelque envie qu'on en ait, combien nous sommes inférieurs à la génération qui nous a précédés? A l'enthousiasme et aux idées de puissance, de gloire et de grandeur qui échauffoient et élevoient les esprits dans le dernier siècle, a succédé je ne sais quoi de mesquin, de lâche et de petit qui rabaisse nos amés, nous rend insensibles au beau, et incapables des efforts nécessaires pour y atteindre. Que signifient, je vous prie, toutes les sciences et tous les arts mis en dictionnaire? Pourquoi réduire tout en abrégé, si nous sommes encore capable d'une véritables instruction? D'où naît cette vogue des journaux et des papiers périodiques, où l'on n'apprend qu'à bavarder avec confiance, et par conséquent avec beaucoup d'impertinence sur les matières qu'on ignore? Il en faut convenir, ce que nous avons vu, ce que nous avons éprouvé sous le dernier règne, nous a ôté la moitié de notre esprit et presque toute notre raison. Conduits et animés par des passions petites et basses, nous ne savons plus que chanter la volupté, les plaisirs et une frivolité qui nous rend insupportables les méditations dont nous avons

Digitized by Google

besoin pour nous élever au grand et connoître les principes du Beau.

Nous louons encore par routine les grands modèles ; mais que nous sommes loin de sentir leur mérite ! Si Corneille, si Racine nous paroissoient encore tels qu'ils sont en effet, auroit-on le front de placer Voltaire, je ne dis pas au-dessus de ces grands hommes, mais à leur côté ? Ce délire est une preuve de notre décadence et du pouvoir des passions basses sur notre ame. Dans un siècle moins frivole et moins avide d'argent et de voluptés, Voltaire auroit pû mériter l'admiration des personnes qui pensent. Mais, je vous l'avouerai, je crois voir dans tous les ouvrages de cet écrivain le caractère de notre temps. S'il a prêté à notre petitesse toutes les grâces de son esprit, notre petitesse l'a réduit à n'être qu'un très-bel esprit. Dans un moment de verve et d'enjoûment, je ne suis point étonné qu'il produise un badinage très-agréable et très-élégant. Mais veut-il entreprendre un ouvrage important dont le plan et les détails demandent de profondes méditations, il me semble que les forces lui manquent. Comment voudriez-vous qu'un homme occupé d'agiotage, de commerce et des profits honteux de quel-

Digitized by Google

ques entreprises où il se mêloit, pût trouver en lui le germe des sentimens de grandeur et d'élévation propres à peindre de grands hommes ? Tous ses plans sont irréguliers, tous ses caractères sont mal dessinés, les passions ne tiennent jamais le langage qui leur est propre. A une étoffe grossière, il coud des lambeaux de pourpre, et nous qui ne sommes pas plus capables que lui de juger de l'ensemble d'un ouvrage, nous applaudissons à des défauts réels, en faveur de quelques beautés déplacées. Mais laissons nos beaux esprits, et même nos philosophes, qui, malgré l'admiration qu'ils ont pour eux-mêmes, et les éloges qu'ils se donnent réciproquement, ne sont que de mauvaises copies de ces sophistes que Socrate a confondu, et dont Lucien s'est joué si agréablement.

Si Longin, mon cher Valére, a pensé avec raison que les vices de son temps ôtoient à l'ame son énergie, étouffoient le génie, et condamnoient ses contemporains en cultivant les sciences à ne point s'élever au-dessus d'une certaine médiocrité, pouvons-nous espérer dans notre siècle de voir renaître les vérités morales et politiques, et qu'elles seront écoutées aujourd'hui plus favorablement que

quand

Digitized by Google

quand Socrate les publia à Athènes et Cicéron à Rome ? Notre raison, esclave de nos passions, se plaît dans ses erreurs et ses préjugés. Les grands seroient choqués d'une doctrine qui les instruiroient de leur néant, et les petits sont si petits qu'ils ne la comprendroient pas. Les passions ont établi par-tout notre droit des gens, et notre droit public sur les ruines de celui de la nature. Par-tout elles ont dicté leurs lois et créé de graves magistrats pour les défendre et les protéger. Ce n'est plus qu'en tremblant que la raison peut se montrer. Cette reine détrônée et captive ne doit plus employer que des prières et des plaintes modérées si elle ne veut pas irriter la colère de ses tyrans. Je ne vous en dirai pas davantage, mon cher Valère, car nous nous sommes entretenus cent fois des précautions et de la retenue avec lesquelles la raison peut essayer de rendre plus léger le joug qu'elle porte, et réclamer les lois de la nature.

Voilà donc le terme fatal où parvient enfin la raison humaine, lorsque, par des distractions trop fréquentes ou par une condescendance cruelle, elle a ébranlé et perdu son empire. Fuyant des cours, des conseils des

Digitized by Google

princes, des sénats, des assemblées publiques, proscrite par-tout, elle ne trouve plus d'asyle que dans le cabinet obscur de quelques philosophes. C'est-là que nous la consultons; mais en sortant de notre retraite, nous l'y laissons pour ne pas l'exposer à des regards profanes, et ne pas paroître ridicule à un monde insensé. Mais c'est assez parler des folies humaines. Le temps se réfroidit, il faut nous séparer. Adieu, mon cher Valère, au plaisir de vous revoir.

Digitized by Google

LE COMPTE RENDU.

Eh bien, monsieur l'abbé, avez-vous lu le Compte rendu ? Sans doute, monsieur le marquis, et comment pouvoir s'en dispenser ? Vous m'étonnez, répliqua-t-il, car il me semble que vous ne lisez jamais les charmantes productions qui partent des bureaux de Versailles. J'en conviens, et ce n'est pas trop la peine de perdre son temps à lire des lieux communs, trop maladroits pour faire illusion, et dont on ne sera que trop instruit par les tristes conversations de Paris ; mais il n'en est pas ainsi du Compte rendu de M. Necker ; c'est l'ouvrage d'un ministre qui n'est point routinier, et j'ai été d'autant plus curieux de le voir, que j'étois instruit d'assez bonne part que le conseil avoit décidé qu'il étoit inutile et même dangereux d'exposer au public l'état de nos affaires, le gouvernement monarchique exigeant un profond mistère et une obscurité majestueuse qui contribuent à notre patience. On m'avoit ajouté que M. Necker n'ayant pas fait ce memoire sans dessein,

Digitized by Google

n'avoit pas plutôt été instruit de cette résolution des ministres, qu'accourant à Versailles pour voir le roi et la reine, il les avoit heureusement ramenés à son avis. En falloit-il davantage pour piquer ma curiosité?

Après avoir lû, monsieur l'abbé, convenez donc que rien n'est plus ridicule que l'engouement de Paris. Il n'y a point de caillete qui n'ait essuyé en baillant l'ennui de cette brochure qu'elle ne comprenoit pas, pour avoir la gloire de se vanter de l'avoir lue avec plaisir. Les trois quarts des hommes ne valent pas mieux que ces cailletes, et ce sont ces clameurs réunies qui forment aujourd'hui la réputation de Necker. De chaque page, de chaque ligne de cet écrit, il transpire une vanité révoltante et une ambition sans bornes. Sans moi, nous dit-il hardiment, le peuple seroit surchargé d'impôts, et l'on mendieroit aujourd'hui une paix honteuse; mon génie me fournit des ressources et la guerre ne les épuisera pas. N'ai-je pas raison? sans doute, monsieur le marquis. J'en suis ravi, reprit-il, et vous êtes le premier homme raisonnable que je trouve sur mon chemin. Je me doutois bien que le verbiage de Necker sur le pouvoir de l'argent et le crédit public vous déplairoit;

Digitized by Google

que vous ne seriez point la dupe de cet équilibre qu'il prétend avoir établi entre la recette et la dépense, et que vous ririez de tous ces petits projets de réforme qu'on annonce avec complaisance et dont l'exécution n'aboutiroit à rien ; si je ne me trompe, tout cet enthousiasme de Paris ne vient que de ce que nous commençons une quatrième campagne sans impôt nouveau, qu'on ouvre un débouché à l'argent dont nous étions embarrassés, et que l'on consumoit en bâtimens inutiles. Les rentes viagères nous ruinent en augmentant notre revenu et notre dépense. Les bonnes gens ne voyent pas plus loin que leur nez ; ne faudra-t-il pas payer tôt ou tard cet argent emprunté ? L'illusion ne peut pas durer, et c'est alors qu'on sera bien honteux d'avoir été la dupe d'un empirique en finance.

Monsieur le marquis, dis-je alors, permettez-moi de n'être pas tout-à-fait de votre avis. Je conviendrai avec vous que M. Necker cherche à nous tromper dans quelques endroits de son mémoire ; mais il n'est pas surement assez mal-à-droit pour avancer sans des preuves incontestables que la recette des revenus du roi excède la dépense. Rien ne seroit plus aisé que de prouver son mensonge,

Digitized by Google

et cette preuve suffiroit pour ruiner cette confiance et ce crédit qui sont les seules bases de sa fortune. J'ajouterai même que les projets qu'il médite ne ressemblent en rien à ce que les plus profonds et les plus sages politiques ont écrit sur la prospérité et la gloire des états. Cependant je suis fort aise d'avoir lu le compte rendu, et j'avoue qu'il m'a fait beaucoup de plaisir.

Vous avez ri, sans doute, monsieur l'abbé, et rien en effet n'est plus plaisant que d'entendre un petit bourgeois de Genève enrichi dans la banque et l'agiotage, qui nous entretient de la noblessse de son ame, nous parle de son caractère ; *un homme de mon caractère* ! et pousse enfin la folie jusqu'à vouloir nous faire admirer sa femme qui, par grandeur d'ame, veut bien être son commis, et prendre la peine de coopérer à ses bonnes œuvres. Ces beautés d'un ordre rare et nouveau vous ont rendu indulgent sur le galimathias et les phrases obscures et louches qu'on ne vous a pas épargnées ; je ne sais pas pourquoi vous avez la réputation d'être si sévère.

Entendons-nous, monsieur le marquis, pourquoi ne pardonnerois-je pas quelques phrases entortillées et mal faites ? Ce n'est

Digitized by Google

point ici une pièce d'éloquence, et il est juste de pardonner à un ministre ce qu'il faut souffrir dans les discours de notre académie. Je sais gré à M. Necker de s'être corrigé de la manie de bel esprit qu'il avoit contractée dans le commerce des amis de sa femme, et qui rend ridicule son éloge de Colbert. J'espère même que dans quelques années, ayant entièrement perdu de vue toutes les beautés académiques, il s'exprimera avec la clarté et la simplicité qui sont les seuls ornemens que doit se permettre un homme d'état.

Mais laissons ces niaiseries qui ne valent pas la peine d'être censurées. J'en conviens, la vanité de M. Necker peut et doit révolter quelques lecteurs; mais son intention n'a pas été d'enlever tous les suffrages. Il ne s'adresse qu'à la multitude, il ne parle qu'au public français, le public le plus dupe qu'il y ait en Europe, et qui, par son ignorance en politique, ou par la frivolité tant louée et si méprisable de son caractère, est toujours porté à prendre pour des réalités les espérances les plus folles, et regarde comme présens tous les biens qu'on lui promet. Si le ministre eût parlé de ses opérations avec une modestie honnête et convenable, s'il n'eût

Digitized by Google

pas marqué un certain mépris pour ses prédécesseurs, vous lui auriez rendu justice, monsieur le marquis, parce que vous avez assez de lumières pour le bien juger; mais le public ne lui auroit cru que la moitié du mérite qu'il a. On a besoin dans ce moment de soixante millions; les prêteurs auroient douté; ils auroient hésité, et une modestie fausse et déplacée n'auroit été propre qu'à faire languir une opération qui, pour être très-bonne, doit paroître l'ouvrage de l'engouement.

Faut-il vous dire tout ce que je pense? La confiance de M. Necker m'en inspire; ce n'est pas que je portasse mon argent au trésor royal, si j'en avois; mais le ton qu'il prend dans son mémoire, imprimé malgré le conseil, me fait connoître qu'il a pris l'ascendant sur les ministres pourris dont il n'étoit dabord que le caissier. Il les domine, rien n'est plus clair, il est leur maître, il les oblige à compter avec lui; son ambition ne se contraint plus, et vous ne sauriez croire combien je suis charmé d'un ouvrage qui, en m'instruisant de ces vérités, m'annonce enfin une administration moins flasque, moins flottante, moins décousue et sur laquelle on peut compter pour quelque temps: c'est beaucoup à

Digitized by Google

mon âge. La banqueroute semble s'éloigner de nous ; le crédit se ranime et se soutient; si nous manquions d'argent, nous laisserions apercevoir toute notre foiblesse, et ce seroit le signal de notre ruine.

Il me semble, me répliqua le marquis, que votre politique s'humanise beaucoup ; je vous en félicite, et je ne sais si je ne ferois pas mal de dissiper la douce illusion que vous a faite l'écrit de votre héros. Vous croyez donc que Necker est destiné à être notre sauveur? Mais, je vous prie, quand concevrez-vous cette espérance un peu française? c'est dans le moment où l'ambition de ce parvenu multiplie et irrite le plus ses ennemis. Il offense cruellement tout le conseil qui croyoit le dominer, et les personnes qui par leurs relations, leurs amis et les places qu'elles occupent, espèrent ou ne désespérent pas de parvenir au ministère ; on en feroit une armée. N'étoit-ce pas assez d'avoir dépouillé de leur état une foule d'hommes considérables par leur fortune? Pourquoi les insulter de gaieté de cœur, et déchirer la plaie profonde qu'il leur a faite? Il se formera une conjuration générale, on se vengera, et la vengeance est une passion bien autrement durable que l'en-

Digitized by Google

gouvernement du public. Votre Necker est trop mal-à-droit, je vois sa chute, il ne nous connoît pas.

Il nous connoît, il nous connoît à merveille, monsieur le marquis, et je n'en veux point d'autre preuve que sa fortune. Il a acquis ses richesses immenses par l'agiotage, c'est-à-dire que calculant sans cesse la valeur de tous nos papiers sur la place, et vendant chèrement son argent à nos ministres nécessiteux, il a appris à connoître notre caractère, notre génie et notre politique. Croyez-vous qu'il ait hasardé son argent en étourdi? Ses spéculations étoient sans doute sages, puisqu'elles lui ont si bien réussi, et c'est en riant de nos opérations, favorables à tous les banquiers et à tous les agioteurs, qu'il s'est accoutumé à nous mépriser. A force de se dire que rien n'est plus aisé que d'être plus habile que nos ministres, il s'est accoutumé à s'élever au-dessus de son état. De-là est née son ambition, il s'y est livré tout entier, il a étudié plus que jamais le temps et les circonstances; ses richesses lui ont servi à se faire des amis: c'étoit une semence qui devoit lui produire une récolte abondante; il ne s'est point trompé. Cet homme, que ses emplois, sa naissance, sa

Digitized by Google

qualité d'étranger et sa religion condamnoient à n'être qu'un instrument de notre finance, nous l'avons vu partager le contrôle général avec M. Taboureau, qui, s'apercevant enfin qu'il n'étoit que le commis de son collègue, a pris le parti de la retraite pour éviter un ridicule qui l'a suivi.

Croyez-vous que tout cela puisse se faire sans une grande connoissance de ce pays ? Suivez, je vous prie, monsieur le marquis, la conduite artificieuse de M. Necker depuis qu'il est à la tête des finances. Vous ne trouverez rien de cette importance qu'affectent nos nouveaux ministres pour cacher leur incapacité. Point d'éclat, point de bruit : il donne à chaque département tout l'argent qu'il demande. On bâtit des vaisseaux, on prépare la guerre, on la fait ; on n'établit cependant aucun impôt, et les paiemens de l'Hôtel-de-ville n'éprouvent aucun retardement. Les ministres, qui ne le regardent que comme un trésorier entendu, le louent et le croient trop loin d'eux pour être jaloux de son industrie, et chacun continue à gaspiller de son côté.

Cependant M. Necker qui les observe, rit de leur simplicité et médite leur ruine ; mais

Digitized by Google

il se garde bien de se compromettre, caché derrière M. de Maurepas, dont il s'est rendu le maître en se prosternant devant son pouvoir, et en satisfaisant ses petites fantaisies, il lui fait prendre un ton de maître, et se sert de son autorité pour diminuer celle des ministres à département. On détruit les trésoriers particuliers, tous ressortissant au trésor royal. M. Necker se trouve le censeur des secrétaires d'état et le premier ministère échappe des mains foibles et timides de M. de Maurepas, qui ne s'aperçoit enfin qu'il est la dupe du directeur des finances que quand il en est instruit malgré lui par la culbute de M. de Sartine et l'élévation de M. de Castries.

Tandis que M. de Maurepas se vengera par des quolibets, et que M^de^. de Maurepas appellera M. Necker un polisson, il faudra fléchir sous l'autorité de ce polisson; tous nos ministres sont comme des oiseaux sur la branche, il ne faut rien pour les perdre. Le public riroit de leur disgrace, et il gémiroit de celle de M. Necker. Il s'est rendu nécessaire; on ne peut le renvoyer sans s'exposer à ne pas trouver un écu dans le moment où la guerre exige impérieusement et consume d'immenses millions. En effet, le chef-d'œuvre de la poli-

Digitized by Google

tique de M. Necker, c'est d'avoir rompu les anciens canaux de la finance qui étoient usés, et d'avoir substitué aux financiers les banquiers et les agioteurs qui sont dans sa main et non pas dans celle du gouvernement.

Voilà en peu de mots, monsieur le marquis, les réflexions qui me rassurent contre les allarmes que vous voudriez m'inspirer. Je n'en sais rien, mais je gagerois cependant que nos secrétaires d'état ont déjà plus de respect pour M. Necker que pour M. de Maurepas; l'exemple de M. Sartine les effraie, et ils obéiront à la faveur. Qu'auroit gagné le directeur des finances en voulant couvrir son ambition sous un petit voile de modération et de modestie? On l'auroit deviné, comme on devine nos gens de cour qui ne veulent rien et qui désirent tout. Ils se garderont bien d'assembler leur phalange pour faire la guerre à M. Necker : ils sont accoutumés à ployer leurs genoux devant la faveur, et à ne cheminer que par l'intrigue, qui finit toujours par se ranger du côté du plus fort. Je conviens qu'il auroit été plus honnête de ne pas offenser les financiers après les avoir détruits : mais que voulez-vous qu'il arrive de leur colère, tant que le public portera son argent

Digitized by Google

au trésor royal ? Ils se consolent de leur disgrace, en espérant que leur règne recommencera tôt ou tard, et s'ils murmurent aujourd'hui, c'est en secret.

Prenez garde, je vous prie, monsieur le marquis, que M. Necker, que vous accusez de mal-adresse, a cependant une conduite très-adroite. Sa politique me paroît assez analogue au caractère du roi, porté à l'ordre, naturellement austère et sévère, et qui n'aime pas la dépense. Mais cette politique s'adoucit en faveur de la reine, qui n'a pas tout-à-fait les mêmes goûts. Vous trouvez ridicule que M. Necker fasse l'éloge de sa femme, et je conviens qu'au premier coup-d'œil cela paroît assez extraordinaire; mais je soupçonne que l'habile génevois a voulu faire sa cour à la reine. Elle a lu le compte rendu, elle en a été enchantée à ce que j'ai ouï-dire; et pourquoi n'auroit-elle pas vu avec plaisir qu'un ministre, dont tout le public loue les opérations, se félicite d'être soulagé par sa femme dans les affaires du ministère ? Elle a pensé que le roi seroit préparé par-là aux complaisances auxquelles il est déjà porté par inclination. M. Necker a peut-être voulu plaire à toutes les femmes, car vous savez le crédit qu'elles

Digitized by Google

ont parmi nous; plus vous trouvez cet éloge ridicule et déplacé, plus je suis convaincu que ma conjecture est raisonnable. Sûrement M. Necker, marié depuis long-temps, n'a plus cet empressement d'amour, qui ne cherche qu'à se montrer, et qui fait souvent négliger les bienséances : ce n'est pas à sa femme qu'il a voulu dire des douceurs, mais à la reine, et à toutes nos belles dames.

Je n'ai plus qu'un mot à dire sur l'adresse de ce compte rendu, que je regarde comme le panneau le mieux préparé et le mieux déguisé. Voyez comme il nous prend par nos passions; il ne se donne pas la peine de raisonner avec nous; il se contente de nous faire de magnifiques promesses. Ces projets, à peine ébauchés, dont vous vous moquez, je les regarde comme autant de pierres d'attente qu'il présente à notre imagination, et nous croyons déjà voir un palais qui s'élève sur nos ruines. Vouliez-vous qu'il fît un ouvrage énorme pour développer ses idées? Malgré notre engouement, nous n'aurions pas eu la patience de le lire; il se seroit exposé à des critiques qui auroient pu faire tort à sa réputation; en nous flattant de connoître son secret, il nous paroîtroit moins nécessaire, et

l'opinion publique, en le défendant contre ses ennemis, ne l'affermiroit pas dans sa place.

Je vais vous faire frémir, monsieur le marquis; mais M. Necker me paroît si puissant, et tous les ministres dans une telle détresse, que si M. de Maurepas n'a pas pour successeur dans la place dont il est déjà déchu, un homme de génie qui s'empare avec force des rênes du gouvernement, vous verrez M. Necker premier ministre.

Nous allons voir, me dit le marquis, en éclatant de rire, M. Necker premier ministre; n'en doutez pas, monsieur le marquis; ne vous en flattez pas, mon cher abbé; moi, m'en flatter! au contraire, monsieur le marquis, je ne crains rien tant que cet événement. Monsieur l'abbé, je ne vous comprends plus. Cet homme dont vous me faites l'éloge depuis une heure, et qui a donné, selon vous, à notre finance délabrée une activité et un crédit qui tiennent du miracle, et font trembler l'Angleterre, pourquoi regarderiez-vous comme un malheur, qu'achevant de se dévouer à notre salut, il eût la magnanimité de se charger de l'administration générale du royaume, pour en arranger toutes les parties, et les perfectionner?

C'est

Digitized by Google

C'est fort bien plaisanter, monsieur le marquis, mais toute raillerie à part, faites-moi la grâce de m'entendre. Il n'est pas question de faire de M. Necker un Décius, et je crois que ce seroit sans effort qu'il consentiroit à être le dépositaire de l'autorité royale. Je connois assez la marche des passions, pour être sûr qu'après l'enjambée terrible qu'il a faite pour passer de son comptoir à la direction générale des finances, son ambition qui a dû toujours être extrême, s'est encore accrue par les succès dont nous sommes témoins, et qui l'ont, pour ainsi dire, placé sur le seuil de la toute-puissance. Ne trouvant en son chemin personne assez habile et assez hardi pour le culbuter, ou du moins intimider son ambition, je crains très-sérieusement qu'il ne soit bientôt premier ministre, et par-là, toutes les espérances agréables dont je vous ai entretenu, disparoîtroient pour toujours. J'espérois qu'après avoir établi un équilibre entre la recette et la dépense, pour animer le crédit malgré la guerre, il trouveroit aisément dans la paix le moyen de rendre la recette beaucoup plus considérable que la dépense; et que pour continuer à se rendre nécessaire et cher au public, il employeroit cette abondance à diminuer les

Digitized by Google

charges accablantes du peuple. Nous sommes si riches en abus, en déprédations, en gaspillage, que M. Necker, sans beaucoup d'art, pourroit filer ces réformes jusqu'à la fin de sa vie, suspendre ainsi notre décadence, nous donner le temps de respirer et de reprendre des forces pour supporter de nouveaux abus, de nouvelles déprédations, et de nouveaux gaspillages.

Voilà, monsieur le marquis, les espérances dont je me berçois. Voici actuellement mes craintes. J'ai peur que M. Necker, dupe de son ambition et de son amour-propre, ne succombe sous un poids supérieur à ses forces. Avoir été banquier, avoir été agioteur, avoir remué beaucoup d'argent et vécu avec beaucoup de négocians, il n'en faut pas davantage pour assurer le succès des opérations que M. Necker a faites. Mais quand il s'agit de franchir les bornes d'un département particulier, et de porter une vue générale sur toutes les parties de l'état, d'en devenir l'ame, d'en arrêter ou d'en accélérer les mouvemens ; voila où les génies les plus étendus et les plus sublimes ont éprouvé leur foiblesse. Tantôt il est question de rendre aux lois une majesté et une force que le temps a fait disparoître et de rappeler

Digitized by Google

dans les tribunaux une intégrité, une impartialité et une justice, qui seules peuvent rendre le puissant humain, et le foible libre. Tantôt, c'est une autre partie de l'état, dont il faut arrêter la séve et supprimer la vigueur, pour conserver entre tous les membres la correspondance et l'harmonie qui font la force réelle et durable de tout le corps. Il faut chercher dans le passé les causes des maux qu'on a éprouvés, et s'occuper cependant de l'avenir, si on veut remédier efficacement aux maux présens. Je ne vous fais, monsieur le marquis, qu'une ébauche bien grossière des devoirs d'un premier ministre. Joignez à tout cela, et à bien d'autres difficultés que je passe sous silence, l'embarras que donnent des puissances étrangères dont il faut concilier les intérêts et les passions avec les nôtres; et qui, n'ayant pas des principes plus constans que nous, ne nous donnent que des allarmes certaines et des ressources douteuses. Jugez après cela, si je serois tranquille sous le ministère de M. Necker.

J'ai lu autrefois son éloge de Colbert; soit qu'il admirât sincèrement toutes les opérations de ce ministre, soit qu'il crût que l'académie auroit assez peu de goût pour trouver mauvais qu'on joignît quelque critique aux louanges;

Digitized by Google

vous ne trouverez dans son ouvrage aucune de ces réflexions qui échappent nécessairement à un écrivain supérieur, ou du moins égal à la matière qu'il traite. J'ai lu ce qu'il a écrit sur le commerce des grains; je conviens qu'il a réfuté complètement les folies des économistes. Mais en voulant établir à son tour ce qu'il faudroit faire, il ne me donne pas une grande idée de sa capacité. Il ne veut établir aucune règle certaine; il veut que tout dépende de la prudence du ministre, qui, veillant sur les besoins de l'état, ordonnera et défendra successivement ce qu'il croira le plus avantageux, selon la différence des temps et des circonstances. Je ne pardonne point cette doctrine dangereuse dans un homme né dans une république. On ne peut dans chaque partie de l'administration établir des règles trop fixes pour exclure l'arbitraire qui est le comble des maux. Où trouvera-t-on ce ministre plus occupé des besoins de l'état que de sa fortune particulière ? S'en rapporter à sa prudence, c'est s'exposer à sa paresse, à son inconsidération, à toutes ses passions, et à celles de toutes les personnes qu'il craint ou qu'il aime.

En s'approchant des affaires publiques et du ministère, il me semble que M. Necker

Digitized by Google

n'a pas fait de très-grands progrès. Ses idées ne se sont ni élevées ni étendues. Voyez comme il parle du crédit public, qui est le fléau le plus redoutable dans une monarchie, et qui perd nécessairement un état libre, s'il s'en sert pour accumuler ses dettes. Dans ce Compte rendu, qui tourne toutes les têtes, je ne trouve le germe d'aucune de ces vues générales qui doivent occuper un premier ministre, pour ne pas démasquer son ambition, et se rendre suspect à ses ennemis, peut-être se les est-il interdites; mais pour la consolation des gens qui entendent à demi-mot, n'y avoit-il pas quelque tournure, quelque moyen de se faire entendre et de leur donner des espérances? malheureusement, les premières idées qui se placent dans nos têtes, y vivent malgré nous, et je crains pour M. Necker que sa politique ne tienne toujours un peu trop à la banque et à l'agiotage, qui n'a jamais été plus animé qu'il l'est actuellement.

Je crains donc, monsieur le marquis, qu'après nous avoir enchanté comme directeur des finances, il ne nous fasse pitié comme premier ministre. C'est un grand ridicule à la cour, d'avoir dans ses mains la toute-puissance, et de n'être qu'un bourgeois. Je sais combien

Digitized by Google

nos grands seigneurs sont bas, mais je sais combien ils sont vains. On se moque aujourd'hui de quelques mauvaises phrases de son Compte rendu, alors on se moquera de ses procédés, de ses airs et de ses manières. M. Necker qui nous paroît un homme nécessaire dans la finance, parce qu'il n'établit aucun impôt, et sait attirer tout notre argent au trésor royal, se démêlera-t-il avec la même supériorité des affaires plus compliquées et plus importantes du premier ministère? Ses ennemis qui se taisent aujourd'hui formeront une conjuration. Le public qui aura oublié son engouement, les écoutera. On demandera la disgrace du premier ministre; et pour le poursuivre et le tourmenter jusques dans sa retraite, on ne manquera pas de rétablir tous les abus qu'il avoit supprimés.

Voilà mes réflexions, monsieur le marquis, et vous me ferez le plus grand plaisir, si vous pouvez me prouver que M. Necker aura assez de sagesse pour ne point quitter une place où il peut faire beaucoup de bien, pour en prendre une plus brillante qui se présente à lui, mais dans laquelle il ne peut que perdre sa réputation et nous faire beaucoup de mal.

Comme vous raisonnez, mon cher abbé,

Digitized by Google

me répondit le marquis. Vous croyez donc que l'admirable M. Necker sera premier ministre? La plaisante idée d'imaginer un premier ministre qui n'entreroit pas au conseil ! ne sentez-vous pas que sa qualité d'étranger, et sur-tout sa religion lui en ferment l'entrée?

Avec votre permission, monsieur le marquis, je ne vois rien de tout cela. Dans une monarchie, on est si peu attaché à la patrie, on est si peu citoyen, on est si fort accoutumé à tout sacrifier à la volonté du prince, qu'il peut, sans danger, autant compter sur un étranger que sur son sujet. Le ministère du cardinal Mazarin ne sera-t-il pas éternellement célèbre parmi nous? Faites-y attention, ce n'est point sa qualité d'étranger qui a excité les mouvemens de la fronde; il seroit né au milieu de Paris qu'on auroit également crié : *point de Mazarin*. Pendant la minorité du feu roi, le fameux Law n'est-il pas entré dans le conseil qu'il gouvernoit très-impérieusement? De nos jours, nous y avons tous vu M. de Saint-Séverin, et plusieurs étrangers ont été chargés des intérêts du roi dans des cours étrangères.

Depuis la révocation de l'édit de Nantes, il paroîtroit en effet assez extraordinaire que le

Digitized by Google

calvinisme qui ne permettoit pas à M. Necker de posséder une petite magistrature dans un bailliage, ne fût pas un obstacle à son ambition; mais il y a long-temps que l'on compare les lois aux toiles d'araignées qui arrêtent les moucherons, et que les grosses guêpes déchirent. Malgré la proscription du calvinisme, M. le comte de Saxe n'a-t-il pas été fait maréchal général? n'a-t-il pas commandé les armées? Si on s'est très-bien trouvé de confier à un luthérien le commandement des armées, et loin des yeux du prince, pourquoi se feroit-on un scrupule d'ouvrir le conseil à un calviniste, qui par sa place de directeur des finances doit en connoître toutes les résolutions? Il paroît que M. Necker a prévu la difficulté qu'on lui feroit, et il s'est fait des amis qui seront intéressés à applanir la route dans laquelle il est entré.

Je ne vois actuellement que trop quelles ont été ses vues, en formant des administrations provinciales, que j'ai regardées dans le temps comme des établissemens inutiles et même ridicules. Aujourd'hui, je crois en pénétrer l'esprit. Outre le plaisir d'humilier les intendans et les maîtres des requêtes, qui le regardent comme un usurpateur, il a songé

Digitized by Google

à se concilier la bienveillance du clergé. Il favorise, il sert son ambition, il le rend l'ame de ces espèces de petits états. Il présente aux évêques une perspective de crédit, d'intrigue, de pouvoir, et déjà ces évêques temporels ne regardent les autres que comme des curés. Dans le Compte rendu, vous trouvez un grand éloge de ces prélats. Ce sont précisément ceux que leur ambition tourmente le plus; ils se sont mis à la tête du clergé; si on les consulte, il est aisé de deviner leur réponse.

Mais pour ne vous rien cacher, monsieur le marquis, de ce que je pense, quand le conseil seroit irrévocablement fermé à M. Necker, en seroit-il moins premier ministre? Ne soyons point les dupes d'un mot. Il y a long-temps que nous sommes accoutumés à voir parmi nous de ces personnes qui gouvernent tout, sans avoir le titre qui indique la toute puissance. Telle a été Mme de Maintenon sur la fin du régne de Louis XIV. Telle a été encore Mme de Pompadour qui, après la disgrace du comte d'Argenson, qui se révoltoit follement contre elle, fut en effet premier ministre. Elle n'assistoit pas au conseil; mais aucun ministre n'auroit osé y

Digitized by Google

porter un avis, y traiter une affaire, y prendre une résolution sans son attache. Je pourrois vous citer mille exemples, soit étrangers, soit domestiques; mais il est inutile de s'arrêter sur des choses qu'on ne peut contester.

Dans une république, il faut avoir une place, l'occuper, s'y montrer, pour avoir de l'autorité. Dans une monarchie, le titre ne fait rien, c'est la confiance du prince qui décide de tout. Par exemple, ne voyez-vous pas évidemment que M. et Mme. de Maurepas, quoique non disgraciés, sont anéantis; et que M. Necker, sans avoir aucun nouveau titre, est déjà premier ministre de fait. Quand la scène changera par la disparution du fantôme qui goguenarde encore à Versailles, s'il n'entre pas au conseil, j'oserois vous répondre que ce conseil d'état ne se tiendra que pour la forme. On n'y traitera rien. On y lira les insipides dépêches des ambassadeurs; comme on faisoit sous le cardinal de Fleury, qui décidoit de tout daus son travail particulier avec le roi, et dont tous les ministres à département n'étoient que les commis.

Si M. Necker, ainsi que je le présume, profite de notre engouement pour captiver l'esprit de roi et de la reine, je ne doute

Digitized by Google

point qu'il n'anéantisse de la même manière le conseil où il n'entrera pas. Le roi, la reine, M. Necker, voilà le triumvirat qui décidera seul de notre sort; tout le reste ne sera que pour la forme, et chaque secrétaire d'état viendra prendre sa leçon chez le favori, qui sera en effet l'ame du gouvernement. Dès que tout roulera sur lui, vous voyez, monsieur le marquis, que je ne dois rien espérer de M. Necker. J'ai déjà eu l'honneur de vous le dire; il est visiblement inférieur à cette besogne, et d'ailleurs, nous savons tous combien le pouvoir suprême peut tromper un homme, l'égarer et l'enivrer. Si cette vanité et cette ambition qu'il montre dans son Compte rendu, et que vous lui reprochez, est l'ouvrage de sa faveur naissante, à quoi ne doit-on pas s'attendre, lorsque ces passions seront exaltées par des flatteurs de tout état et par l'exercice du pouvoir ? Il ne saura pas jouir modestement de sa fortune; il ne sera pas content d'une autorité déguisée; on veut faire claquer son fouet, on s'anime à ce bruit, et l'on passe enfin toutes les bornes. Je le prévois avec douleur, M. Necker sera infailliblement culbuté. Adieu les belles espé-

Digitized by Google

rances de réforme que je me suis faites. Tous les abus que je crains renaîtront, et il ne nous restera de l'administration de M. Necker, que des dettes immenses et un goût pour l'agiotage, qui, en augmentant notre passion pour l'argent, nous conduira à une banqueroute nécessaire.

Je voudrois donc, car il faut finir cette triste conversation, que quelque cabale, quelque intrigue donnât à M. de Maurepas un successeur qui, sans son extrême indifférence pour le bien et pour le mal, ne se fît pas un jeu des règles du devoir. Alors M. Necker, dégagé des vapeurs du souverain pouvoir, se tiendroit à sa place, et songeant à remplir les engagemens qu'il a pris avec le public pour se rendre toujours nécessaire, .gêneroit et contiendroit l'avidité ou la profusion des autres ministres. Si je le connoissois, je l'inviterois à se défier de son ambition; une trop grande fortune est un écueil terrible; je lui présenterois les dangers auxquels il s'expose. Il me paroîtra qu'un homme bien médiocre, peut-être même bien petit, s'il est premier ministre. Je lui dirois qu'ayant la prudence de se borner à son emploi de directeur général des finances, il pourroit acquérir la

Digitized by Google

réputation de Sully, puis qu'à son exemple il auroit supprimé les abus, simplifié les ressorts de la France, et enrichi le peuple et le roi aux dépens de la fortune des financiers. J'ajouterois qu'on le mettroit un jour au-dessus de Colbert, dont on ne peut louer aujourd'hui que le malheureux talent d'avoir fourni au faste et à l'ambition de Louis XIV tout l'argent dont ses malheureuses passions avoient besoin. En effet, on ne peut se déguiser que ce ministre n'ait sacrifié l'état au prince, et qu'en servant le luxe de la cour, il n'ait rendu nécessaires les impôts dont nous sommes accablés. Si M. Necker veut bien au contraire ne pas se compromettre, s'il se contente de la place qu'il occupe, la postérité sera vraisemblablement plus indulgente pour lui. Sans songer aux suites fâcheuses de notre agiotage, elle se rappellera seulement qu'il y a eu un ministre qui a trouvé l'art de fournir aux frais d'une guerre difficile et très-dispendieuse sans établir aucun impôt. Toutes les fois qu'on foulera les peuples, elle regrettera son heureuse industrie; et la haine qu'on aura pour ses successeurs feront en quelque sorte disparoître toutes les taches qu'il nous est impossible aujourd'hui de ne pas voir.

Digitized by Google

Savez-vous bien, monsieur l'abbé, me dit alors le marquis en me prenant amicalement la main, que vous vous rapprochez assez de la vérité. Je pense comme vous, Necker sera la dupe de son ambition; et je ne doute point que son premier ministère public ou clandestin ne le perde en moins d'une année; mais quand en suivant vos conseils, il s'en tiendroit à la direction des finances, soyez sûr qu'il ne seroit pas moins perdu; sans la guerre il ne seroit rien, et la paix le fera retomber dans son néant, lui, ses projets et nos espérances. On ne sentira point alors le prix de l'économie; elle est odieuse à la cour accoutumée à vivre de gaspillage; on ne songera qu'à se réjouir, et sans me piquer de lire dans l'avenir, je vous prédis que votre ami se fera renvoyer avec ses réformes, ou qu'il y renoncera honteusement. Voilà mon dernier mot. Tant pis, monsieur le marquis; mais vous voulez donc que le gouvernement, au bout de quelques années, fasse une banqueroute scandaleuse? Point du tout, mon cher abbé, nous avons de la marge, et la ressource du successeur de Necker sera de rétablir les abus detruits; cela peut nous mener assez loin en temps de paix. Mais, monsieur le marquis, si une nouvelle guerre se

Digitized by Google

rallume, car nos voisins sont gens à profiter de notre imprudence... *Seigneur*, me répondit le marquis, *tant de prudence entraîne trop de soin ;* alors comme alors.

Que pensez-vous, mon cher Cléante, du marquis et de moi ? Quoiqu'il en soit, je vous promets très-solennellement de ne vous plus parler politique jusqu'à la paix. Il faut nous borner à notre commerce littéraire. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Digitized by Google

LA RETRAITE
DE M. NECKER.

Je vous rencontre bien à-propos, monsieur l'abbé, je comptois vous aller chercher ce matin de bonne heure, car, je suis pressé de vous faire mon compliment, mais je n'ai pu me débarrasser de ces importuns, dont on est continuellement assiégé. Un compliment : et de quoi, monsieur le marquis ? car il me semble qu'il ne m'est rien survenu d'extraordinaire. Comment, mon cher abbé! vous ne vous souvenez donc plus de notre conversation sur le Compte rendu. Je vous laissai très-persuadé que Necker étoit dans sa place, comme un rocher que les vents, les flots et la tempête frappent inutilement. Vous ne doutez pas que depuis la disgrace du pauvre Sartine et l'élévation de son successeur, qui nous annonçoient la ruine de M. de Maurepas, il ne fut premier ministre

de

Digitized by Google

de fait. Vous mouriez de peur que ce premier ministre ébauché ou plutôt encore secret, ne se montrât incessamment dans tout son éclat, et que nous ne perdissions un excellent directeur des finances, pour n'avoir qu'un fort mauvais premier ministre. Vous vous rappelez, sans doute, cette conversation; depuis avant-hier vous voilà délivré de vos allarmes; n'est-ce pas quelque chose que cette sécurité où vous vous trouvez? On vous a servi à merveille; tant que Necker auroit conservé les finances, vous auriez été dans l'inquiétude; et à l'air riant qui se répand sur votre visage, je vois que j'ai raison de vous faire mon double compliment de condoléance, parce que vous avez perdu un directeur des finances que vous estimiez, et de félicitation, puisque vous êtes débarrassé d'un premier ministre que vous redoutiez.

Monsieur le marquis, répartis-je, la plaisanterie n'est pas mauvaise, et je vous remercie de vos deux complimens. Il faut bien que j'en rie, puisque vous voulez rire de tout. Dans les temps ordinaires, je passe à vos pareils, aux gens de la cour, de s'amuser des culbutes des ministres amoncellés les uns sur les autres. On avoit à se plaindre

des disgraciés; on espère toujours quelque chose des nouveaux venus, et tout va son train ordinaire; mais dans l'état de crise où nous nous trouvons, les moindres fautes peuvent avoir les conséquences les plus fâcheuses; quand il s'agit des intérêts les plus essentiels du royaume, il me semble qu'il n'est plus permis de ne penser qu'à ses intérêts particuliers, ou de rire de ce que les caprices bisarres de la fortune peuvent avoir de plaisant; pour moi, je vous avoue que tous ces changemens dans le ministère me choquent beaucoup; c'est une preuve qu'on n'a pas assez de lumières pour faire de bons choix, et que l'intrigue domine; c'est une preuve....

Je vous demande pardon, monsieur le marquis, de prendre un ton si sérieux, mais votre compliment de condoléance m'y autorise; cependant, pour changer de ton, je vous dirai que je suis un peu consolé de la perte que nous avons faite, depuis que j'ai lu ce fameux mémoire des administrations provinciales, qui étoit fait pour rester dans le secret, et que les personnes qui ont voulu perdre M. Necker, ont rendu public. Je n'avois trouvé dans le Compte rendu qu'un mi-

Digitized by Google

nistre médiocre, dans le mémoire des administrations, je vois un très-méchant homme. Comment méchant, monsieur l'abbé ! Voulez-vous donc qu'en ménageant les vices des parlemens et des maîtres des requêtes, on eût déguisé la vérité au roi ? Eh mon Dieu non ! monsieur le marquis ; j'approuve, au contraire, ce que vous croyez que je blâme. Ce qui me paroît tout-à-fait criminel, c'est d'inspirer à un jeune prince, l'amour le plus effréné du despotisme, c'est de lui apprendre à briser les ressorts usés d'une constitution qu'il faudroit au contraire rétablir, si on aimoit véritablement le prince et ses sujets ; c'est d'ouvrir une carrière plus libre aux passions toujours trop libres des monarques ; c'est de tromper un peuple dont on connoît l'inconsidération et la duperie, en prêtant au despotisme les apparences et le voile de la justice, de l'ordre et du bien public.

Ce malheureux mémoire, dont on peut relever cent endroits, tous plus criminels les uns que les autres, m'a inspiré une indignation qui auroit beaucoup augmenté la crainte que j'avois du premier ministère de M. Necker, si je n'avois espéré qu'en dévoilant ses pernicieuses intentions, il mettroit un obstacle

insurmontable à ses projets ambitieux; il falloit conserver le directeur des finances, du moins jusqu'à la paix; mais ses ennemis ont profité de ce mémoire, et malheureusement sont allés beaucoup plus loin que je ne désirois; comme s'ils avoient craint avec moi qu'il ne devînt un jour premier ministre, ils ont voulu que dès aujourd'hui il ne fût rien, et les intrigues plus animées se sont prodigieusement multipliées.

Malgré tant d'attaques, M. Necker seroit encore en place, si son ambition avoit été plus raisonnable, ou si sa vanité n'étoit pas aussi excessive que son ambition. Je voudrois qu'il eût su dissimuler comme un courtisan français, dévorer les affronts, s'humilier, faire sa cour à M. de Maurepas et penser que pour cheminer sûrement dans une cour, il faut quelquefois s'arrêter et même reculer; mais trop persuadé que la guerre le rendoit nécessaire, celibre Génevois, qui aime tant le despotisme, n'a voulu se soutenir qu'en faisant un pas en avant; il a donné sa démission, en disant qu'il ne pouvoit désormais gouverner les finances sans entrer au conseil; il a demandé la disgrace de quelques intendans, et l'enregistrement de ses

Digitized by Google

édits pour l'établissement des administrations provinciales. Toute la roideur de cette conduite me paroît si extraordinaire, que je serois tenté de croire que jugeant son crédit et son agiotage usés, il a voulu se ménager une retraite honorable, avant que d'être réduit à recourir aux anciennes ressources de la finance; mais ce n'est pas cela; sa présomption l'a perdu; fier de son nouveau crédit, il a cru que M. de Maurepas avoit perdu le sien. Je devine, monsieur le marquis; mais vous qui voyez les choses de près, n'est-il pas vrai que les amis que M. Necker a parmi vous, lui ont persuadé que M. de Maurepas, qui les ennuie et qui est plus habile courtisan qu'eux tous, étoit sur le penchant du précipice, et qu'il ne falloit qu'une chiquenaude pour l'y pousser? Vous autres amis d'intrigue et de cabale, c'est à qui paroîtra le plus zélé, le plus entreprenant, le plus hardi, et en flattant l'ambition et la vanité de M. Necker, ils l'ont perdu.

Quoiqu'il en soit, M. de Maurepas a vu qu'on lui déclaroit une guerre ouverte, et tandis que tous les ministres frémissoient, en voyant paroître parmi eux un homme qui leur est supérieur par la force de son carac-

Digitized by Google

tère et l'étendue de son esprit et de ses lumières, leur chef a senti, s'il ne vouloit pas devenir la fable de la cour et de Paris, que le jour de l'installation de M. Necker seroit celui de son exil à Pontchartrain. Il n'a été frappé que de cette idée, et pour se conserver dans sa dignité, il a fallu culbuter son rival. Sans doute, qu'avec le patelinage d'un courtisan vieilli dans l'intrigue, il aura représenté au roi que depuis la publication de ce fatal mémoire sur les administrations provinciales, le directeur des finances ne pouvoit plus servir sa majesté avec le même succès. Les maîtres des requêtes digèrent tout; on en sçait la raison; mais les parlemens conservent des rancunes éternelles; jamais ils ne pardonneront à M. Necker de vous avoir révélé leurs injustices, leurs mauvaises intentions, et de détruire clandestinement leur droit d'enregistrer vos édits, pour les borner à n'être que des cours de jugeurs. Il faut s'y attendre, ils ne manqueront point, avec le secours de leurs subtilités et de leurs formes, de s'opposer aux entreprises les plus raisonnables de M. Necker. Le public, je ne sais par quel ancien préjugé, leur est attaché, et je crains que tout

Digitized by Google

votre règne ne soit exposé à ces remontrances éternelles qui ont fatigué le feu roi, et dont il n'a pu se débarrasser par des lettres-de-cachet et des exils. Faudra-t-il en revenir au projet de M. de Maupeou? Votre majesté a vu qu'elles en ont été les suites; et je me garderai bien de lui conseiller de déployer toute sa puissance contre des gens qui ne sont que vains avec leur enregistrement qui dans le fond n'est rien.

On aura joint à ces propos graves quelques quolibets, et on aura achevé d'assommer le pauvre M. Necker, en ajoutant que les fonds étoient faits pour cette année, que quelque mérite qu'il eut, il n'étoit pas nécessaire d'un génie bien sublime pour trouver de l'argent dans une nation qui en regorgeoit, et que son luxe forçoit d'augmenter son revenu par des rentes viagères. On aura ajouté d'un ton plus sententieux et en se frotant le front, qu'il est peu politique, et peut-être très-dangereux d'accoutumer le peuple à voir faire la guerre, sàns y contribuer par de nouvelles impositions. Necker auroit dû y penser, il auroit dû y consentir; mais il a tout sacrifié au plaisir de se faire admirer par la multitude, de sorte que si on n'y

Digitized by Google

prend garde, on trouvera à la fin qu'il est ridicule d'établir de nouveaux impôts, et que votre majesté manquera des ressources nécessaires pour se défendre en temps de guerre et pour faire des établissemens utiles en temps de paix.

Après avoir fait recevoir la démission de M. Necker, permettez-moi, monsieur le marquis, de me mettre à la place de M. de Maurepas; il me semble que dans ce moment même je ne jouirois pas tranquillement de mon triomphe; je verrois avec chagrin, l'amour extraordinaire et convulsif que tout Paris, et même une grande partie de la cour, ont pour mon disgracié, les louanges excessives qu'on donne avec enthousiasme à M. Necker, me feroient deviner les injures qu'on dit de moi; et quelque mépris que j'aie pour l'opinion publique, il me semble que je serois mal à mon aise dans ma victoire. Je me donne encore huit ou dix jours d'étourdissement et de fluctuation entre le chagrin et le plaisir; mais comme les affaires ne se font pas toutes seules, il faudra travailler avec les ministres. On m'apprendra cependant que les papiers publics baissent sur la place; que Saint-Ouen regorge de

Digitized by Google

monde, qu'on y voit des princes, des gens de qualité, des financiers et même des robins; qu'on retire son argent de la caisse d'escompte. A chaque nouvelle que j'apprendrois, je jugerois que depuis le départ de mon rival, le public n'a pas grande confiance dans le conseil du roi. Je craindrois que l'argent laissé par Necker dans le trésor royal, pour l'année courante, ne commençât à s'évaporer. Le temps presse, dans six semaines il faudra songer aux fonds pour l'année prochaine, et cependant toutes les bourses se ferment; si le roi ouvre des emprunts, personne, dans cette allarme générale, ne sera assez bon pour vous porter son argent.

Que faire, de quel côté me retourner? J'ai mal fait, je crois, de donner les finances à Fleury; le traître, écrasé de la réputation de mon rival, a déclaré qu'il ne vouloit rien changer à ses arrangemens, et c'est le vrai moyen de ne pas trouver un sol. Ces gens du conseil, qu'on emploie à tout, ne sont bons à rien. J'aurois dû appeller un remueur d'argent, puisque tous les anciens canaux de la finance sont rompus; un empyrique auroit dû succéder à un empyrique; il auroit soutenu le crédit, et nous aurions

respiré tranquillement; j'aurois beau ordonner à Vergennes de faire la paix, il ne la fera pas; il ne sait rien imaginer, et d'ailleurs, les Anglais qui craignoient plus ce Necker que nos flottes et nos marins, seront d'une insolence extrême, et se flatteront de nous écraser dans une campagne ou deux. Il faut de l'argent au plutôt, car le successeur de Sartines ne manquera pas de nous apporter au plutôt ses projets pour l'année prochaine. Je puis le faire taire en le renvoyant; c'est toujours à recommencer, et son successeur aura besoin d'argent. Paris et les provinces auront beau crier, il faudra établir des impôts, et le malheureux Necker en triomphera en faisant semblant de nous plaindre. Troisième vingtième, nouveaux sols pour livre, doublement de capitation, tout cela ne produira que des secours insuffisans et qui arriveront trop tard. Comme sous le règne de Louis XIV, abandonner la perception de ces droits à des traitans, pour dix, douze ou quinze ans, c'est, à ce que j'ai ouï-dire, perdre l'état qui est trop débile aujourd'hui et trop infirme pour supporter de ces remèdes violens. Les anciens financiers ne cesseront de clabauder contre ces nouvelles sangsues.

Digitized by Google

Chacun cachera son argent, et comment imposer silence à mes ennemis et aux sots partisans de Necker? Je me repens presque.... Il est bien malheureux de gouverner un royaume qui ne peut plus être gouverné.

Fort bien, mon cher abbé, on diroit que vous avez vécu avec M. de Maurepas, et à quelques réflexions près, qui me paroissent trop fortes, j'approuve beaucoup votre monologue; mais à quoi, je vous prie, aboutiront tous ces bons propos; où en voulez-vous venir? Vous allez le voir, monsieur le marquis, si, après m'être mis à la place de M. de Maurepas, vous me permettez de me mettre à celle du roi.

Quand les premiers désordres en feront craindre de plus grands, car nous passons brusquement de la sécurité la plus profonde à la terreur la plus excessive; nous rendrons bien aux ministres la crainte qu'ils nous inspirent; au moindre retard dans les payemens, on croira que le trésor royal et l'hôtel-de-ville sont fermés avec des chaînes d'airain. Le commerce est détruit, les consommations diminuent, les anciens impôts se perçoivent plus difficilement; on crie contre la guerre; on demande la paix qui ne peut pas se faire.

Digitized by Google

Les partisans de M. Necker parleront plus haut que les autres, et la cabale qui s'ennuye de M. de Maurepas, se joindra à eux. M de Fleury feindra une maladie que lui donnera peut-être la crainte de perdre les sceaux et la chancellerie. Les Cromot, les Calonne, les Foulon n'auront pas même l'impudence de se présenter comme les sauveurs de l'état.

Puisque je me suis fait roi, et dans un âge où l'expérience des affaires n'a pas encore pu développer les facultés et les ressources de mon esprit, il me semble, monsieur le marquis, que plus l'embarras où je me trouverois seroit grand, plus je serois tenté de regarder M. Necker comme un homme admirable, qui a été la victime de la jalousie et de l'ambition de mes ministres. Voilà la marche de nos passions et de nos pensées; j'aurai beau être accoutumé à regarder M. de Maurepas comme le Nestor d'Homère, il doit nécessairement perdre dans mon esprit, dès que je commence à revenir sur le compte de son rival. Je délibérerai, je flotterai entre la crainte et l'espérance, j'hésiterai, je prendrai une résolution, et j'y renoncerai. Plus cette situation est malheureuse, plus je dois me hâter d'en sortir. Ne sachant où me retour-

Digitized by Google

ner, ne trouvant dans ma cour aucun homme supérieur aux autres, par raison, par lassitude, par désespoir, j'en croirai le cri public de Paris et de toutes les provinces.

Je vous en demande pardon, monsieur le Marquis, car vous n'aimez pas M. Necker; me voilà donc forcé à lui rendre son administration des finances, et je vous prie de permettre que je me mette encore à sa place dans ce moment. Je commencerai par réprimer ma joie et composer mon visage, avec une modestie hypocrite; je refuserai, pour me faire prier, et je me ferai prier pour être le maître des conditions de mon rappel. Je représenterai au roi que la situation des choses a bien changé depuis ma retraite, qu'il est plus difficile de ressusciter le crédit que de le créer; que les affaires du dedans et du dehors, plus embrouillées que jamais, sont plus difficiles à remettre en ordre. Avec un peu d'esprit, que ne dirois-je pas? En laissant quelque espérance de me flechir, vous voyez que je deviens le maître de la négociation. Je représenterai au roi que les finances étant le nerf de la politique et de la guerre, il est contre la nature des choses que l'homme chargé de ce département n'entre pas au conseil.

Digitized by Google

Sire, dirois-je, si j'avois eu l'honneur d'y assister, et de concerter avec vos ministres les opérations de la guerre, je crois que j'aurois pu épargner à votre majesté plus de deux cent millions d'emprunt, et que je trouverois aujourd'hui, sans être obligé d'offrir un plus gros intérêt. Par cette phrase adroite, je répondrois aux reproches d'ambition qu'on me fait, et je me préparerois un moyen nécessaire pour ranimer l'agiotage et le crédit.

Pour ne pas paroître vouloir faire la loi, et tenir opiniâtrement à mes opinions, ce qui déplaît beaucoup à la cour, il ne seroit plus question de demander la disgrace de quelques pauvres intendans, ni d'effrayer les parlemens par mes administrations provinciales, et je sacrifierois même celles qui sont déjà établies dans le Berry et la Haute-Guienne. Je représenterois au roi qu'étant indispensable de venir au secours du peuple, il ne restoit de ressource que dans l'économie avec laquelle il est possible d'administrer les différentes branches du gouvernement. Nos ministres ont pour le moins beaucoup de négligences et de prodigalités à se reprocher; et vous voyez que me réservant le droit d'examiner leur conduite, je m'établis un tribunal

Digitized by Google

modeste mais souverain ; j'aurois le plaisir d'épargner, de chicaner, de faire grâce, de condamner, de me faire craindre, d'augmenter l'engouement du public en ma faveur, et de me rendre d'autant plus nécessaire qu'après une première expérience, on seroit plus circonspect à oser se passer de moi. Ces réflexions ne sont qu'ébauchées ; vous sentez, monsieur le marquis, ce qu'on pourroit y ajouter ; que voulez-vous donc que je fasse de votre compliment de félicitation ?

Rien, me répondit le marquis, tant que vous vous ferez un plaisir de vous effrayer, on peut raisonner sur des événemens qui ont quelque ressemblance ; mais s'il vous plaît de croire à des chimères, comment voulez-vous que je vous guérisse ? Ne croyez point au retour des ministres une fois disgraciés.

On ne voit pas deux fois le rivage des morts.

Les princes ne sont pas faits comme les autres hommes ; la flatterie leur a persuadé qu'ils ont toujours raison, et en persévérant dans leurs torts, ils croyent les justifier, parce que nous nous y accoutumons. Quand a-t-on rappellé un ministre renvoyé ? D'accord, monsieur le marquis ; mais quand a-t-on renvoyé un ministre qui étoit devenu l'idole de

Digitized by Google

la nation, et qui ne peut être suppléé par le premier venu qu'on choisiroit? De tous ces ministres sans nombre que le feu roi a disgraciés, nommez-m'en un qui ait mérité comme M. Necker, les regrets du public. Nous avons vu quelques ministres regrettés, mais par une foule avide qui regardoit leur puissance comme une partie de son patrimoine. Le peuple, jusqu'à présent toujours négligé, toujours oublié, toujours sacrifié, n'a fait entendre sa voix qu'à la disgrace de M. Necker. Il est adoré dans les provinces qui sont étonnées de voir soutenir une guerre dispendieuse sans troisième vingtième, sans doublement de capitation, sans nouveaux sols pour livre, sans augmentation de tailles. Paris qui n'a de la guerre, que l'ennui que lui donnent les nouvellistes, et accoutumé depuis quatre ans à l'exactitude régulière du directeur des finances, croit déjà que les portes du trésor royal et de l'hôtel-de-ville sont fermées, et jette les hauts cris. Tout cela....

Tout cela, monsieur l'abbé, ne produira aucun effet; si vous saviez comme on se moque à Versailles de vos plaintes, de vos calembours et même de vos murmures? Tout cela passe comme un torrent. Le peuple n'est

Digitized by Google

n'est rien, les courtisans sont tout. Soit, monsieur le marquis, mais vous qui comptez si fort sur la disgrace éternelle de M. Necker, permettez-moi de vous demander pourquoi vous ne craignez point ce nombre très-considérable de courtisans qui pensent comme Paris et les provinces, et qui sont désolés de la retraite de M. Necker. Loin d'empêcher que les cris et les regrets du public ne parviennent jusqu'au roi, ils lui en feront une peinture fidelle, et peut-être même exagérée. On les écoutera, parce qu'ils paroîtront plus touchés que les autres, du bonheur et de la gloire de l'état. On croira que la vérité seule les inspire en faveur d'un ministre qui ne rêve que réforme des abus. Je sais bien que dans le fond, il n'en est rien, et qu'ils ne parleront que par je ne sais quel esprit de parti, de cabale et d'intrigue, dont je ne démêle point les ressorts et que vous connoissez sans doute à merveille. N'importe; ils donneront du crédit aux plaintes de la multitude, et de notre côté nous les aiderons à triompher de leurs ennemis.

Les gens qui ont placé M. de Fleury, se flattent qu'il fera oublier M. Necker; pour

Digitized by Google

moi, je le souhaite et ne l'espère pas. Il est, dit-on, l'aigle du conseil, et son opinion y fait tous les arrêts. Soit, mais eût-il à lui seul tous les talens et toute la probité de ses confrères, et même de tous les maîtres des requêtes, que voulez-vous qu'il fasse? S'il a recours à de nouveaux impôts, s'il ne paie pas régulièrement, s'il rétablit les abus supprimés, pour avoir de l'argent comptant. Voilà ce qué désire M. Necker; plus on blâmera le nouvel administrateur des finances, plus on regrettera son prédécesseur. Trouvant tous les anciens canaux de la finance coupés et détruits, voudra-t-il se conduire par les principes de M. Necker, il échouera nécessairement, parce que les banquiers, les agens de change, les notaires, les agioteurs, lui parleront une langue qu'il n'entend pas, et qu'il leur répondra par un jargon qu'ils ne comprendront pas assez clairement pour lui confier leur crédit et leur argent.

Que je vous plains, mon cher abbé, vous êtes fâché que Necker ne soit plus en place, et vous serez fâché, s'il y revient; tâchez donc de vous décider, car votre situation me paroît le pire de tous les maux; monsieur le marquis, je suis tout décidé; ayant eu le malheur d'en-

Digitized by Google

treprendre la plus sotte guerre du monde, pour secourir les insurgens, tandis que nous devions modestement ne nous occuper que de nous-mêmes, il est certain que c'est un grand bonheur que M. Necker se soit mêlé de nos affaires. Je n'examine point actuellement quelles seront un jour les suites funestes de ce crédit et de ces emprunts qui nous ont mis en état de faire quatre campagnes; je vois seulement que nous n'avons presque pas senti les inconvéniens de la guerre, nous n'avons point été foulés par de nouveaux impôts, et allant tellement quellement de campagne en campagne, nous n'avons point été forcés de mendier une paix que nous avions été les maîtres de ne pas rompre; nous sauvions notre honneur comme nous pouvions, l'Europe admiroit nos ressources, nous soutenions, comme on dit, assez bien noblesse. Je souhaitois et j'espérois que M. Necker iroit du même train jusqu'au bout. Je suis dans ma soixante-treizième année, et la mort seroit venue avant que je fusse témoin de tous les malheurs que je crains pour la postérité qui nous succedera.

La retraite de M. Necker a dérangé toute ma philosophie; s'il revient, comme je n'en

doute pas, ce sera pour être premier ministre. Dans cette haute élévation, il ne s'agira pas seulement de traiter avec les agioteurs et de tromper notre avarice pour nous escamoter tout notre argent : les amis du ministre disgracié doivent désirer qu'il ne sorte point de sa retraite. Il n'est que trop prouvé par son Compte rendu et son mémoire sur les administrations provinciales, qu'il n'a que des idées fausses et basses sur la nature de la société. Il ne connoît ni les besoins de l'homme comme homme, ni les besoins de l'homme comme citoyen, et instrument de la félicité de l'état ; né et élevé dans une république, son goût le porte à un despotisme ennemi de toute règle et de tout frein. Seflatter qu'il s'instruira, et qu'en maniant l'autorité du roi, il ne s'enivrera pas de la sienne, c'est se repaître d'espérances ridicules et insensées. Il n'est plus temps de s'instruire quand on est parvenu au ministère, on est emporté par le torrent des affaires. C'est alors qu'on a plus besoin que jamais de se défier de soi-même et de se mettre en garde contre les vices de son caractère ; mais que doit-il arriver, si ces vices sont l'ambition, la présomption et la vanité ?

Digitized by Google

Vous êtes trop heureux, monsieur le marquis, de n'avoir jamais songé à ce qui fait le bonheur ou le malheur des nations. Ce monde-ci n'est pour vous qu'un œuvre comique. Dans les culbutes des ministres, vous ne voyez qu'eux et leur fortune, et vous riez des intrigues qui embrouillent la comédie et conduisent à un dénouement ridicule. Maudits Grecs, maudits Romains, que je suis fâché d'avoir étudié dans vos succès, dans vos disgraces, dans vos révolutions, les signes certains auxquels on peut connoître les différens degrés de décadence, par lesquels un peuple arrive enfin à une ruine certaine. Quoiqu'il en soit, il faut apprendre à fléchir sous les lois impérieuses de la nécessité, s'étourdir, s'il est possible, pour ne pas se chagriner des événemens, dont on ne peut ni suspendre ni changer le cours. Il faut se renfermer en soi-même et se faire par la philosophie un bonheur particulier qui ne tient qu'à quelques amis qui nous sont liés par leur probité et l'amour des lettres. Telle a été la conduite de tous les philosophes que nous respectons le plus, quand ils ont désespéré du salut de leur république. Je ne vous citerai, monsieur le marquis, que l'exemple

Digitized by Google

de Cicéron. Après la défaite de Pompée, il ne chercha dans la solitude, que l'oubli des maux publics. La philosophie le consola, et j'apprends dans la lecture souvent répétée de ses Tusculanes, à ne pas me désoler d'un mal que je ne fais point.

Je vous avois promis, mon cher Cléante, de ne vous plus parler politique, et je manque à ma promesse; mais ce sera la dernière fois. Vous m'excuserez d'autant plus aisément que vos voisins, qui aiment sans doute M. Necker, vous ont appris qu'il est impossible de ne pas s'occuper de sa disgrace. Adieu, je vous renouvelle toutes les assurances de mon attachement, en attendant le plaisir de vous embrasser.

Digitized by Google

DU COURS

ET DE LA MARCHE

DES PASSIONS DANS LA SOCIÉTÉ.

LIVRE PREMIER.

Les passions ont une marche constante et certaine dans la société.

De leur conduite avant que les peuples eussent pris une forme régulière de gouvernement.

Pouvoir du génie national sur les passions.

Je suis presque fâché, mon cher Cléante, que vos affaires, ou plutôt celles de vos amis, vous aient forcé d'abandonner votre retraite, et de venir à Paris dans le temps que je suis au fond de la Volhinie. Vous le verrez, je serai assez malheureux pour ne vous point retrouver à mon retour; vous serez parti, et je crains qu'après avoir fait

Digitized by Google

mille à douze cents lieues pour mon coup d'essai, ma santé, qui commence à se déranger, ne me permette pas de tenter un nouveau voyage, et d'aller jouir avec vous de votre solitude. Que les choses s'arrangent mal dans ce bas monde ! A tout moment on a besoin de courage, et heureusement j'en ai assez pour féliciter de bon cœur nos amis du plaisir qu'ils goûtent à vous posséder. Que ne puis-je, comme eux, vous embrasser, vous accabler de mes questions, et assister à vos sages entretiens avec Cléophon, Eugène et Théante ! Je me transporte souvent en esprit dans notre allée favorite du Luxembourg; cette illusion me plaît, je crois vous voir; mais malheureusement je ne puis deviner ce que vous dites, soit que vous traitiez quelque question de littérature, ou que vous approfondissiez quelque point important de morale.

En voyant l'énorme paquet que je vous adresse, vous croyez peut-être que je vais encore vous parler des mœurs, des coutumes, des lois, de la situation actuelle de la Pologne, et de la manière dont elle envisage ses affaires, ses intérêts, le moment présent et l'avenir; cependant je ne vous en

Digitized by Google

dirai pas un mot. A quoi vous serviroient de nouveaux détails ? Accoutumé depuis long-temps à prévoir dans quels abîmes peut nous mener la stupidité ou le délire de nos passions, et à remonter aux causes de la prospérité des états ou de leurs disgraces; vous savez mieux que moi ce que les Polonais, après tant d'épreuves malheureuses, doivent craindre ou peuvent encore espérer. Quoique nous paroissions les jouets des passions, des circonstances, des événemens et d'une fortune aveugle et aussi impérieuse que volage, il n'en est pas moins vrai qu'une chaîne d'airain lie en effet tous les événemens bisarres et contraires qui se succèdent. Tour à tour causes et effets, ils naissent les uns des autres; et l'on diroit, je crois avec raison, que le monde moral, soumis aux mêmes lois que le monde physique, se conserve et se renouvelle par ses ruines mêmes; et en changeant continuellement de face, doit cependant offrir éternellement un spectacle digne de notre admiration.

Mais laissons tout cela; je continue à mener une vie très-douce, et qui s'accorde assez bien avec tous mes goûts. Je me suis

Digitized by Google

ménagé des heures de retraite; je me jette ensuite dans la société, et je profite de tout ce que j'entends pour m'affermir dans mes principes, ou pour faire de nouvelles réflexions sur la misère de notre raison et de nos passions, qui décident tour à tour de notre bonheur ou de notre malheur. Cela ne me suffit pas, et vous n'imagineriez jamais le parti que j'ai pris pour faire une sorte de diversion à tout ce que j'entends dire et redire tous les jours sur le *veto*, la noblesse, la servitude, les juifs, les diétines, les diètes et les confédérations, par des gentilshommes qui ne sont jamais sortis de leur pays, et n'ont jamais songé à se comparer à quelque autre peuple, soit ancien, soit moderne, pour juger avec plus de justesse de leur gouvernement. Je me suis donc donné les airs de m'ériger en docteur, et d'ouvrir une école de droit naturel, de morale et même de politique, car tout cela ne forme qu'une même science : il faut que j'aie gagné cette maladie en traversant l'Allemagne. Nous nous rassemblons, à une heure réglée, deux ou trois fois la semaine; nous lisons le traité de Locke sur le gouvernement civil; je l'explique de mon mieux;

Digitized by Google

mais il faut l'avouer, on a d'abord eu beaucoup de peine à m'entendre. J'avois beau exposer, de la manière la plus claire et la plus simple, les droits de l'humanité et les principes sur lesquels la nature nous ordonne d'établir la société, au grand mépris du pouvoir que quelques philosophes attribuent à l'évidence, on ne manquoit jamais de m'opposer, comme autant de preuves sans réplique, les exemples de ce qui se pratique tous les jours, et que l'habitude fait regarder avec un profond respect.

Dans une république où l'on ne connoît que le despotisme et l'esclavage, il n'est pas facile en effet de faire entendre que tous les hommes ont des droits égaux, et qu'un gentilhomme qui a dans sa tête qu'il peut être roi, doit quelques égards à un malheureux paysan qui le fait vivre de son travail. Autre mystère pour mes disciples. Comment leur persuader qu'il ne faut pas confondre cette liberté généreuse qui élève et anoblit l'homme, parce qu'elle le soumet aux lois de la nature, et celle qui n'étant que l'ouvrage de sa vanité et de son avarice, le dégrade, l'avilit, le rend injuste et même le plus impitoyable de tous les ani-

Digitized by Google

maux ? Par des raisonnemens simples, par des comparaisons sensibles et des faits connus de tout le monde, je tâche de remonter aux notions primitives de la société, et de faire voir les avantages qui en découlent nécessairement, si la politique unit et lie tous les citoyens par un intérêt général et commun. Je suis obligé de revenir vingt fois sur les mêmes vérités, et de les présenter de vingt manières différentes, parce que je voudrois, pour ainsi dire, faire toucher au doigt et à l'œil, que tous ces droits, ces prétentions, chimères dont les grands sont si jaloux, et qui forment une barrière impénétrable entre eux et la vérité, ou plutôt la justice, n'ont été imaginées que par des passions insensées que la raison réprouve, et qui traînent après elles une foule de préjugés et de malheurs, sans que nous nous en apercevions.

Vous savez, mon cher Cléante, que j'ai là-dessus d'assez bons argumens, et je suis à la fin parvenu à me faire entendre ,mais on ne sent rien. L'esprit est convaincu; mais le cœur révolté tient encore à ses erreurs, qui lui sont chères. C'est alors que mes disciples commencent à m'instruire moi-même; leur silence,

Digitized by Google

leur embarras, leur indifférence pour une vérité qui ne leur plaît pas, deviennent une grande leçon pour moi. A combien de réflexions ne me livrai-je pas sur les opérations de l'entendement humain, et sur sa paresse, s'il n'est pas excité par quelques passions? D'abord incapable de distinguer la vérité du mensonge, il adopte également toutes les idées vraies ou fausses que lui présente une bonne ou une mauvaise éducation. Il s'endort ensuite et croupit au milieu de ses préjugés, à moins que quelque heureux hasard ne le retire de son assoupissement; mais après son réveil, quelle sera sa destinée? Si une longue suite d'événemens et de circonstances ne vient au secours de notre raison, et ne rompt ses entraves, peut-être qu'égarée pour toujours par les passions injustes qui gouvernent les sociétés, elle ne fera pendant toute notre vie que nous conduire d'une erreur à l'autre.

Je vous ai souvent ouï-dire qu'on s'éleveroit insensiblement et sans peine à toutes les vérités les plus austères de la morale et de la politique, et qu'on finiroit par s'y attacher avec ardeur, si, commençant par s'étudier soi-même avec le désir, non pas de se flatter, mais de se connoître, on s'essayoit peu à

Digitized by Google

peu à démêler ses sentimens, à remonter jusqu'à leur source, et à étudier la nature des biens et des maux, qui accompagnent nécessairement chaque vertu et chaque vice. Vous avez raison, cette étude dissiperoit sans doute l'illusion que nous font les passions en nous promettant toujours de grands avantages. Dès-lors, notre raison plus libre acquerra chaque jour des lumières qui lui feront trouver de nouveaux charmes dans les méditations les plus sérieuses et les plus arides de la philosophie. En se faisant une idée véritable du bonheur, il est impossible que le cœur ne s'épure pas, et dès-lors l'entendement doit commencer à s'éclairer, s'étendre et se perfectionner. Les passions des sens pourront encore surprendre quelquefois notre raison, mais son égarement ne sera pas long; il nous deviendra même utile en nous désabusant de cette présomption qui nous est tout à la fois si naturelle et si funeste. En un mot, il est nécessaire que les passions, quand on est parvenu à connoître leurs ruses, leurs caprices et leurs folies, perdent de leur autorité, et que la raison en profite pour essayer ses forces avec plus de confiance, préparer son empire et enfin l'établir solidement.

Digitized by Google

Je me suis donc fait une loi dans toutes mes leçons de ramener les questions les plus délicates du droit naturel et de la morale à la connoissance de son cœur pour apprendre à s'en défier. Si un de mes disciples, ce qui arrive assez souvent, révolté contre une vérité à laquelle il n'est pas préparé par les mœurs et les préjugés publics, me fait une objection ; je ne perds point mon temps à vouloir d'abord convaincre sa raison, je l'attaque par son cœur. Prenez-y garde, lui dis-je, je crains que ce ne soit un peu de vanité, d'orgueil, de cupidité, d'ambition, d'avarice, ou de quelque autre petite passion qui vous fasse parler dans ce moment. Je le force par cet artifice à faire un retour sur lui-même. Il prend alors un air moins hardi et plus sérieux ; je m'aperçois qu'il s'examine ; je l'aide dans sa recherche ; il voit, ou du moins entrevoit alors malgré lui, que je l'ai deviné. Son embarras augmente, et bientôt il sourit avec moi de l'erreur dont il alloit être la dupe. J'éprouve que sa raison plus docile en apprenant à se défier d'elle même, est plus disposée à sentir la force de la vérité. Je vois avec plaisir que mon école, instruite à douter, commence à savoir suspendre son jugement.

Digitized by Google

En un mot, la vérité la plus fâcheuse pour l'amour-propre d'un jeune homme, déjà corrompu par la fortune de sa maison, effarouche moins mes disciples, depuis que je leur ai appris qu'il ne pensèrent que par le cœur, et qu'il faut quelquefois se donner la peine de penser par la tête.

Cette méthode m'a réussi au-delà de mes espérances. Quoique je m'explique quelquefois sans ménagement, pour juger du progrès des esprits, on m'entend avec moins de surprise. Je crois m'apercevoir alors que faisant un retour sur soi-même, chacun cherche tout bas, qu'elle est la passion qui l'inviteroit à me contredire, et si je voulois, peut être que je pourrois réduire mon école au silence que Pithagore prescrivoit à la sienne. Mais je m'en garderai bien. Je craindrois de retarder la marche de l'entendement, en gênant trop les élans de l'imagination qui égare quelquefois, mais qui donne souvent des ailes au génie.

Mon pupille, auquel vous vous intéressez, que le goût de l'étude a conduit en Pologne, et dont je vous ai souvent parlé, fait les plus grands progrès. Il est presque aussi ravi de découvrir dans son cœur un vice qui s'y cache,

et

Digitized by Google

et voudroit se développer en secret, que d'y trouver le germe d'une vertu. A peine a-t-il reconnu son ennemi, qu'il croit déjà l'avoir vaincu, et cette audace me plaît. Courage, lui dis-je quelquefois, ne vous lassez point de vos recherches, le cœur humain est un abîme sans fond. Je vous regarderai dès ce moment comme un philosophe, et comme un très-grand philosophe, si vous contractez l'heureuse habitude de vous rendre compte de tous les sentimens que vous éprouvez, et de n'agir qu'après avoir examiné si quelque passion molle, basse ou trop vive ne veut pas vous surprendre en se cachant sous le voile de quelque sentiment honnête.

Quand on se contente d'avoir de la morale pour les autres, on peut s'en tenir à la mode, à l'usage et à la routine des mœurs publiques; mais veut-on en avoir pour soi et assurer son bonheur? il faut faire une étude profonde de ses devoirs. Cette conduite préviendra tout repentir, elle accoutumera peu à peu votre imagination à tempérer ces fougues indiscretes, et elle fera naître entre votre esprit et votre cœur une intelligence parfaite. Ne craignez point de contracter une habitude de doute et de lenteur qui vous rende paresseux

Digitized by Google

ou indécis quand il faudra agir; au contraire, plus votre raison se sera accoutumée à réfléchir, plus vos idées seront nettes et promptes, et vous vous déciderez dans la suite avec plus de célérité, et comme par inspiration. Dès que vous connoîtrez assez les différens ressorts qui vous font mouvoir pour ne les pas confondre; dès que vous serez parvenu à vous bien juger tel que vous êtes aujourd'hui, ce ne sera dans la suite qu'un jeu de vous examiner dans les différentes situations où la fortune vous placera. Le passé vous éclairera sur le moment présent et sur l'avenir. Ces misères humaines qui gouvernent le monde, auront beau se déguiser sous une apparence de faste, de magnificence et de grandeur, vous en verrez le néant et tous les dangers. Ces illusions, ces fantômes, qui prennent, pour ainsi dire, un corps, cherchent à nous séduire par le ministère de nos passions et de notre imagination, tout cela s'évanouira comme un éclair

Ce n'est pas tout, vous connoîtrez sans beaucoup de peine toutes les personnes avec qui vous serez en relation. Vous trouverez tous les jours de ces hommes sans caractère qui obéissent nonchalamment aux circons-

Digitized by Google

tances, et croyent avoir une grande prudence; vous les plaindrez sans les suivre, et peut-être, s'ils sont encore assez sensés pour vous écouter, serez-vous assez heureux pour leur épargner bien des fautes. Les autres se déguiseront pour vous associer à leurs espérances, à leurs projets, et se servir de vos talens; mais à travers le masque, vous discernerez l'homme pervers, et vous ne serez point sa dupe. En un mot, le spectacle du monde sera pour vous, tantôt une leçon utile, et tantôt une comédie amusante.

Vous transportant enfin, puisque vous le voulez, sur un plus grand theâtre que celui de nos petites sociétés domestiques, vous considérerez à l'oisir le cours, la marche et le jeu des passions dans le corps entier des empires ou de la république. Alors, monsieur le marquis, vous prendrez votre parti avec connoissance de cause. Assez instruit par plusieurs épreuves réitérées de votre fermeté ou de votre foiblesse pour juger de ce que vous devez attendre de votre raison, de vos lumières, de votre amour du bien public, de votre courage et de votre patience; mais sur-tout ce que vous devez espérez ou craindre des mœurs publiques, de vos propres passions et de celles

Digitized by Google

de vos concitoyens, ce sera à vous de décider si vous pouvez sans témérité vous consacrer généreusement aux affaires publiques, et entreprendre de gouverner les aveugles et foibles mortels; ou s'il ne seroit pas plus sage et plus heureux de vous borner modestement à vous bien gouverner vous-même dans l'obscurité de la vie privée qui n'a encore que trop de dangers, et en bravant les préjugés et la mode, de faire un jour de votre maison un monde à part et une république raisonnable.

J'ai peut-être eu tort de laisser sitôt entrevoir à un jeune homme ces grands objets, et trop capables de séduire son imagination, de la détraquer et de le distraire de l'étude à laquelle je voulois l'attacher. Mais vous connoissez la manie actuelle de tous nos jeunes gens; ils ne rèvent plus que négociation et politique; ils croyent que la patrie implore leur secours, et plus ils entendent dire que les états se dégradent, plus ils sont persuadés qu'il se présente une grande moisson de gloire. Il seroit inutile de vouloir s'opposer à ce torrent débordé, et puisque la faute est faite, il faut céder à la patience de mon pupille; mais soyez sûr que pour lui rendre ses nouvelles études plus utiles, j'aurai soin, en lui

Digitized by Google

parlant du cours et de la marche des passions dans la société, de le rappeler souvent à lui-même.

J'espère qu'il pensera avec moi que la théorie de la politique, comme celle de la médecine, offre à la raison les objets les plus intéressans et les plus dignes de notre curiosité, mais que la pratique en est rebutante et dégoûtante. Qu'il est triste d'avoir éternellement sous les yeux le spectacle des infirmités humaines. Passe encore pour un médecin, il trouve ordinairement beaucoup de docilité dans ses malades; la douleur présente et la crainte de la mort parlent bien éloquemment en faveur de ses ordonnances. Si les principes de la vie ne sont pas mortellement attaqués, la nature, à l'insu du médecin, vient à son secours, et travaille pour sa gloire. Meurt-on entre ses mains et tourmenté par ses remèdes? Il se console de ses disgraces; en se rappellant ses ordonnances, il admire les ressources de son génie, et prend son parti en pensant qu'il ne peut nous dérober à la mort qui nous poursuit. Pour l'homme d'état, il sait, au contraire, qu'il n'y a point de société qui ne puisse et ne doive aspirer à l'immortalité! De nouvelles générations, en se succédant

Digitized by Google

sans cesse les unes aux autres, semblent devoir préserver la république des outrages du temps ; et pourquoi les enfans ne pourroient-ils pas conserver comme un dépôt précieux la vertu de leurs pères ? Cette vertu, dont tant de passions nous écartent, a-t-elle enfin disparu ? La politique possède encore des remèdes qui rendront infailliblement la santé à la république, mais on refuse de l'écouter. Par un délire incroyable, plus la société est tourmentée par ses maux, moins elle en soupçonne la cause ; les citoyens veulent jouir à la fois des avantages de la vertu et des plaisirs plus séduisans que leur donnent leurs vices. Conseillez après cela à ces insensés de souffrir une opération douloureuse, de se soumettre à un régime sévère ou de prendre des potions amères qui préviendroient l'agonie qui les attend. La pauvre politique est alors réduite aux ressources de la charlatanerie. Essayant quelque élixir qui semble rendre quelque vigueur à l'état, elle se fait illusion à elle-même ; elle prend des mouvemens convulsifs pour les mouvemens de la nature. Plus elle prodigue ses remèdes, plus la maladie fait de progrès. Si un rayon de sens commun est encore capable de l'éclairer, elle sera forcé de voir, qu'en chan-

Digitized by Google

geant tout, ou bouleversant tout, elle n'a fait que flatter ses malades et jetter de la poudre aux yeux.

Ce fut hier, mon cher Cléante, que choisissant une promenade écartée, pour n'être point interrompus, que nous eûmes, enfin mon Pupille et moi, une conversation dont je vais vous rendre compte, selon ma coutume, et que je vous prie de communiquer à nos amis. Je crois n'avoir jamais traité de matière plus importante ou plus difficile que celle-ci. J'ai besoin de vos lumières et de vos conseils ; je vous en prie, examinez mes raisonnemens avec l'attention la plus scrupuleuse. Ce n'est point ici une fausse modestie ; si je m'égare, je désire très-sincèrement que vous me fassiez connoître mes erreurs.

Puisque vous le voulez absolument, partons, dis-je à mon Pupille, et prenons à droite. Ce n'est point de ce côté que se dirige ordinairement la promenade ; et en côtoyant le bois, nous jouirons de la solitude dont nous avons besoin pour nous entretenir en liberté. On ne rencontre pas tous les jours des maraudeurs autrichiens ; d'ailleurs, votre uniforme leur imposera, et moi, j'ai si peu l'air d'un déserteur, qu'ils

Digitized by Google

n'auront aucun prétexte de nous attaquer, comme nos gens qui heureusement en ont été quittes pour la peur. Malheureuse Pologne !

Mais laissons tout cela. Eh bien, ajoutai-je en riant, seroit-ce par lassitude de réfléchir sur vous-même, que vous voulez vous occuper du cours et de la marche des passions dans la société ? J'en serois fâché, car cette impatience pourroit bien être le symptôme d'une ambition naissante. Prenez-y garde, cette passion prématurée peut vous mener loin : j'ai remarqué plusieurs fois que, précédant dans un jeune homme l'habitude de réfléchir et d'étudier, elle s'occupe bien plus des moyens de parvenir aux grandes places, que des vertus et des connoissances nécessaires pour les bien remplir. Je souhaite de me tromper ; vous y réfléchirez ; mais venons au fait. Je vous ai confié quelques-uns de mes manuscrits, et entre autres, *mes Principes de morale* ; et cette lecture, si vous l'avez faite avec une certaine attention, a dû vous mettre sur la voie de la matière importante dont vous voulez vous instruire. J'ai tâché de développer, dans cet ouvrage, la nature des passions et les ruses qu'elles emploient pour

Digitized by Google

étendre leur empire. Il me semble même que les connoissances que vous avez acquises en sondant les replis de votre cœur, doivent vous servir à deviner le jeu des passions dans le corps entier de la société, et j'espère que vous allez me faire part de vos remarques.

J'ai médité, me répondit le marquis d'un ton assez triste ; mais il s'en faut beaucoup que je sois content de ce qui m'a passé par la tête ; je ne vois aucune proportion, aucune comparaison entre une république et moi. J'ai tout mis en ordre, et tout est fini pour ma morale particulière, quand j'ai morigéné trois ou quatre petites passions qui me troublent quelquefois, mais sans me tourmenter. Un état entier ! c'est toute autre chose. Toutes les passions les plus contraires et les plus bisarres dont le cœur humain est susceptible, y agissent à la fois. Toutes mes passions se tiennent, pour ainsi dire, en équilibre, parce qu'en suivant la méthode que vous m'avez apprise, j'ai soin de les opposer les unes aux autres, et qu'après tout, mon cœur n'est pas ouvert à toutes les folies humaines. Une société les rassemble toutes, et ces passions différentes, toujours

Digitized by Google

en guerre les unes contre les autres, forment des cabales, des intrigues, des partis, se livrent les combats les plus terribles, et s'irritent mutuellement par leurs défaites et leurs triomphes. Quand par lassitude ou par hypocrisie, elles paroissent en paix, elles méditent encore des vengeances et préparent les plus grandes révolutions.

J'ignore trop l'histoire, pour bien juger de l'audace, de l'opiniâtreté, de l'adresse, de la politique ou plutôt du manége par lesquels les passions se sont rendues les maîtresses du monde, et selon les apparences conserveront leur empire. Je sais en gros que les historiens les plus sages les accusent de faire éprouver aux états les fortunes les plus diverses. Au lieu de cette marche certaine, égale et constante, dont vous parlez assez souvent, et qui pique ma curiosité; je ne découvre de toute part que des contradictions, des caprices, des disparates, des bisareries incroyables; si les passions, me dis-je, ont un cours réglé, pourquoi aucun peuple ne ressemble-t-il jamais à un autre? Ayant tous la même raison, les mêmes sens, et par conséquent les mêmes passions, pourquoi toutes les nations se proposent-elles une es-

Digitized by Google

pèce différente de bonheur ? Voyez nos amis les Polonais, conduits par des passions qui leur sont propres, ils regardent comme le comble de la sagesse et de la prospérité ce qui feroit le tourment de leurs voisins. Plus j'y réfléchis, et plus les passions me paroissent autant de prothées. A ce spectacle ma vue se trouble, et je ne trouve rien de fixe dans leurs métamorphoses.

Ce n'est pas tout, et bien loin que mes passions m'aident à pénétrer les mystères de celles de la société, il me semble, au contraire, que je ne puis observer la conduite de ces dernières, sans devenir moi-même une énigme à mes propres yeux. De la lecture d'une histoire intéressante, si je veux passer à moi pour voir si je puis m'appliquer ce qu'elle rapporte; alors tous les mouvemens de mon cœur, que je croyois si simples et si peu nombreux, semblent se multiplier à ma vue, se confondre quelquefois, se heurter ensuite et se combiner de mille manières différentes. Je prends parti dans les querelles des Grecs et des Romains, je sens naître dans mon cœur des passions nouvelles, et elles me donneroient, je crois, un nouveau caractère, si je m'y attachois constamment.

Digitized by Google

Ces révolutions inattendues et bisarres, par lesquelles la fortune agite, ébranle, et change souvent le génie d'un peuple entier, quand je m'examine avec soin, je crois les éprouver toutes en petit. Je me trouve quelquefois très-différent de moi-même. Puisque personne ne peut conserver constamment la même manière de sentir, de voir, de penser; puisque dans deux momens qui se touchent et se confondent en quelque sorte, on espère, on craint, on est téméraire, on est timide; comment les passions avec tant d'inconstance, de mobilité et de caprices, peuvent-elles avoir une marche constante, raisonnée et suivie? Quoique jeune, je m'apperçois à merveille que j'ai déjà éprouvé, je ne sais combien de changemens dans mes goûts. En promenant ma vue sur les années dont je puis me rendre compte, il me paroît que n'ayant jamais été ce que j'aurois voulu être, je n'ai fait que servir de jouet aux circonstances et aux événemens au milieu desquels je me suis trouvé placé par la fortune: à vous parler franchement, je crois avoir été un peu girouette.

Je vous fais-là, monsieur l'abbé, une confession que je ne ferois pas à tout le monde.

Digitized by Google

Pourquoi donc, dis-je à mon pupille, en l'interrompant, ne la feriez-vous pas à tout homme de bon sens, qui, pour valoir mieux, se corriger et se mettre en garde contre lui-même et contre la bisarrerie des événemens, auroit pris quelquefois la peine de réfléchir sur l'inégalité de sa conduite et d'en rechercher les causes? Il vous répondroit sûrement qu'il ne vous est arrivé que ce qui arrive à tout le monde. En effet, les hommes les plus sages et même les plus parfaits sont plus ou moins soumis aux foiblesses de l'humanité. Ils sont sujets à des distractions, et ne passent pas dans une nouvelle situation sans éprouver le mouvement de quelque passion. Votre tour viendra d'avoir un régiment, et si vous ne saviez pas déjà qu'on ne sait rien qu'après de longues études et de fréquentes méditations, vous ne l'auriez pas fait manœuvrer quatre fois, que vous seriez tenté de vous croire un Turenne. Il n'y a que les sots qui ne s'aperçoivent pas des contrariétés dont vous parlez; ils ont l'heureux, ou plutôt le malheureux privilége d'être toujours contens de leur cœur et de leur esprit.

Tant mieux pour moi, reprit le marquis,

Digitized by Google

vous me consolez et me donnez de l'espérance ; mais j'en reviens toujours à conclure de mon embarras, que je ne parviendrai jamais sans vôtre secours à connoître cette espèce de règle constante, ou de méthode par laquelle les passions agissent et se gouvernent dans le corps entier de la société. Je vous l'ai entendu dire, et j'en ai déjà vu dans l'histoire plusieurs exemples remarquables ; la fortune est un tyran aussi aveugle qu'impitoyable, et ses caprices, souvent aussi imprévus que brusques, nous exposent aux plus rudes épreuves. Ses faveurs ou ses disgraces, qu'elle répand sans nous y avoir préparés, ne font-elles pas successivement d'un seul homme deux ou trois hommes très-différens ? Pourquoi son empire seroit-il moins puissant sur les nations entières que sur les simples particuliers ? Vous voyez que je n'ai pas tort d'être un peu embarrassé.

Fort bien, mon cher marquis, mais avant que d'entrer dans les éclaircissemens que vous me demandez, et qui ont besoin de quelques preliminaires, souffrez que je vous prie encore de faire attention qu'à votre âge on a trop peu vécu pour que les passions aient eu le temps de se mûrir et de se faire

Digitized by Google

un systême de conduite. Entraîné dans la première jeunesse par tous les objets nouveaux et variés qui frappent les sens, éblouissent tour-à-tour et séduisent une imagination sans expérience, et qu'on n'a pas assouplie; on essaye, pour ainsi dire, de tous les plaisirs; toutes les affections se succèdent rapidement, et ne laissent souvent dans notre cœur et notre esprit que des traces légères qui s'effacent bientôt d'elles-mêmes. Il en est peut-être de même des passions dans le corps entier des sociétés; elles ont eu, comme chacun de nous, leur enfance, mais ne pensez pas qu'au milieu de tous leurs goûts volages, elles ne parviennent pas à se former enfin un caractère.

Parce que vous avez souvent obéi à des goûts incertains qui se sont exclus et succédés sans effort, ne croyez pas qu'il en sera de même pendant tout le cours de votre vie. Il n'en sera rien, mon cher pupille, et je vous en réponds. Les qualités de votre esprit me paroissent très-propres à vous rendre le maître des mouvemens de votre cœur. Vous l'éprouverez; il vient un temps, et vous y touchez, où une passion prend enfin l'ascendant sur les autres, et se sert de la force

Digitized by Google

que lui donne enfin l'habitude, pour affermir son empire. La raison alors, instruite par l'expérience du passé, commence à se faire des principes pour l'avenir, et jouit du présent avec plus de précaution. Elle forme alors une alliance étroite avec la passion qui l'a mise dans ses intérêts, et qui lui demande le secours de ses lumières et de ses conseils. L'une et l'autre se prêtent alors une protection mutuelle, et semblent se confondre pour agir de concert. Alors toute fluctuation disparoît, et on ne se permet par intervalle quelque autre passion que comme un délassement passager et qui ne tire point à conséquence. C'est ainsi que se forment ces hommes extraordinaires par leurs talens, et vertueux ou vicieux avec éclat, suivant l'usage qu'ils en font et l'objet qu'ils se proposent. Je viens de vous dire que les sociétés ont eu, comme nous, leur enfance ; ne pourrois-je pas ajouter, que, comme nous, elles se forment enfin un caractère constant.

Je vous entends à merveille, me dit mon pupille, et dès ce moment, je vais examiner avec soin la passion qui, se présentant le plus familièrement à moi, aspire à me dominer. J'espère que je serai assez avisé pour voir

Digitized by Google

voir où elle voudroit me mener, et empêcher ma raison de n'être que la complice ou l'instrument de sa tyrannie. Mais, je vous l'avoue, cette doctrine ne diminue point mon embarras, et ne sert qu'à piquer ma curiosité. J'ai beau y réfléchir, je ne puis rien attendre de fixe et de constant de ces grandes masses de passions diverses et souvent contraires, qui agitent les états au hasard, et doivent les empêcher d'avoir un caractère.

N'ai-je pas lu dans un des écrits que vous avez eu la bonté de me confier, que la plupart des hommes n'ont point de caractère? Ne pensant point par eux-mêmes, et n'ayant que des idées empruntées au hasard, et par conséquent louches, confuses et fausses, ils sont incapables de se gouverner et de mettre une espèce d'ordre et de règle entre les passions opposées qui tiennent toujours à la sensation qu'ils éprouvent, et qui les tiraillent successivement de mille côtés différens. J'en sais assez pour que cette vérité me paroisse incontestable. On ne rencontre à chaque pas que de ces imbécilles, qu'on ne peut pas haïr comme des hommes faux, mais qu'on méprise froidement comme des sots, incapables de penser par eux-mêmes.

Digitized by Google

Comment pourroit-il donc se faire que de cet assemblage monstrueux de bétise et de passions si diverses, si sottes et nécessairement si flottantes, il pût résulter dans les sociétés une conduite systématique, raisonnée et constante ? Il me semble en effet avoir remarqué dans les historiens que vous estimez le plus, que les peuples sont capables de détester aujourd'hui avec fureur ce qu'ils aimoient hier avec enthousiasme. Un mot, un rien, change souvent la disposition des esprits. Une crainte subite succède à l'emportement le plus impétueux. Vos Grecs même et vos Romains, dont nous serions trop heureux d'avoir une partie de leur courage et de leur constance, n'ont-ils pas éprouvé un flux et un reflux de sentimens convulsifs, imprévus et souvent contraires ? Leurs historiens, dans cent occasions, me font trembler, et je crains que ces républiques qui m'inspirent, malgré leurs contradictions, le plus grand intérêt, ne manquent à la destinée qui leur est promise. Je comparerois volontiers tous les états à l'océan. Tour-à-tour des tempêtes imprévues et des calmes subits et trompeurs ; tout cela est l'ouvrage des vents ; mais les passions qui agitent et boule-

Digitized by Google

versent les sociétés, sont-elles moins inconstantes et plus régulières ? Comment me tirer de tous ces doutes, et trouver la vérité ?

En la cherchant, mon cher pupille, avec la circonspection et la lenteur de la raison, et non pas avec l'impatience et l'imprudence de l imagination, vous comparez les sociétés à l'océan et les passions aux vents qui le soulèvent et l'agitent au hasard et sans règle; soit, votre comparaison est juste à bien des égards, et on peut l'appliquer à plusieurs républiques sans leur faire tort : car il n'est pas rare d'en trouver qui ne se doutent point qu'il y ait une science de la navigation. Mais, je vous prie, monsieur le marquis, n'avez-vous jamais entendu parler de certains vents alises qui soufflent régulièrement dans certaines saisons, sur quelques côtes et dans quelques mers ? Je vous dirai que chaque société, chaque république a ses vens alises qui tiennent les voiles, c'est-à-dire, les opinions, les pensées et les passions des citoyens tournées et inclinées d'un certain côté, et décident du bonheur ou du malheur de sa navigation.

Tant que les hommes furent épars et errans dans les forêts, leur raison et leurs passions

Digitized by Google

confondues ne formèrent qu'un instinct grossier auquel ils obéissoient machinalement. Mais dès que quelques familles, en se faisant des lois et des magistrats, furent parvenues par un trait de lumière, à établir entr'elles une espèce de constitution politique, vous concevez sans peine que nos pères, par ces heureux établissemens, parvinrent à gêner les sentimens personnels qui les avoient gouvernés dans l'état de barbarie et d'ignorance, où jusqu'alors ils avoient vécu. Devenus citoyens, et débarrassés d'une indépendance qui leur étoit à charge, il doit s'établir entr'eux des rapports nouveaux qui exigent nécessairement de certains procédés et des devoirs jusqu'alors inconnus. Au lieu de cet instinct farouche qui les portoit à obéir indifféremment et sans examen à toute impression de plaisir ou de douleur qui les frappoit, la loi qui les menaçoit leur apprit à être plus précautionnés. Le sauvage le plus grossier aperçut alors en lui une raison dont il n'avoit fait encore aucun usage. Il se propose déjà une sorte de bonheur nouveau, c'est-à-dire, une fin à laquelle les instituteurs de la société ont espéré de parvenir en réunissant les forces

Digitized by Google

des hommes pour remédier à leur foiblesse naturelle.

Si les passions n'avoient pas cette flexibilité qui les prépare à se prêter à toutes les circonstances différentes où nous nous trouvons, en nous donnant la raison, l'auteur de la nature ne nous eût fait qu'un présent inutile, et l'homme, comme la brute ; auroit été insociable si ces mêmes passions n'avoient pas toujours été guidéesi mpérieusement par l'amour du plaisir et la crainte de la douleur ; jamais la politique n'auroit pu trouver le secret de les gouverner et de leur tracer une route dont elles ne pourroient s'écarter. Dès que les premiers sages, par les secours des récompenses et des châtimens, eurent donné un nouveau prix à la bienfaisance qui doit unir les citoyens, et rendu plus hideuse l'injustice qui les divise, le législateur peut à son gré hâter ou rallentir la marche des passions et les diriger au but qu'il se propose.

Dans toute société qui se forme, il naîtra donc un goût particulier pour telle police, telle régle ou telles lois que bientôt l'expépérience, notre penchant à imiter ce que nous voyons par nos pareils, le temps et l'habitude consacrent, si je puis parler ainsi, comme

Digitized by Google

autant de principes dont on doit craindre de s'écarter. Alors l'opinion publique établissant par routine une espèce de droit public dans la cité, devient elle-même une raison publique, et plie les mœurs et les passions jusqu'alors incertaines, à des coutumes et des procédés analogues à l'esprit du gouvernement naissant. Cette raison commune et générale, qui encourage les vertus qu'elle juge les plus nécessaires, intimide les passions qu'elle craint davantage. Elle sert de base à l'éducation et devient la morale de l'état. Elle passe des pères dans l'esprit tendre des enfans. Vous le savez, les premières idées qu'on a, pour ainsi-dire, sucé avec le lait de sa nourrice, jettent de profondes racines, et accompagnent la plupart des hommes jusqu'au tombeau.

Tout alors est emporté par ces vents alisés de la politique. Ne craignez rien de cette multitude, qui, étant incapable de penser par elle-même, est condamnée à être dans tous les temps ignorante, sotte et volage; elle vous allarme, mais soyez sûr que ses passions, autrefois vagues, flottantes et accoutumées dans l'état de nature à céder à la première impression de plaisir ou de douleur, ont déjà

Digitized by Google

pris une nouvelle allure sous l'empire des nouvelles lois. Admirez plutôt avec moi, mon cher pupile, l'auteur de la nature qui semble avoir destiné, ou plutôt qui a réellement destiné cette lie de l'humanité à ne servir, si je puis parler ainsi, que de lest au vaisseau de la société. Par la pesanteur d'ame qui l'empêche de penser, et cette immobilité qui en est le fruit, elle est propre à résister aux accidens extraordinaires et imprévus qui pourroient troubler l'ordre reçu et déranger l'habitude des mœurs publiques. En effet, si cette populace est retirée quelquefois de sa situation naturelle, par la fougue subite et violente de quelques passions que la bizarrerie de la fortune a fait naître et que des lois trop grossières n'ont pu prévenir, vous remarquerez constamment dans tous les historiens attentifs à peindre le cœur humain, qu'elle se lasse bientôt de l'effort qu'elle a fait pour s'écarter de ses habitudes. Son imagination ne lui présente plus que des pensées louches, décousues, troubles et confuses. Elle oublie pourquoi elle s'est mise en colère, s'accuse bientôt d'imprudence et de témérité, et retombe, par le poids de son ignorance, dans sa routine accoutumée, et qui lui devient plus chère

Digitized by Google

par l'expérience même qu'elle a faite de sa sottise.

Sans cette lourdeur, fort commune de l'esprit humain dont vous vous plaignez et que vous craignez, quelles tempêtes, je vous prie, n'exciteroient pas dans la société les passions impérieuses des citoyens nés avec des talens et du génie, mais trop souvent portés à profiter des moindres vices du gouvernement pour ébranler son autorité, éluder la force des lois et sacrifier la république à leur fortune particulière ? Je me le rappelle, vous me disiez il y a quelques jours, qu'esclave de la mode, des usages et de ce que nous appellons bienséance, c'est-à-dire, préjugé accrédité, vous n'osez souvent vous montrer tel que vous êtes. Vous vous contenez, vous vous déguisez quelquefois par timidité, par défiance de vous même, ou plutôt par la crainte de choquer les opinions reçues, de révolter les esprits ou de paroître trop bizarre à des personnes trop peu sensées pour apprécier vos raisonnemens et vous bien juger.

Dans tous les temps, dans tous les pays du monde, soyez sûr, mon cher pupille, que les citoyens capables de former de grandes

Digitized by Google

entreprises, et d'en calculer les moyens et les obstacles, imiteront votre sage circonspection. Ils se garderont bien d'être assez mal-adroits pour offenser les opinions et les mœurs publiques. Manlius-Capitolinus et le premier des Gracques, aspiroient sans doute à élever leur pouvoir sur les ruines de la liberté; mais avec quel art ces deux conjurés ne cachoient-ils pas leur ambitieuse tyrannie sous un voile d'humanité et de bienveillance pour les intérêts du peuple? Ils sentoient que la multitude haïssoit le pouvoir des grands, mais qu'elle y étoit trop accoutumée pour oser la renverser par un coup de violence ou ne se pas repentir de son emportement. Ils tâtoient la disposition des esprits, et leur ambition prudente essayoit leur ouvrage et ne pouvoit le finir.

Il falloit que la corruption des mœurs fît des progrès, et que les Romains, comme le disoit Jugurtha, fussent disposés à vendre leur liberté à qui pourroit l'acheter, pour qui s'élevât un Marius et un Sylla, qui, moins ambitieux que Manlius et Tibérius-Gracchus, opprimèrent leur patrie avec un sceptre de fer. César et Pompée auroient-ils été assez insensés pour penser à se disputer, les

Digitized by Google

armes à la main, l'empire de la république, si leurs concitoyens avoient encore conservé les mœurs antiques de leurs pères ? Je pourrois vous citer mille autres exemples, mon cher pupille, et tous vous prouveroient que les passions les plus ardentes à se satisfaire, les plus impétueuses par leur nature, et les plus impatientes se prêtent aux circonstances, s'apprivoisent et deviennent même de grandes vertus dans un gouvernement assez bien constitué pour les contenir dans de justes bornes, ou plutôt pour les diriger par l'amour de la gloire, de la patrie et de la liberté, au plus grand bien de la patrie. Semblables par leur nature à un coursier intrépide et vigoureux, quand rien ne les retient, ou qu'elles ne rencontrent que de foibles obstacles, elles obéissent avec docilité à la main assez adroite ou assez vigoureuse pour les gouverner avec adresse ou les gourmander avec force.

Je ne comprenois pas tout-à-l'heure, me dit mon pupille en m'interrompant, comment on pouvoit parvenir à donner un caractère fixe et constant à des passions inconstantes, impérieuses et volages; et je ne conçois presque plus, après ce que vous venez de me

Digitized by Google

dire sur le pouvoir du gouvernement, des lois et des mœurs publiques, comment les societés ont pu éprouver les révolutions continuelles et bizarres dont toute l'histoire nous instruit. Si les récompenses et les châtimens sont si propres à encourager les vertus et intimider les vices; s'ils dirigent notre volonté et décident de nos mœurs et de nos habitudes; si cette force supérieure assoupit en effet, modifie et façonne à son gré les passions les plus actives et les moins traitables, à quoi, je vous prie, faudra t-il donc attribuer l'empire qu'elles ont usurpé dans le monde, et cela dès la naissance des premières sociétés?

Je ne me lasse point de vous interroger. Pourquoi ces passions si dociles quand elles ne peuvent se flatter d'aucun succès, ont-elles cependant triomphé de la politique et de la philosophie des législateurs les plus profonds? Seroit-ce qu'elles aient plus de moyens pour favoriser les vices que notre raison n'en a pour encourager les vertus? Vous voyez ce que sont devenues les lois de Sparte et de Rome; les passions s'en sont jouées comme elles se jouent encore tous les jours de celles dont on veut nous accabler.

Digitized by Google

Je ne conçois point comment les passions de nos pères, indépendantes, libres, et par conséquent emportées, ont eu la complaisance de vouloir bien obéir à des lois et des magistrats. Mais actuellement que nous n'avons plus, comme vous le dites quelquefois, que des passions molles, lâches et mesquines, pourquoi la politique ne reprend-elle pas tous ses droits?

Mon cher pupille, lui répondis-je, ce qui vous embarrasse, il faut l'attribuer à mille causes différentes qui agissent avec une force égale sur le cœur et l'esprit de l'homme. Voilà ce qui rend la politique la plus difficile peut être de toutes les sciences. Souvent les circonstances ne lui permettent pas de faire le bien qu'elle désire, et elle est presque toujours réduite à se contenter de suspendre les progrès du mal et de nous indiquer la route du bonheur. Il n'est pas possible dans notre première promenade de vous développer toutes ces vérités, et nous nous égarerons indubitablement si nous ne mettons pas un certain ordre dans la marche de nos pensées. Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète encore, allons lentement, et tâchons de partir de quelque prin-

Digitized by Google

cipe dont on ne puisse douter, si on s'est examiné avec quelque attention.

Rappelez-vous ce que vous avez éprouvé bien des fois; l'ame s'enivre du plaisir qu'elle goûte, et se révolte contre la douleur qui la frappe. Voilà la source de nos passions, et dès-lors vous êtes obligé de convenir avec moi que dans leurs désirs et leurs projets, elles sont invinciblement conduites, et pour ainsi dire, inspirées par l'espérance du plaisir ou la crainte de la douleur, et doivent prendre, si rien ne s'y oppose, la route la plus droite pour arriver à leur but. Mais si elles y rencontrent quelque obstacle, elles s'avanceront par des chemins détournés, obscurs et tortueux. Quelquefois elles voudront vous étonner par leur audace, et plus souvent vous tromper par leur hypocrisie. A la force qui les entraîne, elles joignent une ruse, une adresse, et une sorte de patience ou de prudence qui les avertissent de se déguiser de mille manières différentes; mais ces *prothées* ont beau changer de masque et d'allure, ils ne changent jamais de caractère. Qu'elles précipitent ou ralentissent leur marche, suivant les différentes circonstances où elles se trouvent, leurs vœux sont toujours les

Digitized by Google

mêmes. Voilà, mon cher pupille, la cause du spectacle différent et changeant que vous présentent les nations, et dont vous cherchez l'explication. Puisque tous les pays et tous les siècles ne se sont pas trouvés dans les mêmes circonstances, et n'ont pas éprouvé les mêmes événemens, vous sentez que les passions nationales ont dû prendre chez tous les peuples et dans tous les temps un cours différent. Mais quelle que soit leur conduite, le même esprit les anime toujours.

Au milieu des contradictions et des bizarreries dont vous vous plaignez, et qui changent continuellement la face du monde, il me seroit impossible, mon cher pupille, de démêler et de vous faire connoître ce jeu réglé et constant de nos passions, si nous ne nous arrêtions pas un moment à considérer la nature de l'homme, de cet être composé de deux substances, pour ainsi dire insociables, et que la puissance seule de Dieu pouvoit unir et lier pour se prêter un secours mutuel, et s'élever ainsi aux plus grandes vertus, et aux connoissances les plus sublimes.

Perdez de vue pour un moment, le spectacle que vous présente l'univers; descendez en vous-même et étudiez les opérations de

Digitized by Google

votre entendement et de votre cœur. Combien de fois n'avez-vous pas senti le besoin de quelque passion pour sortir d'une sorte de stupeur qui vous réduiroit à n'avoir que l'instinct grossier des animaux, si nous ne pouvions par quelque secousse nous en débarrasser? J'en suis sûr, vous l'avez éprouvé; si dans quelques momens vous n'avez été affecté d'aucun sentiment de douleur ou de plaisir, de crainte ou d'espérance, votre ame sans pensée et sans action, vous a paru s'anéantir ou se séparer de vous. Vous languissiez, parce que votre intelligence se taisoit; mais elle sembloit renaître, dès que quelque sensation, soit agréable, soit douloureuse, la retiroit de son sommeil. Alors vos désirs et vos craintes multiplioient vos pensées; vous vouliez trouver la vérité, vous compariez les différens objets qui se présentoient à vous, et toutes vos facultés intellectuelles paroissoient s'étendre.

Pour moi, mon cher pupille, j'éprouve toujours que quelle que soit la passion dont je suis occupé, soit que je voie reculer et fuir devant moi le mal dont je suis menacé, ou approcher à pas trop lents le bien que je désire, je sens que toute mon attention

Digitized by Google

se réveille. Mon ame sort de l'indolence où elle végétoit, si je puis parler ainsi ; mon intelligence rompt ses liens, et s'associe au sentiment de mon cœur. Si ce feu qui m'anime, est assez modéré pour donner de la chaleur à mon esprit, sans y porter le trouble et l'ivresse, alors, je jouis de moi-même, je pense, je réfléchis, je compare patiemment les objets, sans m'en lasser ; j'imagine des moyens et des ressources, et je comprends, permettez-moi cette expression, que je deviens un être supérieur à ce que j'étois un moment auparavant. Le plaisir dont je m'abreuve à longs traits, m'attache avec plus de force à mes idées. Ma raison jouit alors avec complaisance de tout son empire sur mes sens, mes passions et mon imagination. Cette situation si rare, si courte et qui passe comme un éclair, si je pouvois la fixer, il n'y a point de vérité que je n'osasse espérer de connoître; et je ne désespérerois pas, à force de m'étudier, de devenir un Socrate, un Aristide et un Caton.

A cette paix tranquille, mais agissante, de l'ame, il ne succède que trop souvent des passions emportées. Heureux, si en prévoyant la tempête, mon intelligence se replie en elle-même,

Digitized by Google

même, et résistant aux secousses qu'elle reçoit, a encore assez de force pour se rappeller ses anciens principes, et me dire tout bas, pour me donner du courage, que le calme succède à l'orage, qu'il est fâcheux de combattre, mais qu'il est doux de vaincre, et qu'une première victoire en prépare une seconde. En effet, mon cher pupille, la plupart des hommes ignoreroient ce qu'ils peuvent valoir, s'ils n'avoient jamais éprouvé que de ces passions languissantes qui ne donnent aucun ressort à l'ame, et laissent notre entendement dans cette ignorance apathique qui lui est naturelle, et qu'on ne peut vaincre que par de longs et pénibles efforts. Les passions sont un bienfait de la nature, puisqu'elles tendent à perfectionner son ouvrage. Notre raison est condamnée à devoir toutes ses idées à nos sens, et l'homme ramperoit brutalement sur la terre sans cette impatience toujours active, toujours inquiète, toujours ambitieuse, toujours renaissante, qui allume en lui ce génie qu'on ne peut louer dignement, qu'en l'appellant un soufle même de la divinité.

Mais nous ne l'éprouvons que trop souvent; de ces tempêtes dont je viens de vous parler, qui nous écartent de la vérité et nous

Digitized by Google

livrent à l'erreur, nous tombons dans un calme où l'ame paroît en quelque sorte oublier toutes ses facultés. C'est en vain que voulant se rappeller à elle-même, elle fait des efforts pour sortir de cet état de langueur. elle se trouve garottée par des sens froids ou rebelles; et ce n'est qu'en se rappellant qu'elle a déjà éprouvé de ces anéantissemens, et en est sortie pour retrouver sa liberté et sa vigueur, qu'elle se console en attendant le moment de sa délivrance.

En vous faisant à mon tour ma confession, mon cher pupille, je n'ai prétendu ni me louer, ni me blâmer, et je n'ai voulu que vous faire connoître ce qui se passe dans toutes les personnes qui sont occupées à cultiver leur raison. Mais je vous prie de remarquer que ces trois dispositions de l'ame, que j'ai successivement éprouvées, forment séparément le fond durable et constant de presque tous ces hommes qui couvrent la terre, et que j'ai envie de distribuer en trois classes.

La première est bien peu nombreuse, *apparent rari nantes*. Ce sont des philosophes épars çà et là dans la vaste étendue des nations et des siècles, et que la nature prépare pour

Digitized by Google

les éclairer. N'ayant que des passions tempérées, qui ne peuvent égarer leur entendement, ils jouissent constamment de tous les avantages de leur raison. Tous les objets qui frappent leurs sens deviennent autant de sujets de méditation, et la vérité, qui de jour en jour leur devient plus chère, les éloigne de jour en jour davantage des erreurs dont ils sont les témoins. C'est à ces hommes que le genre humain doit toutes ses lumières, ses connoissances et ses vertus. Si cette heureuse organisation de leur cœur et de leur cerveau eut été commune à tous les hommes, cet âge d'or, imaginé par les poëtes, ne seroit point un vain songe. On n'auroit eu besoin ni de lois ni de politique, et chaque homme, se soumettant avec plaisir aux règles de la nature et de la justice, et conduit par le charme de la vérité, auroit été pour lui un magistrat incorruptible.

Par malheur, la seconde classe des hommes nés avec une intelligence supérieure, mais que des passions trop impérieuses ont corrompue, est incomparablement plus nombreuse que la première; ils auroient pu être des sages; mais, trompés par les apparences d'un bonheur qui leur paroissoit le souve-

Digitized by Google

rain bien, leur raison a dès-lors été incapable d'hésiter, de douter et de chercher la vérité; et ses lumières n'ont servi qu'à rendre plus funestes les passions qu'elle servoit. Tels ont été tant d'hommes fameux, qui ont abusé de leur génie pour satisfaire la dépravation de leur cœur. Loin de se regarder comme les instrumens destinés par la providence à rendre les hommes heureux par la pratique des devoirs de l'humanité, ils les ont séduits par le faux éclat de leurs talens. Ils ont communiqué leurs passions brutales à cette dernière classe du genre humain, qui, étant incapable de discerner la vérité et l'erreur, obéira au plus absurde préjugé, pourvu qu'il réveille en elle quelque crainte ou quelque espérance nouvelle.

Ne perdez jamais de vue, mon cher pupille, cette théorie de la composition mystérieuse de l'homme; c'est un fil qui guidera nos pas dans le labyrinthe obscur de la marche de nos passions. Si vous y réfléchissez avec attention, vous verrez s'évanouir toutes les difficultés que vous m'avez proposées; vous verrez toutes les passions naître les unes des autres, se développer successivement, et en donnant l'essor au génie, nous conduire pas

Digitized by Google

à pas à la société. Vous verrez qu'elles conservent le même caractère et suivent la même marche, soit qu'elles entretiennent la paix et l'union dans la république, ou soit qu'elles y portent la confusion, et en hâtent la ruine.

Commençons, si vous le voulez bien, par nous faire un tableau fidelle des hommes, dans le moment qu'ils erroient encore dans les forêts. Sans idées innées, comme je viens de vous le dire, qui pussent, comme autant de traits de lumière, éclairer subitement leur raison, ils étoient condamnés à ne s'instruire que par leurs besoins; et les passions que ces besoins mettoient en mouvement, étant aussi simples et aussi peu nombreuses qu'eux, elles ne pouvoient suffire à développer promptement cette intelligence encore cachée, et capable cependant de s'élever par degrés aux connoissances les plus sublimes.

En effet, je ne vois d'abord que des animaux foibles, nus, désarmés et sans défense, occupés à chercher des fruits pour leur nourriture, et des creux de rochers pour se mettre à l'abri des injures des saisons et des dangers qui les menaçoient pendant leur sommeil. Sans doute qu'ils ne connoissoient point alors

Digitized by Google

toutes ces passions emportées et impérieuses dont vous venez, mon cher pupille, de me parler, et qui n'ont pu se développer dans le cœur humain, qu'après que notre intelligence eut anobli notre instinct, en nous apprenant à réparer notre foiblesse naturelle. Dans cette situation du monde naissant, la crainte étoit donc la passion dominante, et tenoit captifs tous les autres sentimens de l'ame. Voilà donc le berceau ou la source de toutes les passions humaines; mais remarquez, je vous prie, la sagesse de la providence, qui, nous destinant à vivre en société, a voulu que la passion, sans laquelle nous aurions été insociables, et dont les lois tirent leur force, fût la première à germer et à dominer dans notre cœur, et y tînt par de si profondes racines, que rien ne pût jamais l'en arracher, puisque nous devions en avoir éternellement besoin.

Nos pères, errans à la manière des brutes, et toujours occupés dans leur solitude, de leurs besoins toujours renaissans et des mêmes objets, auroient langui dans cette perpétuelle ignorance de leur raison et de leur dignité, parce qu'ils n'auroient jamais eu que les mêmes idées; si, au milieu de cette multi-

Digitized by Google

tude, incapable de perfectionner l'instinct auquel elle obéissoit servilement, quelques hommes nés avec des organes plus propres à la pensée, n'eussent senti quelqu'élan de cette intelligence divine qui les animoit à leur insçu. Quelque rencontre, quelque circonstance, quelque hasard heureux frappa leurs sens avec assez de force pour instruire leur instinct des ressources qu'ils peuvent trouver dans la composition mécanique de leurs bras et de leurs mains, pour réparer leur foiblesse. Ils se font des armes de tout ce qui se présente à eux. Ont-ils été assez heureux pour échapper, par ce moyen, à quelque danger qui les menaçoit? La joie qu'ils éprouvent porte un trait de lumière dans leur entendement; ils s'agitent, ils s'inquiètent; déjà leur esprit est ouvert à de nouvelles idées, et ce premier succès fait naître dans leur cœur la confiance et l'espérance; sentimens actifs et aussi favorables au développement du génie, que la crainte y avoit été jusqu'alors contraire.

A ces heureux commencemens, il me semble qu'il se prépare un nouvel ordre de choses. Il me semble que l'homme, armé par son industrie et instruit à avoir du courage, prend

Digitized by Google

possession de l'empire que la nature lui destine sur la terre. L'intelligence humaine a brisé ses entraves en diminuant ses craintes, et elle va faire de nouveaux progrès. En effet, mon cher pupille, si j'observe ce qui se passe en moi, je vois que le plaisir que me donne une passion satisfaite, ne m'abandonne jamais sans me laisser à la fois le désir et l'espérance d'une plus grande satisfaction. Je ne m'en forme encore qu'une idée vague et confuse; mais elle suffit pour entretenir l'activité de mon esprit, et je travaille à réaliser mes espérances. Après un premier succès, les hommes durent en espérer un second; et je suis moins étonné de voir naître de-là des républiques heureuses et florissantes, que de cette stupidité où des événemens et des circonstances extraordinaires, ont retenu et retiennent encore tant de nations sauvages.

Ces inventeurs de quelques arts grossiers trouveront des imitateurs, et l'admiration qu'on aura pour eux, doit exciter à la fois l'émulation, et préparer les esprits à cette subordination, sans laquelle il ne peut y avoir de société. Déjà les hommes qui se fuyoient, qui se craignoient, commencent

Digitized by Google

à se rapprocher. Dès-lors, ils doivent sentir le besoin qu'ils ont les uns des autres, et de quels secours mutuels ils peuvent s'aider; et bientôt ils découvriront en eux le germe précieux des qualités sociales que la nature nous a données, mais jusqu'alors étouffées par la crainte, l'ignorance et la barbarie, et qu'aujourd'hui notre luxe et notre avarice vont peut-être faire bientôt disparoître de l'Europe. Dès que les hommes sont parvenus à sentir le besoin qu'ils ont les uns des autres, et de quels secours mutuels ils peuvent s'aider, ils ne doivent pas tarder à faire entre eux des espèces de conventions, de ligues, d'alliances, de traités qui, commençant à fixer leurs idées, serviront de fondement à des sociétés plus régulières. C'est la marche naturelle que doit prendre notre intelligence, condamnée à ne faire que des progrès lents et successifs, mais qui ne peut s'arrêter dès qu'une fois elle est mise en mouvement par de nouveaux besoins et de nouveaux désirs.

Mais ne vous paroît-il pas évident, mon cher pupille, que ces premiers sages qui retirèrent leurs semblables des forêts, pour les apprivoiser dans des hameaux et des bourgs, qui leur donnèrent des demeures fixes et

Digitized by Google

leur apprirent à cultiver la terre pour être sûrs de leur subsistance, ne durent nécessairement imaginer que des conventions très-imparfaites? Leur génie sans doute étoit égal à celui des législateurs qui dans la suite ont fondé les républiques les plus sages et les plus heureuses; mais il leur étoit impossible de deviner tous les inconvéniens, tous les hasards et tous les malheurs auxquels seroient bientôt exposés les nouveaux états qu'ils établissoient. Sans l'expérience, qui est le grand maître de l'esprit humain, ils ne voyoient encore que les avantages d'une nouvelle situation qui les avoit délivrés d'une foule de malheurs. Ils regardoient leur ouvrage avec cette complaisance qui est le fruit nécessaire de notre amour-propre. Comment avec des lumières à peine naissantes, peut-on se défier de sa prudence? Comment deviner les passions qui alloient bientôt naître les unes des autres, leur choc et les vices qui devoient en résulter? Comment, en un mot, chercher des moyens de s'opposer à des maux qu'on ne prévoit pas?

Avec les lumières que nous donne l'histoire, après que les hommes, toujours trompés par l'inquiétude et l'impatience de leurs

Digitized by Google

passions, et toujours mal à leur aise par les injures qu'ils se faisoient mutuellement, ont épuisé dans une longue suite de siècles, toutes les folies, tous les caprices et toutes les formes les plus simples, les plus sages, les plus compliquées et les plus bizarres que peut prendre la politique; il nous seroit facile aujourd'hui, si nous voulions sincèrement nous dépouiller de nos préjugés et de nos erreurs, de remonter jusqu'aux vraies sources du bonheur et du malheur des sociétés, et d'étudier dans les mouvemens du cœur humain, les vues de la nature; mais n'y ayant point encore pour ces législateurs, de passé qui pût les instruire de l'avenir, ils marchoient à tâtons. Je le répète, ils eurent raison de s'applaudir et de croire qu'ils avoient atteint à la perfection sociale, lorsqu'ayant dépouillé leurs nouveaux citoyens de leur extrême barbarie, ils leur eurent inspiré quelque sentiment de bienveillance et de concorde. Loin de prévenir les délits, ils attendirent donc qu'ils se montrassent, pour les proscrire par de nouvelles lois qui, pendant long-temps, durent encore être très-imparfaites et par conséquent impuissantes.

C'est dans cette fluctuation où étoient encore les sociétés, et qui les empêchoit d'éta-

Digitized by Google

blir solidement des principes et de prendre un caractère national, que durent naître ces passions emportées et impérieuses dont vous m'avez parlé. De nouveaux rapports et de nouveaux devoirs avec lesquels des hommes à peine citoyens n'étoient pas encore assez familiarisés, le choc de leurs idées, qui se présentoient brusquement et n'avoient pas encore appris l'art de s'insinuer avec adresse, tout cela dut développer dans leur cœur des passions jusqu'alors inconnues. Plus franches et plus altières qu'elles ne le sont depuis qu'un long usage de la société, en leur opposant plus d'obstacles, les a assouplies et accoutumées à la dissimulation, elles devoient causer des commotions fréquentes dans la république, rendre plus incertain l'empire des lois naissantes, et, par l'incertitude où elles tenoient les esprits, retarder la naissance ou les progrès du génie national, qui ne peut être que l'ouvrage du temps et de l'habitude, et qui exerce enfin l'empire le plus puissant sur les hommes.

Tandis que les passions se multiplioient ainsi, par quel heureux privilége les magistrats, chargés d'entretenir l'union et la paix, auroient-ils été innaccessibles à la contagion

Digitized by Google

générale ? Cette sagesse ne coûte rien aujourd'hui en Europe à nos magistrats ; ils sont si éclairés sur les devoirs de l'humanité et de la politique, qu'il n'est pas possible qu'ils trahissent le bien public et nous égarent ; mais à la naissance des choses, avant que les sociétés eussent pris une certaine consistance, les magistrats, marchant comme vous, au hasard, et jouets des circonstances et des événemens, étoient eux-mêmes trompés par leurs passions.

Il vous est aisé, après cela, mon cher pupille, de vous faire un tableau des troubles qu'éprouvèrent les premières sociétés. En voulant réprimer une passion dont on avoit raison de se plaindre, on fit sans doute alors, ce qui se pratique encore aujourd'hui dans le monde ; c'est-à-dire, qu'on donna trop de liberté à une autre passion dont on ne devoit pas tarder à se plaindre. Du mal-aise où l'on étoit, et du désir qu'on devoit par conséquent avoir de changer de situation, il se forma dans les premières sociétés un levain, qui, ne cessant point de fermenter, et passant d'une génération à l'autre, a produit toutes les révolutions dont vous vous plaignez, mais dont le genre humain avoit besoin.

Digitized by Google

En effet, je le dis à regret, mais je le dis hardiment, il est évident que si les hommes eussent eu des passions moins inquiètes et moins empressées à se satisfaire, ils ne seroient point sortis de leur première situation, qui n'étoit encore qu'une ébauche grossière de la société. Les premières lois qu'ils imaginèrent, leur auroient suffi, parce qu'ils s'y seroient soumis sans répugnance, et le monde, conduit par un instinct peu supérieur à celui des brutes, ne seroit encore habité que par des sauvages; mais ce n'étoit pas l'intention de la providence, qui, sans doute, ne nous a pas donné un si riche fonds de génie à développer, pour n'en pas profiter. Ce n'est pas à nous à nous plaindre de sa conduite. Tout ce que nous voyons de sage, de grand, de sublime dans la partie de ses ouvrages qu'elle nous a permis de connoître, nous prouve invinciblement qu'elle ne s'est pas sans doute oubliée dans l'organisation et les rapports de notre entendement et de nos passions.

Faites encore attention que ces premières sociétés, formées par la réunion de quelques familles, durent être gouvernées par des lois différentes, qu'elles devoient, soit aux cir-

Digitized by Google

constances dans lesquelles elles s'établirent, soit aux inclinations différentes de leurs premiers législateurs. Tandis que les unes se laissèrent conduire par des magistrats doux, paisibles, humains, et qui, conservant encore dans leur caractère, l'impression de leur ancienne timidité, n'encouragèrent que les vertus qui leur étoient les plus chères, les autres eurent à leur tête des hommes durs, inquiets, impatiens et impérieux, qui ne favorisèrent que les vertus qui pouvoient en quelque sorte s'associer à leurs qualités encore farouches et les anoblir.

Il me semble, si vous ne voulez pas admettre des effets sans cause, que de ces circonstances et de ces passions si diversifiées, qui décidèrent des premières lois que firent les sociétés, vous devez vous attendre à en voir résulter des mœurs et des habitudes entièrement contraires, et qui décideront à leur tour du caractère ou du génie particulier de chaque république, si la fortune leur permet de prendre une certaine consistance. Mais prenez-y garde; ces coutumes différentes dont je vous parle, deviennent un foyer de discorde entre ces peuples naissans, et les pas-

Digitized by Google

sions humaines vont se montrer sur un plus grand théâtre.

Les sociétés les plus nombreuses et les plus inquiètes durent sentir l'aiguillon de l'orgueil, si elles trouvèrent dans leur voisinage des états plus amis qu'elles de la paix, et moins capables de repousser les injures et les attaques d'un ennemi. Elles durent alors être tentées d'abuser de leurs forces. De-là, les guerres, les représailles, les vengeances, les haines, l'insolence et l'empire des vainqueurs, et l'abaissement, ou plutôt l'esclavage des vaincus. Je vois des hommes élevés au-dessus de la condition qui convient à la foiblesse humaine, et d'autres rabaissés, pour ainsi dire, à la condition des brutes, et qui ne pourront plus réclamer sans crime les droits de l'humanité. Alors naquirent l'ambition et l'avarice, qu'accompagnent toujours l'injustice, les folles espérances, l'oubli de soi-même et le malheur public.

Ce sont-là les passions qui, étant une fois connues dans le monde, et applaudies, parce qu'elles se montrent avec un certain éclat, et supposent des talens et même des qualités estimables, ne pouvoient plus disparoître, et en séduisant notre raison, l'égarèrent

Digitized by Google

rèrent pour toujours. La morale, sans doute, voulut donner alors des préceptes; mais ce fut sans succès, parce qu'on crut n'entendre que le langage de la foiblesse. Les hommes alors les plus sages et les plus éclairés, comment pouvoient-ils tenter d'opposer une barrière à tant de vices? Ils imaginèrent peut-être cette politique de confédération, de ligue et d'alliance qui devoit associer, lier les états et les intéresser à leur sûreté commune. Cette ressource, selon les apparences, fut inutile, cette politique formée par la crainte, dut disparoître devant un ennemi qui inspiroit de la terreur; et dès que les alliés n'eurent rien à craindre, ils s'abandonnèrent promptement à leur nonchalance naturelle; avec le besoin, l'amitié disparut; bientôt ils furent jaloux les uns des autres, et finirent même par être ennemis.

Nous avons beau chercher la vérité et la poursuivre, on diroit que nos passions la chassent devant nous, pour nous empêcher de l'atteindre. Lycurgue comprit peut-être le premier, que puisque le genre humain étoit condamné à des haines, des rivalités et des guerres éternelles, il falloit, pour n'avoir rien à craindre ni de ses passions ni de celles des autres, former une république tute gu er-

rière, mais juste, et disposée à s'ensevelir sous ses ruines, plutôt qu'à reconnoître un maître. Avec des citoyens qui ne jouissent de la paix qu'en s'occúpant des moyens de vaincre dans la guerre, la politique s'élève sans peine aux plus sublimes vertus, et trouve dès-lors sous sa main toutes les ressources nécessaires pour dissiper tous les dangers, ou s'il faut succomber, pour périr avec gloire.

Si je ne me trompe, mon cher pupille, j'ai répondu aux premières difficultés que vous m'avez faites; mais arrêtons-nous à considérer l'état où je viens de vous peindre le monde. Vous comprenez sans doute que les haines, les rivalités et les guerres des sociétés durent imprimer un nouveau caractère aux passions des citoyens. Ils commencèrent à être un peu distraits des passions domestiques qui les divisoient chez eux, par les passions qui les portèrent à s'occuper de leurs voisins. On sentit plus vivement l'intérêt de la chose publique. Plus on étoit occupé d'un ennemi étranger, moins on étoit attaché à ses divisions intérieures. Faites attention que je ne vous parle pas de nos temps modernes, où les hommes, livrés à des passions molles et basses, se sont accoutumés par degrés à pré-

Digitized by Google

férer leur fortune domestique à la fortune publique. Les ames avoient encore toute leur vigueur, et ce qui nous paroît aujourd'hui impraticable, étoit alors facile. Heureuses les sociétés, où des guerres qui les troubloient, naquit l'amour de la patrie, de la liberté et de la gloire! Ce triple sentiment n'en formant bientôt qu'un seul, devint l'ame des républiques de la Grèce. Il développa dans les hommes capables de penser, cette sublimité de gloire et de vertu qui nous étonne, mais que nous ne savons même plus admirer, et dans la multitude, un enthousiasme qui l'associoit aux projets de ses conducteurs, et la rendoit digne de les imiter machinalement et d'exécuter leurs ordres.

Mais continuons, je vous prie, à aller pas à pas. Il me paroît qu'après cette révolution que venoient d'éprouver les sociétés entr'elles; des citoyens devenus soldats, et dont les espérances et les idées s'étoient nécessairement multipliées dans les hasards de la guerre, devoient prendre un nouveau caractère. S'ils avoient obtenu de grands avantages sur leurs ennemis, leur amour-propre leur exagéroit nécessairement leur gloire et leur confiance. En rentrant dans la cité, ils y rapportoient

Digitized by Google

donc une fierté et des sentimens moins propres à respecter l'empire des lois, et à se concilier avec les nouvelles habitudes d'autorité et même d'ambition que leurs chefs avoient dû contracter dans le commandement. Si la république, au contraire, avoit été malheureuse dans ses entreprises, sans être accablée sous le poids de ses disgraces, il falloit se venger, et pour se préparer des succès, changer l'ordre accoutumé, c'est-à-dire, faire une révolution.

Vous voyez donc, mon cher pupille, que la prospérité et les disgraces excitoient également des querelles domestiques, et que le gouvernement, plus incertain qu'auparavant, étoit exposé à des secousses violentes. Dans cette agitation, il étoit presque impossible que les passions plus fières, plus actives et gouvernées par les circonstances et les événemens, pussent contracter des habitudes durables, ou laisser à l'esprit le calme nécessaire pour découvrir la route du bonheur, y entrer, et ne la pas abandonner.

Cependant, faut-il vous dire ce que je pense ? Je serois fort tenté de croire que les sociétés qui éprouvèrent les passions les plus tranquilles, furent celles dont le bonheur

Digitized by Google

devoit être le moins durable. Pourquoi ? c'est que ces passions si calmes ne remuoient point l'entendement avec assez de force pour le retirer de sa paresse, et le porter malgré lui à chercher les lumières dont nous avons besoin. De-là, naissoit une sorte d'indifférence qui affoiblissoit l'ame, qui, en s'attachant successivement et foiblement à tout, contractoit l'habitude de ne s'attacher à rien. Faute d'un principe auquel on rapportât toutes ses idées, on s'accoutuma tour-à-tour à craindre et à espérer trop aisément. Cette multitude qui n'est pas faite pour penser, et ne peut se rendre raison du bonheur qu'elle désire, si elle n'est pas subjuguée par quelqu'un de ses voisins, soyez sûr qu'elle sera la dupe de la cabale de quelques intrigans, ou de l'audace d'un citoyen ambitieux. Sans prévoir l'avenir, et ne sachant quel parti prendre, vous la verrez confier son autorité à plusieurs citoyens qu'elle estime, ou s'abandonner témérairement à un seul conducteur. Mais comme on s'étoit plaint du gouvernement de la place publique, on se plaindra encore de celui du sénat ou de celui de la cour du prince. En évitant Carybde, on étoit tombé dans Scylla. C'est ainsi que les passions travaillant

Digitized by Google

sans relâche à se soustraire à l'autorité des nouvelles lois, pour se mettre plus à leur aise, firent prendre aux sociétés de nouvelles formes politiques.

Ce seroit ici le lieu de vous parler des passions que ces divers gouvernemens réveillent plus familièrement dans les citoyens, ou plutôt de l'allure différente que la diversité des lois les oblige de prendre; mais nous sommes trop près du terme de notre promenade pour entamer aujourd'hui cette importante matière. Je me bornerai à vous parler de ce qu'on appelle le germe, ou le caractère national des sociétés; et qui est moins l'ouvrage des lois auxquelles on s'est d'abord soumis, que des circonstances et des événemens heureux ou malheureux qui ont fait naître et fixé ensuite dans un peuple des opinions auxquelles on s'accoutume d'obéir comme par instinct, et qu'on regarde enfin comme la voix de la plus saine raison. De-là résulte nécessairement une sorte de confiance, de sécurité ou de calme habituel qui prévient les fougues emportées des passions, ou les appaise sans beaucoup de peine. Les nations alors sont moins tentées de secouer le joug des lois et de leurs coutumes. Tel événement qui auroit autrefois produit une révolution entière, n'excitera

Digitized by Google

tout au plus qu'une émeute passagère, et qui ne laissera après elle aucune trace. Vous en voyez un exemple frappant sous vos yeux. Nos amis les Polonais sont tellement familiarisés avec leur anarchie, qu'ils lui pardonnent tous les maux qu'elle leur fait, et ne la troqueroient pas contre toute la sagesse des Grecs et des Romains. Pour vous dire encore quelque chose de plus fort, c'est à cet empire qu'exerce l'esprit national, quand une longue suite des mêmes circonstances et des mêmes événemens l'a solidement établi, que tant de nations, depuis la naissance des choses, sont restées invinciblement attachées à leurs mœurs et à leurs lois sauvages et barbares ; et au lieu d'imiter, méprisent avec dérision les Européens qui se sont établis dans leur voisinage.

Il est important, mon cher pupille, que vous connoissiez toute l'étendue du pouvoir que le génie national exerce sur un peuple. Tandis que les citoyens sont toujours tentés de se soulever contre les lois et les magistrats, ou du moins, d'échapper à leur sévérité et à leur vigilance, ils obéissent au contraire sans effort, et même avec plaisir, à l'empire des mœurs et des opinions publiques ; parce que

Digitized by Google

leur tribunal est par-tout; que chaque citoyen en est le magistrat, et sans formalité, sans discussion, récompense par son estime, ou punit par son mépris; c'est ainsi qu'on voit le génie national, non pas lutter contre les passions, mais empêcher qu'elles n'osent se montrer quelquefois contre toute raison; il décide de nos espérances et de nos craintes, et répare même les vices de la constitution politique. Les caprices de la fortune sont aussi bisarres que nombreux, et souvent elle place un peuple dans des circonstances malheureuses, où la raison ne découvre aucune ressource. N'en doutez pas, il prendra par prudence un parti lâche ou équivoque, si son caractère national ne le fait pas espérer contre toute espérance.

Je ne vous parle pas en l'air, mon cher pupille; rappellez-vous, je vous prie, comment les habitans de l'Attique, après avoir été réunis dans Athènes par Thésée, furent subitement étonnés de leurs forces, et se livrèrent à la plus folle présomption. Ce peuple, trompé par l'enthousiasme de son imagination, se crut de la meilleure foi du monde, destiné à régner un jour sur tous les pays où il croît des oliviers, des vignes et du bled. Cette va-

Digitized by Google

nité, si chère au cœur humain, et si propre en même-temps, à réveiller les passions les plus agissantes et les vertus les plus difficiles, en devenant le génie national des Athéniens, les fit paroître avec le plus grand éclat.

Cette république naissante auroit obtenu ce que sa vanité lui promettoit, si elle eût pris en même-temps tous les moyens nécessaires pour réaliser ses vastes espérances. Mais dans sa légèreté naturelle, ne pouvant s'assujettir à aucune règle constante, et préparer et servir les progrés de son ambition, elle persévéra à croire que rien ne lui étoit impossible, et que le temps amèneroit tout. Cette folie forma dans son sein des Miltiade et des Thémistocle; la bataille de Marathon et la défaite de Xercès, persuadèrent enfin aux Athéniens que le moment étoit enfin venu de ne plus se contenter de la seconde place dans la confédération des Grecs. Ils se flatent d'humilier Lacédémone, et de profiter de l'empire de la Grèce pour subjuguer les barbares. Les revers qu'ils éprouvent, les avertissent envain de leur foiblesse; l'esprit national soutient leurs espérances, et tandis qu'ils ont tout à craindre dans la Grèce, ils méditent la conquête de la Sicile pour se consoler de leurs disgraces. Ils succombèrent sous

Digitized by Google

le poids de leurs entreprises, mais tandis que leurs vices ne leur annoncent que des malheurs, leur vanité continue à leur persuader qu'ils vaincront Philippe. Ils écoutent avec plaisir Démosthènes, qui, en les gourmandant, flate leurs espérances. La république est vaincue, et l'esprit national n'est pas encore anéanti. S'il s'assoupit, il se réveille au bruit des conquêtes et de la gloire d'Alexandre. Ce peuple vain, quoique soumis à l'empire des Romains, s'étonne encore que son ambition ait été trompée, et n'en accuse que les caprices de la fortune.

Autre exemple du pouvoir de l'esprit national. Les Romains, comme vous savez, se livrèrent encore à de plus grandes espérances que les Athéniens, et sur la foi des augures, ils furent fortement persuadés que la domination du monde entier devoit être le prix de leur courage. Mais, grâces à des circonstances et à des événemens différens, cette ambition fut aussi agissante que celle des Athéniens étoit oisive. Toujours présente à l'esprit et à l'imagination des magistrats et des citoyens, elle les empêchoit d'abandonner la route qui devoit les conduire au but qu'ils se proposoient. Cette ambition devient un systême politique,

Digitized by Google

dont toutes les parties se prêtent une force mutuelle. La raison est étonnée, quand on voit un peuple sans législateur qui le guide, et marchant, pour ainsi dire, au hasard, préparer constamment sa fortune, cultiver les vertus les plus austères, parce qu'elle en a besoin, et former la république la plus parfaite, après celle de Lycurgue.

Rome ressemble donc à ces corps élastiques, qui se rétablissent dans leur premier état, avec d'autant plus de force, qu'on en a mis davantage pour les plier ou les comprimer. On doit être surpris, non pas qu'Appius Claudius, ait fait rejetter les propositions de paix de Pyrrhus et de Cinias, mais que le sénat ait pu délibérer un moment s'il les recevroit. Quel peuple n'eût pas été accablé après la journée de Cannes? Elle ne servira, au contraire, qu'à tendre les ressorts du gouvernement, du génie et de toutes les vertus. Prête à se voir ensevelir sous ses ruines, la république espère encore de vaincre Annibal. Tel est l'effet du génie national, qu'il élève l'ame au-dessus des règles compassées de la raison, et se crée à lui-même toutes les ressources dont il a besoin, et qui lui suffisent. Du fond de l'abîme, Rome menace donc encore Car-

Digitized by Google

thage, la Macédoine même et la Grèce : *mersa profundo, pulchrior evenit.*

Quand vous lirez, mon cher pupille, l'histoire, comme il faut la lire, pour instruire et agrandir sa raison ; quand vous aurez étudié l'influence des événemens les uns sur les autres; quand vous aurez calculé la force de l'habitude, formée successivement par des disgraces et des succès ; vous serez préparé à toute cette magnanimité qui forme le caractère et la politique des Romains. Pour moi, je l'avoue, en voyant que la guerre a toujours calmé les dissentions les plus vives de la place publique, et rapproché les esprits divisés et irrités par les intérêts les plus chers à l'avarice et à l'orgueil, il est donc vrai, me dis-je, qu'il s'est formé dans la république Romaine un génie à qui tout est possible, puisqu'il impose silence aux passions les plus puissantes sur le cœur humain !

Dans le temps que les mœurs corrompues par les richesses, ont déjà fait tomber les lois dans le mépris, et que le gouvernement est prêt à s'écrouler; que Cicéron force le peuple à rejetter la loi agraire du tribun Servilius Rullus, en prouvant qu'elle ébranle l'empire des vainqueurs sur les vaincus ; c'est une suite naturelle de ce génie national qui domine dans

Digitized by Google

la république, et qui persuade à la multitude qu'elle est faite pour régner sur les nations. Cet évènement m'annonce que cette ambition, qu'on ne peut déraciner du cœur des Romains, soutiendra encore l'état pendant long-temps, et contre la tyrannie des empereurs, et contre les entreprises des nations barbares et inquiètes qui menacent l'empire.

En effet pourroit-on penser que cette masse énorme de puissance, si peu proportionnée à la foiblesse humaine, et qui devoit s'écrouler sous son propre poids, eût pu résister aux vices de tous ces monstres qui succédérent à Auguste, puisque les passions indignées et révoltées pouvoient avoir un libre cours; il étoit naturel que toutes les parties de cet empire se séparassent les unes des autres, pour former autant d'états indépendans qui refuseroient d'obéir à des princes odieux et méprisés. Un reste de l'ancien génie national s'opposa à ces démembremens. Tandis que la populace d'Italie, avec son titre de citoyen romaiu, étoit esclave et se flattoit encore de régner sur l'univers; après qu'on avoit vu Galba, un Othon même, un Vitellius, inspirés par l'ambition publique, s'emparer de l'empire, il étoit impossible que

Digitized by Google

les personnages puissans et qui gouvernoient dans les provinces, se contentassent mesquinement de se cantonner dans les Gaules, les Espagnes et l'Afrique, et de partager entre eux les vastes contrées de l'Asie. Le génie romain étoit accoutumé à ne rien concevoir de petit ; dans la ruine des lois et des mœurs, les espérances s'étoient agrandies, et des hommes qui ne pouvoient être contenus par les empereurs, devoient usurper leur dignité et leur pouvoir. Ils avoient devant les yeux la fortune de Pompée, de César, d'Octave et d'Antoine, et ils auroient cru s'avilir en osant moins qu'eux.

Tandis que le génie national ne permettoit de donner aucunes bornes à l'ambition, les empereurs qui méprisoient et fouloient les citoyens, furent obligés de craindre et de ménager les armées qui les avoient portés sur le trône, et qui pouvoient les en chasser. Les soldats, de leur côté, sentirent leur force, et croyant être à la place des citoyens qui avoient fait autrefois les consuls, les dictateurs, les censeurs et les tribuns, associèrent au gouvernement arbitraire des empereurs une espèce de démocratie militaire qu'il fallut occuper des ennemis étrangers

Digitized by Google

pour la distraire de ses complots séditieux. Ainsi l'ancienne ambition de la république se conserva sous les empereurs, jusqu'au moment qu'ayant trouvé le secret de s'affermir sur le trône, ils ne craignirent plus la révolte des légions. C'est alors que les empereurs plus assurés de leur fortune, et croyant n'avoir plus rien à craindre, se laissèrent corrompre par leur pouvoir et les richesses qui l'accompagnent. Les anciennes passions et les anciennes idées s'effacèrent promptement dans les esprits, mais les barbares alors commencèrent à paroître plus redoutables. Bientôt ils forcèrent l'empire d'acheter une paix infidelle qu'ils se hâtèrent de rompre pour la revendre encore. Le vain fantôme de la puissance romaine fut méprisé; les barbares s'établirent dans les provinces de l'empire pour y régner, établir dans le monde un nouvel ordre de choses, et donner aux passions une nouvelle détermination.

Si vous voulez donc prévoir, mon cher pupille, quelle doit être la marche des passions dans un état; examinez avec soin cette espèce d'instinct auquel il est accoutumé d'obéir. Vous ne le connoîtrez bien qu'en remontant à l'origine de cette société. Voyez

Digitized by Google

dans quelles circonstances elle s'est successivement rencontrée, quelles ont été ses distractions, et sur-tout quels obstacles elle a surmontés. Il en naîtra des lumières qui vous guideront avec assez de sûreté.

Pour vous le dire en passant, les républiques qui se forment aujourd'hui dans l'Amérique septentrionale, ne me paroissent pas naître sous d'heureux auspices. Les mœurs et les passions de l'Europe, que les premiers colons ont transportées dans ces provinces, comme une partie de leur pacotille et de leur fortune, et que le commerce et l'empire des Anglais n'ont que trop bien perpétuée, tout cela prépare-t-il les insurgens à jeter les fondemens d'une liberté durable ? Que devons-nous attendre de leurs Etats-Unis, si les passions et les préjugés qu'ils ont aujourd'hui doivent servir de règle à leur politique, quand ils se feront des lois ? C'est par l'intérêt vif que je prends à leurs affaires, que je souhaite que les Anglais n'ouvrent pas sitôt les yeux sur leur imprudence téméraire, et que les Américains ne triomphent pas trop aisément de leurs ennemis. Il en résulteroit peut-être un double bien. Peut-être que les Anglais trop fiers de leurs vais-

seaux,

Digitized by Google

reaux ; de leur commerce et de leurs richesses, s'apercevroient enfin des erreurs de leur politique, et que le bonheur qu'ils ambitionnent inutilement, les prive de celui qu'ils devroient chercher et trouver dans leur constitution. Peut-être qu'une longue guerre, en faisant passer les Américains par les épreuves diverses des disgraces et des prospérités, les débarrasseroit des opinions anglaises dont ils ne sont malheureusement que trop pleins. Le feu de la guerre, si je puis parler ainsi, purifieroit les passions qui les ont portés à secouer le joug. Cette liberté, toujours chancelante, si elle n'est soutenue et protégée par des mœurs austères et généreuses, doit coûter chere à l'Amérique, si elle veut en connoître le prix et trouver les moyens d'en recueillir les fruits. Vous êtes jeune, mon cher pupille, et vous aurez le temps de voir ce que nos passions européennes produiront dans les Etats-Unis. Cette étude sera digne de toute votre attention ; et en vous rappellant ce que je vous dis aujourd'hui, vous penserez à moi, et vous regretterez votre plus ancien ami. Mais revenons à notre caractère national.

Quelquefois une république associe dans

Digitized by Google

son caractère deux qualités différentes, et qui semblent, mais faussement, se prêter un secours mutuel ; dans ce cas, gardez-vous de bien augurer de sa politique. Comme elle allie des passions qui ne sont pas faites pour agir de concert, elle prépare au contraire une décadence inévitable. Un exemple va vous faire entendre ma pensée. Carthage, comme vous savez, étoit moitié commerçante et moitié guerrière ; et de-là même je conclus qu'elle devoit périr, si, ne faisant plus la guerre à des peuples foibles, ignorans, sans discipline et braves seulement par brutalité, elle trouve enfin sur son chemin, ce qui doit toujours arriver, une nation qui ne soit que guerrière, et que son ambition ait éclairé sur tous les secrets de la guerre.

Vous m'étonnez, s'écria mon pupille, en m'interrompant, vous me confondez. J'ai toujours ouï-dire, et même par de vieux militaires, que l'argent est le nerf de la guerre. C'est le propos ordinaire de tous nos politiques, que le commerce et la guerre ne peuvent point se passer l'un de l'autre, et que le dernier écu décide d'une paix avantageuse. En effet, quel est l'état qui, sans argent, fera de grandes conquêtes? Des ci-

Digitized by Google

toyens bornés à cultiver leurs terres, à se nourrir grossièrement des productions de leur sol, sans encourager le commerce et attirer chez eux les richesses des étrangers, pourront-ils faire de grandes conquêtes au dehors et subjuguer des nations riches qui achèteront toujours de nouvelles armées; et en les pourvoyant de tout ce qui est nécessaire pour bien faire la guerre, les mettront en état de toujours combattre et de voler de conquête en conquête? Pourquoi donc de deux qualités si propres à reunir leurs forces pour tendre à la même fin, au lieu du bien que j'en attends, en résulteroit-il cette foiblesse et cette décadence que vous m'annoncez?

Fort bien, monsieur le marquis, mais faites-moi la grâce de m'entendre. Il me semble qu'on ne peut faire un grand commerce, c'est-à-dire, dévorer les soins, les calculs, les peines, et mépriser les dangers qui l'accompagnent, sans un grand amour de l'argent; et que pour établir, au contraire, un grand empire, en allant toujours de conquête en conquête, comme la république romaine, il faut un grand amour de ce que nous appellons communément la gloire. Or, de ces

Digitized by Google

deux grands amours, qui ne peuvent pas plus subsister ensemble que le feu et l'eau, comment vous y prendrez-vous pour les lier, les associer si bien qu'ils ne forment qu'un seul sentiment et une même passion ? Ces alliés d'un caractère si différent, si incompatible, ne consentiront jamais à n'avoir qu'un même intérêt. Ce grand amour de l'argent, qui est l'ame du commerce, n'est à le bien analyser, qu'une avarice insatiable, passion lâche ; nous en parlerons une autre fois, qui ne se soucie point de la gloire, ou plutôt qui la méprise. Le commerce ne s'exposera aux dangers et aux dépenses de la guerre, que pour étendre ses relations et ses profits. C'est ainsi que les Carthaginois, calculant toujours les frais de la guerre, et voulant placer leur argent à usure et acheter des succès à bon marché, loin de se montrer comme de grands conquérans, ne pouvoient être que de médiocres guerriers.

Ce que je vous dis est si vrai, mon cher pupille, qu'ils ne surent pas profiter de leur Annibal, de cet homme prodigieux que la fortune avoit fait naître par hasard dans leur ville, et dont le génie sublime lutta pendant dix-huit ans contre le génie invincible de

Digitized by Google

la république romaine ; que dis-je ? leur économie mercantille et toujours occupée des calculs de la banque, et des retours de leurs avances, ne cessa de combattre contre ce grand homme, et lui fut plus funeste que Fabius, Marcellus et Scipion. Tandis que Carthage, pauvre au milieu de ses richesses, qu'elle renferme dans ses coffres, ne pouvoit obéir à deux passions contraires, et faisoit mal la guerre ; Rome, au contraire, qui n'a qu'une passion, ne sent point les inconvéniens d'une pauvreté qui lui inspire un courage invincible et une confiance sans borne. Ses citoyens, dont l'amour de la gloire et de la patrie élève l'ame, prodigueront tout ce qu'ils possèdent et ne balanceront point à confier leur fortune à une république qui, ayant étouffé dans les cœurs toute passion basse, vile et molle, a préparé ses succès et les obtiendra en préférant à une paix honteuse l'honneur de s'ensevelir sous ses ruines.

Quand les Romains, après avoir soumis l'Italie, prévirent qu'ils auroient bientôt affaire avec les Carthaginois ; je suppose qu'un de leurs dictateurs ou de leurs consuls, aussi habile que nos politiques modernes, qui ne

Digitized by Google

font rien qu'à prix d'argent, et cependant avec beaucoup d'argent, ne font que des riens, eut été effrayé de la pauvreté de sa république et des richesses de Carthage : Pères conscrits, auroit-il dit au sénat, vous vous endormez sous vos lauriers, et je tremble en songeant aux evénemens qui nous attendent. La mer qui nous sépare de Carthage, n'est plus une barrière entre elle et nous; et si nous ne nous opposons pas à son ambition, la Sicile, où ses armees arriveront bientòt, lui ouvrira l'entrée de l'Italie. Il n'est plus question de faire la guerre à des peuples aussi pauvres que nous, et qui n'ont opposé que de la valeur à notre courage et à notre discipline. Carthage est une république riche; elle couvre la mer de ses vaisseaux et a imposé des tributs sur tous les peuples où ses flottes abordent. L'Afrique lui obéit depuis long-temps, et ne pouvant se contenir dans les limites que la nature lui a prescrites, elle a déjà conquis une partie des Espagnes, et la Sicile est trop riche pour que les Carthaginois ne tentent pas de l'asservir. Leur argent achètera des armées contre nous; le commerce de Carhage lui fournit tous les vaisseaux et

Digitized by Google

les matelots dont elle aura besoin pour nous tenir renfermés dans l'Italie, où elle viendra bientôt nous accabler de tout le poids de ses conquêtes. Il est temps de pourvoir à notre sûreté; dès ce jour, mettons-nous donc en état de combattre à forces égales avec les Carthaginois. Travaillons donc promptement à nous enrichir pour opposer les ressources des richesses aux richesses avec lesquelles on viendra nous attaquer. Consacrons donc une partie de nos citoyens au commerce et aux arts, jusqu'à présent abandonnés à des esclaves. Encourageons l'industrie, donnons de nouveaux besoins à tous les peuples, pour qu'ils consentent à nous faire part, comme aux Carthaginois, d'une partie de leurs richesses. Formons des manufactures, élevons des magasins de marchandises, et nos vaisseaux et nos matelots, d'abord destinés au commerce, deviendront les instrumens de notre gloire, et après avoir égalé les Carthaginois en richesses, nous parviendrons bientôt à leur être supérieurs. En un mot, puisque Carthage est commerçante, Rome doit le devenir pour ne lui être pas inférieure.

Si un pareil discours avoit été capable de

Digitized by Google

détraquer le génie des Romains, je crois que la sotte prudence de mon dictateur ou de mon consul auroit été bien plus funeste à la république que la témérité insensée de Varron. Quelle étrange politique, mon cher marquis, de vouloir être fous avec nos ennemis extravagans pour conserver notre supériorité sur eux ! L'or dont les Romains auroient souillé leurs vertus, n'auroit servi qu'à diminuer le courage opiniâtre et la constance magnanime dont ils avoient besoin contre Annibal. Il auroit accru dans leurs ennemis l'ardeur et la confiance de vaincre, parce qu'il leur auroit fait espérer de plus riches dépouilles. En effet, ne sentez-vous pas que si une seule passion forme le caractère national d'un peuple, il en doit résulter une force que rien ne peut renverser. Alors tous les citoyens, d'un commun accord, concourent au même objet ? Loin d'être divisés par des intérêts différens, ils n'en ont qu'un seul ; alors une noble émulation les unit davantage, les pousse à l'envie au même but, et les contraint à se surpasser les uns les autres.

Pour achever de vous convaincre, faites attention, mon cher pupille, aux différentes

Digitized by Google

classes d'hommes dont je vous parlois, il y a un moment, et qui composent tous les états. La plus nombreuse, sans doute, est celle des citoyens incapables d'élever leurs pensées au-dessus de leurs sens, de voir ou de pressentir la suite des événemens, et qui n'ont que les passions qu'on a l'art de leur inspirer par une sorte d'enthousiasme. Si le caractère de la république est, pour ainsi dire, composé de deux génies qui se contrarient, jamais cette multitude ne s'élèvera à celui qui est le plus noble et le plus généreux. Le plus lâche parti, comme plus familier et plus analogue à sa manière journalière de voir et de sentir, lui paroîtra nécessairement le plus sage. Supposez, au contraire, que le génie national n'obéisse qu'à une passion dominante; dès-lors, vous verrez que la populace n'étant point distraite, tiraillée et partagée par différens objets, ne verra que ce que le gouvernement voudra qu'elle voie; et, si je puis me servir de cette expression ridicule, sa routine et son ignorance vous feront des héros mécaniques.

Quelque libérale en effet que soit la nature pour la Grèce et pour l'Italie, ne croyez

Digitized by Google

pas que dans ces heureuses régions, tous les hommes naissent avec la faculté de penser par eux-mêmes et de distinguer la vérité de l'erreur. Par-tout elle crée, pour le bien, l'ordre et la subordination nécessaire dans la société cette multitude qui, sans savoir pourquoi, sera inconstante dans Athènes et s'engouera également pour Thémistocle et pour Péricles, pour Cimon et pour Alcibiade, cette même populace dans Sparte et dans Rome auroit été aussi constante dans sa conduite que les Spartiates et les Romains, parce qu'elle auroit été mise en action par l'esprit général du gouvernement, et non pas par les talens vrais ou faux du premier magistrat qui avoit l'art de surprendre sa confiance et de la gouverner par ses vues particulières. Quand Annibal descendit en Italie, soyez sûr que la république romaine auroit été perdue, si elle n'avoit pas conservé son ancienne politique. Ces citoyens qui, dans un moment de surprise et de terreur, vouloient abandonner Rome après la bataille de Cannes; jamais Scipion n'auroit réussi à les faire rougir et à les arrêter. Ces citoyens qui jettèrent généreusement dans le trésor public tout ce qu'ils possédoient d'or et d'argent, n'au-

Digitized by Google

roient songé dans le naufrage de la république qu'à sauver les débris de leur fortune particulière, si le gouvernement les eut familiarisés avec les mœurs généreuses et les idées sublimes du commerce de Carthage.

Après tout ce que je vous ai dit dans notre promenade, je crois que vous commencez à apercevoir par quelle fatalité les passions ont usurpé l'empire du monde. En finissant, car au détour de cette allée nous allons rencontrer notre compagnie, je vous inviterai à jetter les yeux sur vos premières années. N'est-il pas vrai que, pour soumettre votre gouverneur à vos goûts puérils, c'est-à-dire, à vos passions naissantes, vous aviez recours à la mutinerie, aux larmes, au mensonge, aux ruses, à la colère, à la bouderie? S'il avoit eu la foiblesse de céder à ce manége et de capituler avec vos passions, vous auriez contracté l'habitude d'obéir à vos premiers mouvemens; de jour en jour ils vous auroient gouverné avec plus d'empire, vous seriez aujourd'hui un homme insupportable, et au lieu des bonnes qualités qu'on aime en vous, vous n'auriez que des vices qui auroient étouffé votre raison. Heureusement on ne fut ni touché de vos plaintes ou de

vos murmures, ni trompé par vos finesses; et vous comprîtes de votre côté, que vous n'aviez rien de mieux à faire que de vous soumettre avec docilité aux règles qu'on vous imposoit. Vos passions perdirent donc de leur arrogance et de leur fierté, et votre raison se trouvant plus à son aise, plus dégagée des enfantillages impétueux qui la captivoient, commença à user de ses droits. Vous contractâtes peu-à-peu l'habitude de réfléchir et de ne pas vous abandonner aux premiers mouvemens de votre cœur.

La société, je viens de vous le faire voir, a eu son enfance comme vous; mais, par malheur ses premiers magistrats ne cherchant encore la vérité qu'avec une raison à peine ébauchée, n'étoient et ne pouvoient être aussi habiles en politique que votre gouverneur dans l'art de vous morigéner; et les nouveaux citoyens, si je puis parler ainsi, furent des enfans gâtés, et leur enfance fut prolongée. N'ayant ni les lumières ni l'art de prévenir ou d'arrêter leurs caprices injustes, il fallut y obéir pour ne pas les irriter. De-là sont nés tous les maux dont je viens de vous entretenir, et qui retardèrent les progrès de la société. Finissons pour recommencer demain,

Digitized by Google

puisque mes réflexions ne vous déplaisent pas. Je vous ai assez parlé de l'enfance des sociétés, et demain nous considérerons le cours et la marche des passions, quand enfin l'expérience eut donné une forme plus régulière et plus constante au gouvernement.

Digitized by Google

DU COURS

ET DE LA MARCHE

DES PASSIONS DANS LA SOCIÉTÉ.

LIVRE SECOND.

Les passions sont diversement modifiées par la différence des gouvernemens, et tendent toutes à dénaturer la constitution.

De l'influence des climats sur les passions.

PUISQUE notre promenade nous réussit hier à merveille, mon cher pupille, reprenons aujourd'hui la même route. Les sociétés, comme je vous l'ai dit, ayant été pendant long-temps dans une fluctuation qui les empêchoit de s'attacher à aucune loi et de prendre un caractère, le temps vint à leur secours. La lassitude des maux qu'on avoit éprouvés, et l'amour du repos firent

Digitized by Google

naître l'amour de l'ordre. L'expérience éclaira la raison, qui, en réfléchissant sur le passé, apprit à se précautionner sur l'avenir, et les gouvernemens prirent enfin une forme plus régulière et plus propre à résister aux événemens qui jusqu'alors avoient produit tant de révolutions.

La raison humaine a beau se proposer les projets les plus sages, elle sentira éternellement sa foiblesse. Les passions, il est vrai, se prêtent à toutes les lois qu'on leur impose; mais quelque déguisées qu'elles paroissent, leurs métamorphoses modifient et ne changent point leur nature. Il s'en faut bien qu'en vous exposant le jeu différent des passions, suivant la différence des gouvernemens, je me flatte d'épuiser cette importante matière; je vous mettrai seulement sur la voie, et voilà de l'occupation pour toute votre vie. Plus vous avancerez dans cette étude, où je ne fais qu'entrevoir des difficultés, et plus vous vous apercevrez qu'il vous restera de chemin à faire. Qui pourroit, en effet, espérer de démêler les mélanges infinis et tous les accouplemens monstrueux de nos passions, et de compter les caprices, les erreurs et les folies qui en

Digitized by Google

résultent ? Je vous invite à méditer sur le caractère propre de chaque passion considérée en elle-même, sur les formes différentes qu'elles empruntent suivant la différence des conjonctures, et comment après avoir préparé mille événemens divers, elles en paroissent d'abord esclaves et méditent cependant en secret de nouvelles révolutions. Indépendamment de toute politique, ces réflexions vous affermiront dans les principes d'une saine morale. En voyant avec quel artifice les passions tendent sans cesse à déformer tous les gouvernemens, vous craindrez pour vous-même les mêmes dangers, et vous contracterez l'habitude d'examiner chaque jour les mouvemens de votre cœur.

En lisant l'histoire, vous avez dû remarquer, mon cher pupille, que dans la démocratie le peuple a des passions très-vives, très-impétueuses et très-aveugles. Cela doit être, parce que, fier de sa souveraineté, il sait très-bien qu'il est le maître des lois et des délibérations, dont les magistrats ne sont que les ministres ou les officiers. Son orgueil, accompagné d'une ignorance et d'une présomption dont la multitude est incapable de se douter, ne met aucune borne à son despotisme,

Digitized by Google

tisme, ni aux craintes ni aux espérances qui l'agitent tour-à-tour, et lui persuadent sans cesse qu'elle a toujours raison. La mer, dit Cicéron, n'est ni plus orageuse, ni plus inconstante que nos comices. Tout change souvent dans l'espace d'un jour ou d'une nuit. Un mot échappé suffit pour faire prendre aux esprits une nouvelle disposition ; et l'on éprouve une révolution dont il est impossible de découvrir la cause. Si tel étoit le caprice des passions dans les assemblées d'une république où le peuple étoit conduit par l'esprit national le plus généreux, et éclairé par les lumières et la prudence du sénat et des magistrats les plus sages, après ceux de Lacédémone, ne tremblerez-vous pas pour le sort d'une démocratie telle qu'elle étoit établie à Athènes par les lois de Solon.

Dans un pareil gouvernement, on est beaucoup plus sujet que dans tout autre, à obéir aux événemens qui sont l'ouvrage de la fortune. Pourquoi ? C'est que le peuple incapable de penser, et encore plus de combiner entre elles, différentes idées, toujours timide ou téméraire mal-à-propos, s'abandonne dans les malheurs ou dans la prospérité, tantôt à un homme audacieux qui manque de lu-

Digitized by Google

mières, tantôt à un citoyen timide, dont l'incertitude et l'irrésolution imitent la prudence, et souvent à un intrigant ambitieux qui veut profiter des vices du gouvernement pour établir son crédit et sa fortune.

Un pareil gouvernement se détruiroit de lui-même en peu de temps, si l'esprit d'anarchie qui domine, ou du moins y fermente en secret, ne rendoit toutes les passions assez mobiles, assez volages, assez capricieuses, pour qu'aucune n'eût le temps de consommer les projets ou les sottises qu'elle prépare; de sorte qu'en se succédant brusquement et tour à tour, elles réparent quelquefois, ou du moins diminuent mutuellement leurs torts. L'histoire de l'ancienne Grèce vous en fournira plusieurs exemples; sur-tout dans les cités où la démocratie, grâces à quelques hazards heureux, ayant fait des établissemens propres à faire aimer le bien public, et à développer les talens, ne manquoit jamais, dans les momens de crise, d'un grand homme, qui, en se mettant à la tête des affaires, manie les ressorts de la république, et la sauve des dangers dont elle est menacée de la part des étrangers ou de ses ennemis domestiques.

Malheur à tout état populaire qui n'a pas des voisins jaloux et inquiets qu'il redoute,

Digitized by Google

qui tempèrent ou suspendent les vertiges de ses passions, et qui le rappellent quelquefois aux principes qu'il a établis pour sa sûreté, les lui rendent plus chers, et l'aident à se faire un caractère. Il est perdu, si la fortune perfide lui accorde une trop grande prospérité; car la joie est naturellement inconsidérée, et ouvre le cœur aux passions les plus licentieuses. L'expérience et vos méditations vous apprendront qu'elle trompe aussi souvent les gens d'esprit que l'espérance trompe les sots. Si cette prospérité n'est heureusement troublée par aucune disgrace propre à rappeler une raison égarée ou distraite, le peuple présomptueux croira bientôt que rien ne peut changer sa situation. Alors, je ne sais quelle paresse d'esprit, à laquelle nous ne nous livrons que trop aisément, se repaîtra d'espérances chimériques, et sûrement ne permettra pas d'apercevoir que les fondemens de la liberté s'affaissent de jour en jour et menacent ruine.

En effet, vous trouverez dans l'histoire des républiques qui n'ont point succombé sous les plus grandes adversités, et qui ont même préféré l'honneur de s'ensevelir sous leurs ruines, à la honte d'accepter des conditions humiliantes; c'est que l'ame rassemble alors

Digitized by Google

toutes ses forces, et avec le secours des passions les plus généreuses, se crée des ressources inconnues. Mais vous ne trouverez aucun peuple qui n'ait pas abusé de sa prospérité pour se perdre. Il est si doux de se négliger quand on ne craint rien, ou qu'on ne s'est pas livré à des espérances qui nous occupent fortement de l'avenir! On s'oublie alors, parce qu'il seroit pénible de continuer à faire des efforts sur soi-même, au lieu de jouir nonchalamment de son repos. Dès ce moment, toutes les passions viles, basses et molles qui tiennent aux sens, nous subjuguent par leur foiblesse même, parce qu'elles font disparoître les unes après les autres, celles qui ne s'associent qu'à de grandes vertus.

Si, dans ces circonstances, la démocratie éprouve des disgraces répétées, ou même n'est menacée que d'un grand danger, soyez sûr que n'ayant plus de courage, elle n'aura recours qu'à une prudence fausse et qui lui sera dictée par sa lâcheté. Alors, les maux s'aggravent et se multiplient; vous n'en serez point étonné, si vous vous rappellez ce que je vous disois hier de ces différentes classes d'hommes qui composent les sociétés. Tan-

Digitized by Google

dis que les intrigans travaillent à augmenter l'incertitude ou les troubles de la république, les citoyens les plus recommandables par leurs lumières et leur sagesse, chercheront dans la retraite, une consolation contre les maux publics. Cette anarchie est le signal d'une révolution prochaine, parce que le malaise général qu'on éprouve, rend de jour en jour la liberté moins chère, et de jour en jour fait sentir davantage la nécessité des lois, et de confier une plus grande autorité aux magistrats chargés de les protéger. Ne commencez-vous pas, mon cher pupille, à voir résulter de cette démocratie expirante, un commencement d'aristocratie ? C'est en vain qu'on aura porté les lois les plus favorables à l'égalité des citoyens; comptez que quelques familles qui se seront élevées au-dessus des autres, par leur fortune, profiteront du pouvoir qu'on leur abandonne, pour s'emparer de celui que leur vanité et leur ambition désirent. Tel est le passage inévitable du gouvernement populaire au gouvernement aristocratique, à moins que quelque citoyen plus adroit et plus ambitieux, en hâtant la marche des passions, ne s'empare seul de l'autorité publique, et ne l'affermisse

Digitized by Google

entre ses mains, en formant des soupçons, des haines, des rivalités, en sacrifiant un parti à l'autre, ou en les corrompant tous par de fausses vertus ou des vices agréables.

Quand l'aristocratie commence à exercer son pouvoir, elle est timide, et cache avec soin ses espérances et ses projets. Plus le calme qui succède à l'agitation, paroît doux, plus le peuple qui en jouit, se détache de ses anciennes idées; et les familles aristocratiques peuvent tout attendre de sa reconnoissance et de son engouement, si elles couvrent de fleurs les chaînes qu'elles forment. La république paroît heureuse, mais elle se prépare un avenir malheureux. Il me semble que pour remédier à ses maux domestiques, elle est de jour en jour plus exposée à ceux qu'elle doit craindre de la part de ses voisins. Si elle est attaquée, le peuple qui aura nécessairement moins d'amour de la patrie et de la liberté, n'aura plus le même zèle ni la même ardeur. Peut-être ne retrouvera-t-elle plus les talens qu'elle avoit autrefois, et qui, dans ce moment, lui sont nécessaires; car je ne voudrois pas répondre que la nature, qui répand au hasard ses dons et ses faveurs, se fît un devoir de favoriser les Patriciens et

Digitized by Google

de négliger les plébéïens. Vous y réfléchirez, mon cher pupille, et vous m'en direz ensuite votre avis.

L'aristocratie est-elle affermie par le temps? Le peuple, accoutumé à obéir, conserve les passions naturelles à l'homme, mais non pas celles du citoyen, car il n'est plus que sujet. Il peut encore avoir quelques mouvemens de colère ou d'effervescence, parce qu'il n'est pas séparé de ses maîtres par un assez grand intervalle, et que ses sens ne sont point frappés par la pompe qui accompagne le souverain dans une monarchie; mais la crainte ou la défiance avec laquelle un sénat, toujours plus précautionné et plus méthodique qu'un prince, a familiarisé la multitude, ne tardera pas à rétablir le calme. N'y ayant plus d'intérêt public pour le peuple, il se livre à ses occupations domestiques qui resserrent le théâtre et le jeu de ses passions, et son imagination lui présente un bonheur dont l'habitude lui apprend à se contenter.

Vous ne retrouverez toute la force et l'étendue des passions, que dans le sénat ou dans les familles patriciennes qui possèdent l'autorité souveraine. Mais remarquez, je vous prie, que sous cette forme de gouvernement

Digitized by Google

soupçonneuse et par conséquent circonspecte, les passions se cachent avec soin, et contractent par cette habitude même une prudence inconnue dans la démocratie. A mesure que les sujets seront plus dociles, les souverains, débarrassés du soin de contenir le peuple, s'observeront les uns les autres avec plus de jalousie et par conséquent avec plus de vigilance, d'attention et de scrupule. Plus les lois auront pourvu à l'égalité, pour empêcher que le gouvernement ne dégénère en oligarchie, plus les passions seront sourdes et muettes, et les patriciens s'accoutumeront à moins s'occuper de la chose publique que de leur fortune particulière. Dès-lors, ne penserez-vous pas avec moi que les passions propres à développer les talens et faire des hommes d'état, doivent de jour en jour devenir plus rares ? Une ambition hypocrite et nourrie d'intrigues, ne se proposant que des honneurs peu capables de tenter une ame élevée, ne donnera que des vertus feintes, et avec des vertus feintes, on n'a que des vices bas La république alors sans caractère et sans énergie, est incapable de prendre les moyens nécessaires à sa sûreté. Elle deviendra donc la proie d'un voisin ambitieux qui la mépri-

Digitized by Google

sera, ou d'un citoyen assez éclairé pour apercevoir tous ses vices, et assez habile pour en profiter, c'est-à-dire, semer avec art le trouble, et enfin, par une conjuration, affermir son autorité despotique, sous prétexte de rétablir le bon ordre.

Si le peuple, par une suite de ses anciens droits, qu'il n'a pas encore entièrement oubliés, ou de quelque préjugé dont il est souvent difficile de démêler la cause, et qui nourrit une sorte d'inquiétude et de fermentation dans les esprits, n'obéit qu'avec répugnance, il n'aura que cette espèce de courage qui ne donne que de la mutinerie. Vous verrez donc prendre à l'aristocratie un caractère tout différent de celui dont je viens de vous parler. Les passions subites et momentanées de la multitude retarderont les progrès de l'ambition des grands. Les plus impatiens passeront pour des étourdis et des téméraires auprès de ceux qui sont nés avec plus de circonspection; et ceux-ci seront secondés par tous les esprits timides et soupçonneux. De ce mélange, il se formera une politique de cabale, d'intrigue et de ruse. Cherchant à endormir le peuple pour l'enchaîner dans son sommeil, on répandra d'une main des

Digitized by Google

bienfaits inutiles, et de l'autre, des soupçons. L'aristocratie, qui bientôt n'aura plus aucune idée juste du bien public, sera nécessairement conduite par des passions aussi méprisables que ses vues, et éprouvera enfin, tous les inconvéniens dont je viens de vous parler.

Cependant si l'aristocratie se forme dans une nation dont les mœurs soient austères et courageuses; si le peuple n'est point avili par des occupations qui supposent de la misère et préparent à la servitude; si, à l'amour de la liberté, il joint encore l'amour de la patrie, vous serez peut-être effrayé des commotions violentes que cette république éprouvera; mais rassurez-vous; des ames fortes ne conçoivent rien de bas, et suivent avec constance leurs projets. Vous verrez peut-être naître une république Romaine. Admirez, je vous prie, avec moi, comment, après l'exil de Tarquin, les familles patriciennes s'étant emparées de toute la puissance publique, les passions seules, par leur choc réciproque, produisirent à Rome, les mêmes principes de gouvernement, que la sagesse de Lycurgue avoit établis à Lacédémone.

Il est évident, si je ne me trompe, que

Digitized by Google

si les Romains, après qu'ils n'eurent plus rien à craindre de Tarquin et de Porsenna, avoient obéi nonchalamment à leurs nouvelles lois, ou du moins n'eussent commis les uns contre les autres que de ces injustices légères qu'on pardonne à la foiblesse humaine, ou qui n'excitent qu'une indignation timide et des passions lentes et foibles, leur république sans caractère et sans nom, nous seroit inconnue. Comme dans les aristocraties, dont je viens de vous parler, les patriciens, permettez-moi cette expression, auroient escamoté peu à peu une puissance despotique, et les plébéïens, conduits sans soubresault, à la servitude, n'auroient pris aucun intérêt à la patrie, heureusement l'avarice et l'ambition du sénat, exaltées par les succès de la guerre, se montrèrent avec assez de hardiesse, pour ne pas permettre au peuple de s'endormir dans le calme de la paix et de la sécurité. Les injures qu'on se fit de part et d'autre, effarouchèrent les esprits, et c'est alors que les passions des deux ordres de la république, en se heurtant, s'irritent, s'enflamment et prennent à la fois de la force, de la noblesse, de la prudence et de la grandeur. C'est du sein même de leurs divisions

Digitized by Google

que résulte ce génie admirable qui multiplie les forces de la république, qui développe tant de vertus et tant de talens, et qu'on mettroit à côté de celui de Lacédémone; si les Romains ne se laissant point éblouir et tromper par leur courage et leurs triomphes, avoient pu, à l'exemple des Spartiates éclairés par Lycurgue, associer la modération à l'amour de la gloire; et se contentant de jouir en Italie de la même considération dont les autres se contentèrent dans la Grèce pendant six cents ans, éviter l'écueil contre lequel leur liberté, leurs vertus et leur bonheur allèrent échouer.

Au lieu d'être si fiers de notre raison, en voyant, mon cher pupille, que les passions sont l'ame des sociétés, qu'elles en préparent les disgraces, les succès, et les conduisent successivement à leur ruine, ne devrions-nous pas avoir appris à nous défier de la foiblesse de notre intelligence? Elle est capable, il est vrai, de nous dévoiler les vues de la nature; elle peut nous apprendre quel est le bonheur qui nous est destiné, et par quels moyens nous pouvons en jouir; mais les passions assez aveugles pour se contenter d'un plaisir présent, ou croire à de folles espérances, ne nous permettent pas de réflé-

Digitized by Google

chir, et en nous éloignant des vertus dont nous avons besoin, augmentent les vices par lesquels elles nous dominent. Fatiguées de leurs rivalités et de leurs désordres, les républiques ont quelquefois imploré les secours ou la médiation d'un sage; mais rarement fut-il permis à ces législateurs de remonter à la source du mal. Solon, si considéré des Athéniens, toujours obligé de négocier avec leurs passions et de les ménager, pour obtenir quelque chose, ne put appliquer que de vains palliatifs aux maux de la république, et fut témoin lui-même de l'usurpation de Pisistrate.

Plus on y fait d'attention, plus on est convaincu qu'à mesure que les vices se multiplient et s'étendent, le pouvoir doit se resserrer et être confié à moins de mains. Comme les passions de la place publique, dans une démocratie, aggrandissent sans effort le pouvoir des magistrats, et leur permettent enfin de créer une vraie aristocratie; de même la corruption du sénat dont on veut se délivrer, invite la cité à chercher une protection ou un vengeur dans le gouvernement monarchique.

Les passions des sujets doivent apprendre

Digitized by Google

peu à peu, sous cette nouvelle administration, à devenir plus souples et plus dociles que dans l'aristocratie la plus entière. Celles du prince prendront d'abord un caractère différent, suivant la différence des circonstances et des événemens qui l'ont porté sur le trône. Doit-il son élévation au respect qu'ont inspiré ses vertus? il ne règnera comme Numa, que pour donner des mœurs à ses sujets. La fraude et l'artifice ont-ils au contraire préparé sa fortune? la fraude et l'artifice lui donneront bientôt un pouvoir dont il abusera. Un nouveau monarque règne-t-il sur un pays peu étendu? A moins qu'il n'ait un caractère altier et impérieux, il craindra qu'une émeute ne l'expose à une révolution funeste; s'il a des voisins puissans, inquiets ou ambitieux, il sentira le besoin qu'il a d'être aimé de ses sujets; il tâchera d'être juste et bienfaisant, parce que la justice et la bienfaisance sont les qualités les plus propres à lui concilier leur estime et leur amour. Pourquoi chercheroit-il à les corrompre et les avilir par des passions basses, lâches et molles, puisqu'ayant quelque noblesse dans l'ame, il doit sentir le besoin

Digitized by Google

qu'il a de leur courage et de leur constance pour affermir sa fortune ?

Cent exemples vous prouveront, mon cher pupille, la vérité de mes remarques ; mais mille vous convaincront qu'il est impossible, quand la monarchie paroît enfin affermie sur ses fondemens, que le prince puisse résister aux tentations que lui présente la fortune. Les circonstances changent, ou si elles sont toujours les mêmes, on s'y accoutume, et elles font moins d'impression sur l'esprit. Si la raison du prince n'est pas alors assez éclairée et assez forte pour imposer silence à ses sens, comment ne se laisseroit-il pas enivrer par son pouvoir ? S'il n'a pas une connoissance profonde du cœur humain, s'il ignore que les vertus de la société ne peuvent être l'ouvrage de la crainte ; ses passions confondront à ses yeux son bien particulier et le bien public, elles lui persuaderont d'abord que pour assurer la prospérité de l'etat, il a besoin de jouir d'un pouvoir plus étendu, et bientôt ces mêmes passions oseront tout, craindront tout, et ne trouveront de sûreté qu'en se livrant aux derniers excès du despotisme : un Tibère succèdera à un Auguste.

Digitized by Google

N'y ayant plus aucune proportion entre les forces du prince et celles des grands et des affranchis qui forment sa cour, mandient des grâces, et achètent par des bassesses, le droit de devenir des sous-tyrans, les passions des courtisans ne doivent-elles pas contracter sans effort, et même avec plaisir, une habitude de complaisance, de flatterie et de souplesse qui les dispose à n'avoir aucun caractère, et invite leur maître à se livrer au sien ? La contagion des mœurs se répandra dans les provinces, et dès-lors, vous concevez aisément, mon cher pupille, que la société sans ame, abandonne tous ses anciens principes, pour obéir aux passions inconstantes et capricieuses de la cour.

Lisez, je vous prie, Xénophon, vous y verrez que Cyrus eut à peine abusé des vertus des Perses et de l'autorité limitée que les loïs lui confioient, pour former un empire qui dominoit sur l'Asie, qu'il y vit naître la corruption, qui est la suite inévitable d'une trop grande prospérité. Ce prince, supérieur par ses lumières et ses vertus, à ses triomphes et à sa fortune, vit avec frayeur que ses soldats oublioient l'ancienne constitution de leur patrie et en négligeoient les lois austères,

pour

Digitized by Google

pour s'abandonner aux vices des vaincus. Dans cette indifférence du bien, il vit qu'avec le pouvoir sans bornes que ses sujets lui avoient abandonné malgré lui, il ne pouvoit plus rappeller la discipline et les mœurs qu'il avoit sans peine établies chez les Perses, quand il n'étoit que leur premier magistrat. Cyrus prévit alors quelle seroit la destinée de son empire, et il en prédit la décadence, parce qu'un trop grand pouvoir n'est et ne peut jamais être employé à ne faire que le bien. Cyrus résista à sa fortune, parce qu'il avoit eu la peine de la faire, et ses successeurs devoient en être accablés, parce qu'ils en auroient hérité.

En effet, de trop grandes richesses les poussoient trop puissamment à la mollesse, au luxe, au faste, à la paresse et à l'oubli de soi-même, pour pouvoir ne pas succomber. Dans cette léthargie profonde que cause la satiété des biens, ils furent condamnés à ne juger de leur état que sur le rapport de quelques hommes intéressés à les tromper. Leur nom régnoit, et ils étoient esclaves. Tandis que des mains étrangères faisoient mouvoir les ressorts du gouvernement, une aristocratie impitoyable des courtisans se

Digitized by Google

cachoit sous le voile de la monarchie. Tout sentiment d'honneur, de justice et de bien public fut donc détruit dans tous les ordres de l'état. On commanda avec insolence et on obéit avec terreur, c'est-à-dire, à regret et lâchement. Que deviendra donc cette masse informe de puissance? Vous la verrez échouer contre deux villes de la Grèce, et elle n'attend qu'un Philippe ou un Alexandre pour se dissoudre et former de ses débris plusieurs nouvelles monarchies, qui auront à leur tour les mêmes vices, la même foiblesse et le même sort.

Si vous vous en teniez à ce que je viens de vous dire, vous connoîtriez, il est vrai, le caractère général que chacun de ces gouvernemens doit imprimer aux passions, quand aucune circonstance extraordinaire, aucun événement imprévu, aucun accident particulier ne dérange leur marche naturelle, ou lorsque ce génie national dont je vous parlois hier, ne la retarde. Mais avant que les esprits se soient accoutumés, par une longue habitude, à obéir sans répugnance à une forme de gouvernement, les passions plus libres paroissent encore avoir pendant longtemps une marche incertaine. C'est alors

Digitized by Google

qu'il est curieux de les observer, pour vous instruire des révolutions qu'elles préparent et qu'elles amènent par leurs ruses et leurs combats. Si les partis qu'elles ont formés ne combattent pas à armes égales, ils causent une révolution entière dans les lois; si les forces de ces partis sont balancées, ou que quelque opinion publique modère leur activité, vous verrez que les passions, moins emportées et moins impérieuses, se rapprocheront, pour ainsi dire, et consentiront à traiter de la paix. C'est alors que par leurs négociations, elles sont quelquefois parvenues, comme je viens de vous le faire voir, en parlant des Romains, à concilier leurs intérêts, et par le partage de la puissance publique, à former des gouvernemens mixtes.

C'est sous cette forme de gouvernement, qui protège tous les ordres de l'état, et qui établit un équilibre entre les différens pouvoirs dont la société a besoin pour anoblir les passions et en faire de grandes vertus, que les lois ont le plus d'autorité, parce qu'elles ont toujours des protecteurs actifs et vigilans. Que les passions familières au gouvernement aristocratique et à la monarchie tentent par quelqu'entreprise de se mettre

Digitized by Google

plus à leur aise et d'étendre le pouvoir des grands, aussitôt les passions naturelles à la démocratie, plus franches, parce qu'elles se conduisent moins par art que par une sorte d'instinct, s'y opposent avec courage, et toutes les passions de la république, s'accoutumant par crainte à marcher avec moins d'impatience et à consulter davantage la justice et la coutume, se font une politique de routine, dont il seroit mal-à-droit de s'écarter.

C'est ainsi que se forme dans une société ce génie national, dont je vous parlois hier, et qui exerce un si grand empire sur l'esprit humain. Le peuple, content d'être libre, c'est-à-dire, de n'être point immolé aux fantaisies des grands et de n'obéir qu'aux lois, sur lesquelles on l'aura consulté et qu'il aura approuvées, s'accoutumera à les aimer comme son ouvrage, et les respecter comme le fondement de son bonheur. Ne craignez point les violences ni la précipitation qui paroissent si naturelles à la multitude. Ne remarquez-vous pas dans toutes les dissentions de la place publique chez les Romains, que le peuple est retenu par un poids secret, qui l'empêche de se livrer à l'ambition de ses

Digitized by Google

tribuns ? Incapable de s'élever à la doctrine de l'égalité, parce que la nature le destine aux fonctions les plus basses de la société, il sent qu'il a besoin d'être conduit, et respecte la fortune des grands, sans se rendre raison de son sentiment. Cette multitude qu'on n'a ni avilie ni corrompue, conservera cependant une fierté magnanime et une ame assez forte pour imiter les plus grandes vertus, et servir d'instrument à l'exécution des plus nobles entreprises. Ces qualités à leur tour tempèrent, contiennent et dirigent les passions des grands et des magistrats. Le peuple de Sparte est assez habile pour discerner les plus gens de bien et les placer dans le sénat, et les rois de cette république ne pensèrent pas qu'il leur importât d'aggrandir leur autorité; au contraire, Théopompe la resserra lui-même dans de plus étroites bornes, pour la rendre plus sûre et plus respectable.

Je vous l'ai dit plusieurs fois, et vous vous rappellez sans doute dans ce moment, mon cher pupille, que la nature n'a placé tant de passions différentes dans notre cœur, que pour hâter les progrès de notre intelligence et donner de l'action à notre volonté. Mais ces passions nombreuses auroient été

Digitized by Google

un présent bien funeste de la nature, si par leur nombre même et les sentimens différens et opposés qu'elles réveillent en nous, elles n'avoient fourni à notre raison les moyens de les combattre les unes par les autres, et nous en rendre les maîtres. Nous l'avons tous éprouvé; les plaisirs et les peines que nous ont procurés nos passions ont été pour nous une source de lumières et de connoissances; notre raison n'étant plus oisive, a appris à se défier des passions qui nous avoient trompés, et en étudiant leur caractère, elle y a trouvé une ressource pour s'en rendre la maîtresse. Une injure reveille-t-elle en moi un désir impétueux de me venger? Je succomberai, selon toutes les apparences, si ma raison n'a recours qu'aux froids raisonnemens du stoïcisme. Mais j'en triompherai, si ma paresse vient à mon secours, en me représentant que ma vengeance ne servira qu'à m'attirer de nouvelles injures, et me jetter dans de nouvelles inquiétudes. Elle s'appuyera de mon orgueil et de ma vanité, qui se contenteront de substituer le mépris à l'emportement de la vengeance, et ma raison alors plus calme, sera plus en état de reprendre et de conserver ses droits.

Digitized by Google

A chaque passion qui peut nous égarer, la nature bienfaisante a mis une barrière par une autre passion capable d'arrêter et suspendre ses premiers mouvemens; et c'est par ce secours que notre raison toujours libre, au lieu d'obéir aveuglément à la première impression, comme l'instinct des animaux, se ménage le loisir et le temps d'examiner, de tempérer et de peser les avantages et les inconvéniens qui accompagnent chaque passion, et de se décider par les règles de la prudence; voilà ce qui a produit tous les philosophes dont nous admirons la sagesse et le génie. Je suis persuadé, mon cher pupille, que quoique jeune, vous vous êtes souvent servi de cette méthode d'opposer une passion à l'autre, et que vous vous en êtes mieux trouvé que vous n'auriez fait de toute cette belle morale de Sénèque, qui veut inutilement éclairer et faire agir l'esprit, en n'intéressant jamais le cœur.

Ces réflexions sont-elles justes? Il me semble que je dois nécessairement en conclure que le gouvernement mixte est le plus conforme à la nature de l'homme et aux vues que doit se proposer la société. Dans la démocratie, les passions du peuple, trop libres,

Digitized by Google

comme je viens de vous le faire voir, parce qu'elles ne sont ni retenues ni comprimées par les passions d'un ordre différent de citoyens, se livrent brutalement à toute leur impétuosité, et commettent les tyrannies les plus cruelles. L'aristocratie et la monarchie doivent de même obéir à leurs passions, parce que celles du peuple n'étant que lâches, molles et timides, ne sont point capables de faire une résistance assez forte pour contraindre une puissance supérieure à penser, à réfléchir et à chercher le bien qui lui est en effet le plus avantageux. Il est facile, au contraire, à un gouvernement mixte d'établir entre les différens pouvoirs une sorte d'équilibre qui, en contenant les passions les unes par les autres, laisse plus d'empire à la raison, et la tienne cependant dans une activité qui étendra les lumières et développera tous les talens. La république se trouvera donc dans cette heureuse situation dont je viens de vous parler, et qui a produit les philosophes et les sages. On n'y craindra point les passions des magistrats; on n'y craindra point celles des citoyens, et de leur choc réciproque, naîtra, au contraire, l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire, si propre

Digitized by Google

à nous porter avec confiance aux plus grandes vertus, et qui veille aussi utilement que les magistrats, même les plus actifs, à la sûreté publique et à la conservation des mœurs et des lois.

Ah! monsieur l'abbé, s'écria mon pupille, avec transport et en me pressant la main, que je vous ai d'obligation! Les vérités dont vous venez de me faire part, il me semble que vous les avez puisées dans les mouvemens de mon cœur, dont je ne savois pas me rendre raison; elles répandent une lumière qui ne me laisse rien à désirer; je vois actuellement toutes les passions de la société se développer sous mes yeux, et selon la nature des divers gouvernemens, prendre un caractère particulier et le communiquer aux citoyens. Je vois leur jeu, leurs ruses, leurs combats, et je devine, par l'esprit qui les anime, quel doit être leur cours et leur marche. L'histoire, je crois, ne m'offrira plus de révolutions dont je ne puisse découvrir les causes. A la naissance de ces commotions sourdes ou violentes qui agitent les états, je ne me livrerai plus à des espérances inutiles ou à des craintes frivoles : vous m'avez donné un fil pour sortir de ce labyrinthe.

Digitized by Google

J'ai peur, mon cher marquis, répondis-je, que vous ne soyez content à trop bon marché. Je devine votre pensée, et je gagerois que vous vous flattez déjà que le gouvernement dont je viens de vous faire la peinture, établiroit un bonheur constant et sans mélange dans une nation; si la politique, au lieu de s'occuper de projets inutiles et souvent pernicieux, se bornoit à étudier et connoître l'homme, pour le diriger et le pousser vers l'objet auquel la nature l'appelle, vous imaginez que les passions marcheroient avec docilité et respect dans la route que les lois leur auront tracées; mais j'en suis fâché, mon cher pupille, et l'amour de la vérité me force, malgré moi, de renverser toutes vos belles espérances.

Permettez-moi donc de vous demander d'abord si la politique humaine est capable d'établir un équilibre parfait entre les différens pouvoirs qui sont destinés, comme je vous l'ai dit, à régler les mouvemens de la république. Hier, en vous parlant des premières sociétés qui ont été pendant si long-temps dans la barbarie et l'ignorance, je vous ai dit qu'elles y étoient condamnées, parce que notre intelligence, qui ne peut acqué-

Digitized by Google

rir des lumières que par l'expérience, marche d'abord à tâtons et dans les ténèbres, et comme l'a dit un homme de génie, doit épuiser toutes les erreurs avant que de trouver et saisir la vérité. Il étoit donc impossible, pendant une longue suite de siècles, que les hommes s'élevassent jusqu'à cette théorie du gouvernement mixte, que les philosophes ne se sont faite qu'après avoir examiné toutes les différentes lois et les différentes polices dont les peuples avoient successivement essayé pour trouver le bonheur qui les fuyoit toujours.

Continuons à aller pas à pas; et je vous demande en second lieu, si on peut promettre une durée éternelle de prospérité au gouvernement mixte, soit que, comme à Lacédémone, il soit l'ouvrage d'un législateur, ou, comme à Rome, le résultat de plusieurs passions et de plusieurs circonstances heureusement combinées entr'elles. N'en doutez pas, mon cher pupille, tous les établissemens des hommes porteront éternellement l'empreinte de la foiblesse humaine, parce qu'elle ne nous permet pas d'imposer des lois aux caprices aussi bizarres que nombreux de la fortune. Loin de nous en plaindre, respectons les décrets de la provi-

Digitized by Google

dence, dont la sagesse infinie doit être et sera toujours pour nous un mystère impénétrable.

Qu'il paroisse un nouveau Lycurgue dans le monde. Pensez-vous qu'à sa voix, tous les citoyens deviendront des hommes nouveaux, que leur esprit ne conservera aucun préjugé ancien, et que le germe du vice sera étouffé pour toujours dans leur cœur? vaine espérance. Les lois peuvent donner aux passions une impulsion générale, qui nous porte au bien, et nous rende méprisable tout ce qui peut nous en écarter; elles peuvent partager la puissance publique avec la plus exacte impartialité; mais imprimeront-elles le même caractère à tous les esprits? Avec les meilleures intentions du monde et un amour égal pour la patrie, tous les magistrats, en se succédant, auront-ils la même étendue de génie, et par conséquent, la même manière de voir les objets? en tireront-ils les mêmes conséquences? auront-ils la même promptitude dans l'action, le même courage et la même constance dans l'exécution? La balance du pouvoir doit donc pencher tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; et si l'opinion publique n'est pas assez affermie pour ramener les esprits à l'équilibre,

Digitized by Google

le gouvernement mixte n'est-il pas exposé à recevoir des secousses dangereuses de la part des passions ?

Je sais qu'un législateur peut resserrer et gêner les caprices de la fortune ; mais peut-il tous les prévenir ? Comment les lois romaines pouvoient-elles empêcher qu'il ne naquît un Annibal à Carthage, et en même-temps un Varron à Rome, pour combattre contre lui à Cannes ? Dans ces événemens extraordinaires, qui ébranlent une république jusques dans ses fondemens, n'est-il pas naturel que les passions et les pensées des citoyens prennent un nouveau caractère, et qu'après ce premier succès, elles ne dénaturent l'ancien gouvernement, ne brisent tous ses ressorts, et ne confondent enfin, comme elles font aujourd'hui en Europe, les plaisirs ridicules de l'imagination avec le véritable bonheur ?

Une république peut être assez bien constituée pour se garantir des vices qui naîtroient des passions de ses citoyens ; parce que sa vigilance peut les étouffer dans le moment qu'ils commencent à paroître, et avant qu'ils aient pris une certaine autorité ; mais les passions de ses voisins ne peuvent-elles pas la menacer d'un danger dont la prudence humaine

Digitized by Google

est incapable de la garantir ? Par des exemples, je vais vous faire mieux entendre ma pensée. Pour peu qu'on connoisse le gouvernement et le génie des Athéniens, on n'est point étonné que leurs succès pendant la guerre Médique, leur ayent donné des passions jusqu'alors inconnues, et que la médiocrité de leur fortune avoit jusques-là réprimées ; mais ayant vaincu Xercès, ce peuple plus gouverné par son imagination que par la raison, devoit se flatter de ne trouver aucun ennemi invincible.

Ce qui semble confondre ma raison, c'est que cette Lacédémone si constamment attachée à ses principes, éprouve dans ses mœurs la même révolution que la légère Athènes. Je me perds d'abord dans de vaines conjectures, et je ne découvre enfin la cause de ce phénomène que dans cette force même d'ame, qui forme le caractère des Spartiates. En effet, plus je vois de grandeur, d'élévation, de magnanimité, d'héroïsme et de constance dans leurs mœurs et leur génie, plus j'en vois résulter d'indignation contre les prétentions orgueilleuses des Athéniens. Il auroit fallu que ces hommes si sages n'eussent porté dans leur cœur aucun germe de nos passions, et fussent par

Digitized by Google

conséquent stupides, pour voir de sang-froid qu'on leur enlevât la gloire de commander les forces de la Grèce sur mer comme sur terre, dans le moment même où toute leur vertu s'étoit montrée avec le plus grand éclat. Les vertus humaines, mon cher pupille, ont leur délire; et ce mal est nécessaire, parce que les sociétés succomberoient dans certaines conjonctures, si leur courage et leur orgueil ne devenoient pas une espèce de fanatisme. Il falloit attendre patiemment que les Athéniens fussent punis et corrigés de leur ambition par les disgraces qu'elle devoit leur faire éprouver. Mais malheureusement il n'est pas donné à une société d'associer un extrême courage à une extrême prudence; à peine un Lycurgue en est-il capable. La vertu la plus nécessaire céda à l'autre, et Lacédémone se trouva enfin entraînée malgré elle par des passions impérieuses, et contre lesquelles l'habitude de ses anciennes vertus lutta inutilement.

Supposons actuellement que la politique établisse un équilibre parfait entre tous les pouvoirs différens et séparés d'une société, et qu'elle soit assez sage pour ne favoriser que les vertus les plus propres à conserver la paix, l'union et la confiance entre les citoyens. Dans

Digitized by Google

cette supposition même, mon cher pupille, je n'oserois encore me livrer aux douces espérances que vous m'avez montrées.

Il me semble qu'alors les citoyens trop heureux, croyant n'avoir plus rien à craindre les uns des autres, se livreroient malgré eux à une sécurité dangereuse; et vous commencez sans doute à entrevoir ma pensée. Moins les différentes branches du gouvernement, après une longue expérience de leur modération, se défieroient les unes des autres, moins on seroit attentif à s'observer mutuellement. Une confiance générale seroit bientôt suivie d'une indolence paresseuse et commode pour une foule de petites passions qui ne nous sont que trop naturelles et trop propres à nous occuper tout entiers. L'esprit du gouvernement agit sur les citoyens; mais, à son tour, l'esprit des citoyens agit sur le gouvernement. Ainsi, ce sentiment vif qui, par le mélange des différens pouvoirs et leur action réciproque, excite l'émulation, multiplie les lumières, et attache fortement les magistrats et les citoyens à la patrie et à la liberté, s'altéreroit peu-à-peu; car il est dans notre nature de posséder avec une sorte d'indifférence les biens que nous ne craignons pas de perdre. Les passions nobles, que

Digitized by Google

que la politique doit sans cesse encourager, parce qu'elles nous élèvent l'ame, et sans lesquelles notre raison attiédie, nous abandonne aux passions de nos sens, ne peuvent donc diminuer ou s'affoiblir sans que les ressorts du gouvernement et des lois ne se relâchent, ne se détraquent, et ne finissent par produire des effets tout contraires à ceux qu'on avoit attendus.

Vous verriez bientôt la plûpart des citoyens s'endormir dans le calme de leur paresse, en se flatant que rien ne peut troubler leur bonheur. Mais à mesure que les dupes se multiplient, soyez sûr qu'il se présentera des fripons pour en profiter. Au milieu de cette bonhomie générale, les esprits inquiets, nés intrigans et ambitieux s'abandonneroient aux espérances qu'une décadence encore cachée leur inspireroit. Dans cette triste nonchalance des lois et des mœurs, votre république bientôt sans courage et sans règle, verra naître une oligarchie, présage de la tyrannie, ou passera sous le joug d'un ennemi étranger. C'est ainsi que la providence a voulu que notre bonheur fût l'ouvrage de notre attention continuelle à nous en rendre dignes. Il faut, si je puis parler ainsi, que par un flux et un reflux de prospérités et de disgraces, d'espérances et de craintes, notre raison soit continuellement avertie de ses

Digitized by Google

devoirs, et que la machine politique du gouvernement se remonte d'elle-même par l'action mutuelle des passions les unes sur les autres.

Si une sécurité et un repos trop constans, en affaissant les ames, ruine le gouvernement mixte, n'espérez pas que la jalousie des différens ordres de la république et le mouvement qui l'accompagne, continuent toujours à augmenter l'empire des lois et des mœurs. En voici la raison. C'est que les citoyens se trouveront malgré eux dans de nouvelles circonstances, qui préparent de nouvelles passions, c'est-à-dire, qui font prendre nécessairement aux anciennes une marche nouvelle. Je viens de vous le démontrer, en vous disant comment l'orgueil des Athéniens donna de l'ambition aux Spartiates. Tant que les Romains eurent besoin de leurs vertus pour soumettre leurs ennemis, ils la conservèrent; mais devenus enfin les maîtres du monde et de ses richesses, comment leur fortune n'auroit-elle pas fait disparoître le mêlange et l'association de leurs différens pouvoirs? Cette dictature, ce consulat, cette censure, ce tribunat, ce sénat, ces comices du Champ-de-Mars qui avoient produit tant de grands hommes et des citoyens dignes d'eux, ne devoient-ils pas, en suivant

Digitized by Google

le cours nouveau des passions, ne plus voir naître que des hommes avides, bientôt avares, ensuite voleurs publics des nations? De-là, l'amour des voluptés; de-là des tyrans, et des citoyens prêts à vendre leur patrie et leur liberté.

Cette matière est trop importante pour l'abandonner si tôt, et je veux, mon cher pupille, vous donner un exemple qui nous touche de plus près. Rappelez-vous ces barbares sortis du Nord ou de la Germanie, dont nous descendons tous. En s'établissant dans les provinces de l'Empire, ces peuples y portèrent une forme mixte de gouvernement, et la seule qui pût convenir à leurs mœurs. A peine eurent-ils des demeures fixes. que sentant la nécessité de régler leurs droits et le sort de leurs sujets, qu'ils avoient dépouillés d'une partie de leurs biens, ils firent des lois, et il est vrai qu'elles ne servirent qu'à censurer les anciennes coutumes de la Germanie. Ils conservèrent à leur chef de grandes prérogatives, mais sans nuire à l'autorité dont les grands et le peuple avoient joui. Ils avoient même si peu d'idées de ce que nous appellons pouvoir arbitraire ou absolu, qu'ils laissèrent aux vaincus leurs lois, et leur permirent encore de s'associer aux vainqueurs.

Digitized by Google

Mais ne vous attendez pas que les mœurs altières et sauvages de ces barbares, leur amour pour l'indépendance, leur courage, leur ignorance, la force de l'habitude, puissent servir de rempart à cette constitution, contre les nouvelles passions que leur donnoient leurs conquêtes, une nouvelle patrie et les vices de leurs sujets; elles dérangèrent en peu de temps toute l'harmonie du gouvernement. Le prince, après avoir acquis de grands domaines, ne doit plus se regarder comme un chef d'aventuriers qui cherchent fortune; et l'abaissement servile des vaincus l'invitera avec d'autant plus de force à vouloir agrandir sa prérogative et gouverner en maître ses compagnons d'armes, que le peuple, distrait par les soins de sa fortune domestique, paroîtra oublier sa liberté; tandis que les grands, devenus plus avides en acquerrant des possessions, ne songeront qu'à les étendre, et trop fiers pour soupçonner qu'on veuille les humilier, négligeront la chose publique. De ces passions, c'est-à-dire, d'une avarice et d'une ambition brutales et farouches, résulta cette anarchie où tombèrent les barbares. N'ayant pu rien substituer de fixe à leurs anciens principes, qu'ils avoient perdus, la plupart des vainqueurs ne purent s'établir

Digitized by Google

solidement dans leurs conquêtes, et disparurent presque en naissant.

Il ne subsisteroit aucun des peuples qui partagent aujourd'hui l'Europe, ou du moins se civilisant peu à peu, non pas en prenant des vertus, mais en rendant leurs vices moins durs et moins atroces, ils auroient été bientôt soumis à ce despotisme jaloux et soupçonneux qui déshonore l'Asie, si le génie puissant de Charlemagne n'eut rappelé dans ses états les principes oubliés de la Germanie. Ce prince vit avec frayeur dans quel état de dégradation et de foiblesse étoit tombée la puissance publique, et les dangers dont sa nation étoit menacée de la part des Germains. Ces barbares, au milieu de leurs émigrations, semblèrent se reproduire; et si on ne se hâtoit d'aller les attaquer chez eux pour les empêcher de passer le Rhin, les Français devoient s'attendre au sort des peuples qui les avoient précédés dans les Gaules.

Pour rendre une ame à sa nation et la mettre en état de réunir ses forces, Charlemagne n'imagina point d'augmenter son pouvoir; il auroit révolté ses sujets ou les auroit abrutis. Il les rendit capables d'exécuter les grandes entreprises qu'il méditoit en les rappellant aux principes oubliés du gouvernement

que leurs pères avoient apportés de Germanie; et avec les anciennes assemblées de la nation, on vit reparoître le courage, l'union et la discipline qui lui avoient ouvert une nouvelle patrie.

Tant de succès, qui sembloient devoir affermir pour long-temps le gouvernement et les lois de Charlemagne, ne servirent cependant qu'à lui donner une prospérité passagère. Quelle en est la cause ? c'est que les vices qui avoient déformé le gouvernement de Clovis n'étoient que suspendus, et devoient sous la seconde race produire encore autant de maux que sous la première. En effet, toutes les lumières de la nation disparurent avec Charlemagne; et les ressorts du gouvernement mixte qu'il avoit rétabli furent brisés. Pendant que les successeurs de ce prince, engoués de la prospérité de leur nation, crurent que rien ne leur étoit impossible, et qu'il importoit à leur gloire de recouvrer l'autorité dont ce prince s'étoit dessaisi, le peuple n'étoit pas encore assez accoutumé à la prérogative qu'il venoit de recouvrer, pour savoir la défendre; et les seigneurs étoient trop fiers de ce qu'ils avoient fait de grand sous la conduite de Charlemagne, pour ne pas se livrer à l'ambition que

Digitized by Google

devoient leur inspirer des princes inquiets, mais assez maladroits pour vouloir accroître leur puissance par les moyens mêmes qui devoient la ruiner. De-là ces divisions monstrueuses qui déshonorèrent le règne de Louis-le-Débonnaire, et préparèrent la ruine de ses enfans et de ses sujets.

Si dans le cours de vos études, vous examinez un jour, mon cher pupille, l'histoire de France avec plus d'attention que nos historiens, vous verrez, que des débris de ce gouvernement mixte de Charlemagne, dont les parties n'étoient pas assez bien liées entre elles pour devoir subsister, il en devoit naturellement résulter cette police barbare que nous avons appellée le gouvernement des fiefs. Suivez alors la marche des passions. A mesure que celles des fils de Louis-le Débonnaire sont forcées malgré elles de renoncer à leurs espérances, celles des seigneurs s'agrandissent. Lasses et fatiguées enfin des désordres qu'elles faisoient naître, et qui les troubloient, elles consentent à traiter ensemble. L'ambition de Charles-le-Chauve dégénérée en simple vanité, se contente des droits d'une vaine suzeraineté, et celle des grands veut bien avouer un vasselage inutile, qui leur laisse toutes leurs forces. Les passions se

Digitized by Google

prêtent à ces températmens absurdes, parce qu'elles y avoient été préparées par le partage de l'autorité sous le gouvernement mixte de Charlemagne. Continuez alors vos observations, mon cher pupille, et vous serez convaincu que cette police des fiefs devoit conduire les Français à la monarchie, mais à une monarchie tempérée. Les princes et leurs vassaux, égaux en force, ou plutôt en foiblesse, ne pouvant point avoir des projets généraux et étendus, furent obligés de se ménager. Leur ambition étoit sourde, et il se forma entre eux une habitude de familiarité, de noblesse et de point d'honneur qui tranquilisa les esprits. Les révolutions se succèdent insensiblement, l'une prépare l'autre, et le caractère national, formé ainsi dans une longue suite de règnes, ne permet point au pouvoir absolu de dégénérer dans ce despotisme affreux de l'Orient qui étouffe à la fois les lumières de l'esprit et tous les sentimens généreux du cœur.

Je voudrois pouvoir vous peindre, mon cher Cléante, l'attention avec laquelle mon pupille dévoroit mes discours. Je lisois avec plaisir dans ses yeux, qu'il étoit également étonné et effrayé de ce torrent de révolutions qui entraîne les sociétés, se joue de la sagesse

Digitized by Google

humaine, et ne permet à aucun peuple de jouir à son aise du bonheur qu'il a désiré, et qu'il a quelquefois l'art de se procurer. Cachez bien votre doctrine, me dit-il, car si on la connoissoit, qui voudroit se charger de gouverner les hommes et leurs passions? Soyez tranquille, lui répondis-je, tant que les états estimeront les vertus et les talens véritables, ils ne manqueront point de conducteurs prêts à se dévouer généreusement aux soins de la patrie. Il est si doux de la servir! Dans les autres, on ne sera que trop embarrassé de tous ces intrigans corrompus et présomptueux, qui ne cherchent qu'à faire fortune aux dépens du public.

Mais, continuai-je, revenons, mon cher pupille, à nos passions; et pour ne vous laisser rien à désirer sur les causes générales qui varient leur cours, et leur donnent un caractère différent, j'ai envie de vous parler de l'influence du climat sur notre esprit et notre cœur. Cette matière mérite une attention particulière, et si je ne me trompe, la politique y pourra puiser d'utiles instructions.

Pour entendre ma pensée, rappellez-vous et ne perdez point de vue, que nos sens, si je puis parler ainsi, sont autant de canaux

Digitized by Google

qui portent à l'ame toutes nos idées ; et que ces idées par le plaisir ou le dégoût qui les accompagne, sont la source et le principe de toutes les passions que nous éprouvons. Si le climat, comme on n'en peut douter d'après les observations constantes des philosophes, contribue à nous donner des sens plus ou moins déliés, plus ou moins dociles, plus ou moins fidelles et constans dans leurs opérations, il faut nécessairement qu'il nous dispose à telle habitude ou à telle passion plutôt qu'à toute autre. Je ne doute point de cette influence impérieuse du climat, si rien ne s'y oppose ; mais je crois aussi qu'on peut la vaincre, et qu'elle ne seroit presque comptée pour rien, si les législateurs de chaque contrée, au lieu de s'y abandonner eux-mêmes nonchalamment, en avoient étudié les effets et calculé la force pour s'y opposer.

Alors on auroit appris l'art de lutter contre la nature et de la corriger, tantôt en accélérant, tantôt en ralentissant l'action de notre ame par une savante discipline; on l'auroit accoutumée à se précautionner contre les surprises des sens et à y résister. Par des établissemens salutaires on auroit distrait les citoyens des objets qui, en les frappant con-

Digitized by Google

tinuellement, doivent prendre sur eux trop d'empire. Dans cette contrée, l'imagination trop prompte et trop vive ôte-t-elle à la raison le droit d'examiner et de réfléchir ? Il n'est pas, je crois, impossible de modérer ses fougues et de prévenir son ivresse ou son engouement. Ailleurs est-elle trop lente et trop paresseuse pour communiquer à l'ame ces élans dont elle a besoin, pour s'élever à de nouvelles connoissances ? Il n'est pas impossible de l'aiguillonner et de l'irriter assez pour qu'elle donne de l'activité à une raison presque endormie. Par des progrès successifs, la politique seroit parvenue à séparer les hommes des vices que leur donne le climat, et même en redoublant ses soins, à faire fleurir les vertus qui paroissent leur devoir être les plus étrangères. Elle a fait quelquefois ces prodiges, et elle les auroit fait plus souvent, si l'amour du bien public l'eut plus souvent animée.

Pour ne nous pas égarer, mon cher pupille, allons pas à pas : et comme je vous l'ai déjà dit en commençant nos promenades philosophiques, défions-nous de notre imagination ; elle n'est que trop propre à nous faire prendre nos rêves les plus bisarres pour autant de vérités incontestables.

Digitized by Google

Dans toutes les régions de la terre, les hommes ont, il est vrai, les mêmes sens et les mêmes organes; mais je vous le répète, il faut convenir. avec les physiciens, que la différente température des climats modifie leur action d'une manière très-différente et dont on ne peut douter, si on fait attention aux divers caractères des peuples. Il est sûr que notre ame, cet être simple et le principe de nos pensées, a besoin dans le cachot où elle languit, du concours et du rapport de nos sens pour acquérir des idées, et en les comparant et les combinant entre elles, parvenir à la connoissance des vérités qui nous sont nécessaires. De cette première vérité, il faut conclure que dans les différens climats qui partagent la terre, ce souffle divin qui nous anime, et destiné à nous servir de guide et de maître, ne doit pas trouver par-tout des instrumens également favorables à ses opérations, ni les mêmes secours pour se conduire avec sûreté à travers les ténèbres de sa prison.

Par la nature de l'air que nous respirons, qui nous entoure, qui nous frappe et agit sur nous, tantôt nos fibres trop roides, tantôt trop flexibles et trop molles ne font pas à l'ame les mêmes rapports et de la même

Digitized by Google

manière. Ici elle reçoit une impression trop légère pour sortir de son repos. Ailleurs cette impression est trop profonde pour ne pas lui faire contracter des habitudes durables qui la maîtrisent impérieusement : un sang formé par des alimens différens circule avec trop de vivacité, ou semble s'appesantir dans nos veines, tandis que les esprits animaux, plus rares dans le Nord et moins ardens, semblent craindre de troubler l'inaction de l'ame ; ils coulent et se précipitent dans le Midi avec trop d'abondance, et là jettent dans une agitation inquiète et impatiente. De toutes ces différences dans l'action de nos sens, le caractère de notre esprit, de notre cœur, et par conséquent de nos mœurs, si rien ne s'y oppose, ne doit-il pas recevoir une empreinte différente ? Quoique dans toute la terre, les hommes aient le germe des mêmes passions, il ne s'y développe donc pas de la même façon. Chez tous les peuples on connoît la crainte, l'espérance, l'envie, la jalousie, l'ambition, l'avarice, l'amour des voluptés, &c. mais chez les uns, ces passions seront plus vives, plus agissantes, et chez les autres plus languissantes, et même elles paroîtront quelquefois comme mortes ou étouffées. Entrons, si vous le voulez bien, dans quelques détails.

Digitized by Google

Voyez ces régions fécondes où la nature prodigue à pleines mains ses faveurs les plus précieuses, et je serois tenté de dire ses poisons les plus pernicieux. Ne diroit-on pas qu'elle semble y avoir donné inutilement aux hommes des besoins pour aiguiser leur esprit, puisqu'elle se hâte trop de les satisfaire? Vous trouverez des peuples où les générations se succèdent sans faire aucun progrès. Les enfans se contentent, comme leurs pères, des productions presque spontanées d'une terre trop libérale; et parce que dans leur malheureuse abondance, ils n'ont ni nos craintes ni nos espérances, ils n'ont point notre industrie. Ils languissent dans une tranquille indolence, et la paresse de leur corps passe dans leur ame. Tout exercice les fatigue, et dans cette habitude de mollesse et d'oisiveté, les organes de leur cerveau, loin de recevoir des secousses fortes et propres à donner de l'activité et de l'essor à la raison, la familiarisent avec la routine qui leur suffit et qui leur plaît. Leur ame sans chaleur sera donc incapable de toutes les vertus qui demandent de la force, du courage et de la tenue.

C'est cette disposition des passions et des esprits, incapable de toute énergie, qui sans doute a rendu si facile l'établissement de ces

Digitized by Google

grandes monarchies de l'Asie dont je vous parlois hier. Remarquez, je vous prie, avec moi, que la nature répand par-tout des hommes extraordinaires, faits pour penser par eux-mêmes, et qui briseront toutes les chaînes qui veulent captiver leur génie. Ce n'est point ici, mon cher pupille, une vaine supposition, je pars d'après les faits; l'histoire vous offre plusieurs exemples de ces phénomènes moraux, qui semblent être l'ouvrage seul de la fortune, et qui sont peut-être préparés pour empêcher l'entière dégradation de nos ames et réveiller notre raison.

Quoiqu'il en soit, il n'aura fallu dans l'Asie qu'un homme plus audacieux ou moins timide que les autres, né par hasard avec des passions plus actives, et dont quelques circonstances extraordinaires auront développé les talens, pour étonner ses compatriotes, acquérir du crédit sur eux, les gouverner et se servir de son pouvoir pour soumettre avec leur secours les contrées voisines et former un grand empire. Après avoir donné cette première impulsion aux esprits, je conçois très-bien qu'il étoit possible à ce héros vainqueur de combattre par de sages établissemens l'influence du climat, le dompter, et retirer les vainqueurs et les vaincus de leur apathie

Digitized by Google

naturelle. L'amour de la gloire une fois connu, il étoit facile d'apeller à sa suite les vertus dont il a besoin pour se conserver et s'augmenter. Mais soit que mon conquérant dut plutôt ses succès à la force de ses passions qu'à celle de son esprit, ou comme Pyrrhus, ne fit lui-même des conquêtes que pour s'abandonner plus librement aux plaisirs, la commotion passagère qu'il excita dans les ames, laissa bientôt reprendre au climat tous ses droits. C'est ainsi que les révolutions faites par Cyrus et Alexandre furent perdues pour l'Asie, et avec ces princes disparut bientôt l'enthousiasme qu'ils avoient inspiré. Les Grecs et les Macédoniens qui s'établirent dans les conquêtes, ne tardèrent pas à sentir le poids accablant de cette paresse qui, jusqu'alors, avoit avili les Asiatiques. Leur esprit se rétrécit ; on oublia les sages institutions de la Grèce, et l'Asie ne connut plus cette heureuse agitation des passions qui avoit étendu le génie en Europe, et fait connoître que l'homme est capable de pratiquer et d'aimer en même temps les vertus les plus sublimes et les plus austères. En formant de grands états, les successeurs d'Alexandre les laissèrent retomber dans leur ancienne foiblesse,

parce

Digitized by Google

parce qu'il leur parut plus doux de jouir voluptueusement de leur fortune que de l'affermir par des établissemens austères.

La nature humaine semble dégradée sous les feux brûlans de la Zone Torride. Pourquoi les sauvages d'Afrique n'ont-ils point senti le besoin de penser, qu'ont éprouvé autrefois les sauvages d'Europe, et qui les a retirés de leur barbarie? Leur imagination est éteinte, et ne saisit point avec force le souvenir des événemens qu'ils ont éprouvés et que leur mémoire leur présente. Ainsi, occupés du seul moment présent, le passé ne leur apprend point à se précautionner contre l'avenir. C'est en vain que les Africains ont formé des bourgades, depuis tant de siècles, il n'est résulté aucune lumière de ce commencement de société. Leur intelligence peu supérieure à l'instinct des animaux parmi lesquels ils vivent, ne leur a pas appris à trouver dans leur cœur les principes de nos qualités sociales. Après tant de malheurs, ils ne soupçonnent pas encore les avantages de la paix, de la justice et de l'union. Leurs guerres continuelles, en les empêchant de se multiplier, et le commerce infâme qu'ils font avec les Européens, dévastent leurs peu-

plades et semblent les condamner à une éternelle enfance, si des événemens extraordinaires ne viennent à leur secours.

Vous savez que les Espagnols ne rencontrèrent dans les îles d'Amérique, dont ils firent d'abord la conquête, que des hommes à peine ébauchés. Les générations s'étoient inutilement succédées, tout offroit encore l'image de l'ignorance du monde naissant. Sans besoin, sans travail, et par conséquent sans avoir éprouvé les secousses que les passions donnent à l'intelligence, les fils n'avoient jamais eu que les connoissances de leurs pères, et leur instinct timide ne s'étoit point perfectionné. Aujourd'hui même que les Européens établis dans toutes les parties de l'Amérique, y ont porté leurs connoissances, leurs arts et leur activité; les naturels du pays n'ont rien imaginé, et se sont contentés d'adopter nos vices qui ne tiennent qu'aux sens, et que nous leur avons prodigués dans l'espérance de les civiliser.

Il faut que la force de l'habitude soit bien puissante sur l'esprit des Américains, c'est-à-dire, que l'action de leur raison soit bien lente, puisque malgré les événemens et les

Digitized by Google

hasards variés et sans nombre que ces vastes régions ont dû éprouver, le Mexique et le Pérou n'étoient que des états nouveaux quand les Espagnols s'en emparèrent. Combien de ces nations sauvages errent encore entre les contrées habitées par les Européens, sans avoir acquis aucun dégré de civilisation. Il faut sans doute que les organes de leur cerveau soient bien lourds et bien massifs, puisque leur raison ne s'est point élevée jusqu'à comparer leur état au nôtre. A la bonne heure qu'ils nous méprisent, je les approuverois, si ce mépris étant le fruit de leur étude et de leurs méditations, ils avoient su haïr nos vices et cependant profiter de nos lumières. Mais il n'est que trop sûr qu'ils nous méprisent sans nous connoître, et seulement parce que nous ne leur ressemblons pas. Si leur raison étoit susceptible de ces élans capables de rompre les chaînes de l'habitude et des préjugés, ils auroient comparé les objets. En condamnant nos vices, ils auroient été en état de profiter de la force de leur ame pour former des républiques dont nous aurions admiré les lois et les mœurs.

Si nous en croyons les voyageurs qui ont

Digitized by Google

pénétré dans les régions les plus voisines du Pôle, il semble que la nature expire dans ces climats. Si la terre n'est pas ensevelie sous des glaces éternelles, si le soleil y conserve encore assez de force pour lui permettre de produire quelques alimens, on y rencontre à de grandes distances des familles errantes, et qui ne sont guères plus civilisées que les ours avec lesquels elles vivent, et qu'elles redoutent. En s'éloignant de ces régions pour se rapprocher un peu des nôtres, vous trouverez quelques hameaux, composés tout au plus de trois ou quatre habitations dont la chasse ou la pêche font toute l'occupation. Ces habitans, toujours retenus par la crainte qui est le fruit de leur foiblesse, et toujours pressés par les besoins toujours renaissans qui les assiégent, n'ont pas le temps de soupçonner qu'il peut y avoir des moyens d'y pourvoir d'une manière plus sûre que celle qu'ils tiennent de leurs pères, ou plutôt les organes de la pensée trop roides ou trop peu flexibles, les attachent fortement à leurs premières habitudes. et ne leur permettent même pas de recevoir de nouvelles idées. Leur chasse ou leur pêche a-t-elle été heureuse ? ils la dévorent, et le plaisir pré-

Digitized by Google

sent remplissant toute leur ame, ils ne se doutent jamais que le lendemain sera peut-être moins heureux. Ainsi les jours se succèdent. et les événemens varient sans que leur esprit apprenne à les comparer.

Mais sortons, mon cher pupille, de ces contrées disgraciées. C'est dans les deux Zones tempérées que la nature fait naître des hommes destinés à jouir de tous leurs avantages et des biens qu'elle a faits pour eux, mais qui doivent être l'ouvrage de leurs méditations et de leur travail. C'est-là que la raison n'étant point retenue dans ses opérations par des organes trop délicats, ou captivée par des organes trop grossiers, peut s'élever par degrés aux connoissances les plus sublimes. Quelques familles d'abord errantes et barbares, comme dans le reste du monde, ne tarderont pas à profiter du génie des hommes privilégiés qui naîtront au milieu d'elles; elles auront bientôt des demeures fixes, et loin de continuer à devoir leur subsistance aux faveurs incertaines de la fortune, elles se hâteront de cultiver la terre. Dès que l'esprit est capable d'être étonné, de comparer les objets et de réfléchir, rien ne peut l'arrêter dans sa course. Ces nouveaux philo-

Digitized by Google

sophes conduits à la curiosité par l'étonnement que leur inspirera leur nouvelle situation, passeront promptement de la curiosité à l'espérance de trouver de nouveaux biens. Alors les esprits se replieront sur eux-mêmes, et des inconvéniens mêmes, dont ils se plaindront encore, il résultera une nouvelle lumière. Ces premiers essais seront sans doute l'ouvrage de l'inquiétude et du hasard, mais ce sont autant d'expériences dont quelques sages profiteront pour connoître la nature des lois les plus propres à préparer le bonheur des sociétés naissantes. Tandis que le reste de l'univers s'abandonnoit patiemment à sa stupide barbarie, on laissoit usurper l'autorité publique à qui étoit assez hardi ou assez adroit pour s'en saisir; vous voyez se former en Europe des gouvernemens où des lois impartiales ménageront les intérêts de tous les citoyens, ne permettront pas aux magistrats d'abuser de leur pouvoir, établiront un équilibre entre toutes nos passions, leur prescriront une marche certaine, et en les trompant, si je puis parler ainsi, les dénatureront. Alors le citoyen cherche son bien particulier dans le bien public; tous les sentimens de son cœur sont purifiés par l'amour de la patrie et de

Digitized by Google

la liberté, et cette activité même de nos passions qui peut nous porter aux plus grands vices, nous fera aimer et pratiquer avec transport les vertus les plus héroïques.

Mais dans ces Zones tempérées, toutes les régions ne jouissent pas de la même température, de la même abondance ni des mêmes productions. Les unes sont ouvertes en longues et vastes plaines dont la fertilité invite les hommes à une paresse qui prépare des mœurs douces et leur civilisation, mais qui refuse à l'ame le ressort nécessaire pour perfectionner une première ébauche. D'autres contrées sont hérissées de montagnes et de forêts. Tandis que celles-ci sont coupées par de grandes rivières, celles-là attendent la rosée du ciel pour féconder leur sol; et d'autres enfin servent de barrière à quelque mer. Sans parler de mille autres accidens par lesquels la nature a répandu une prodigieuse variété dans ses ouvrages, il n'est pas permis de douter que ces différentes contrées, en donnant des besoins et des habitudes différentes à leurs habitans, ne doivent imprimer divers caractères à leur esprit et à leurs mœurs. N'en doutons pas, puis que nous devons toutes nos idées à l'impression que les objets font sur

Digitized by Google

nos sens, il n'est pas possible que des climats si différens les uns des autres ne modifient de cent manières différentes les sensations des hommes, et par conséquent n'appliquent les opérations de leur entendement à des vues et à des fins toutes différentes. De-là cette variété innombrable d'habitudes, de mœurs, de coutumes, de lois et de caractères qui distinguent toutes les contrées de l'univers, et si je puis parler ainsi, donnent à leurs habitans un goût de terroir qu'ils ne perdront point, à moins que des hasards heureux et des événemens extraordinaires ne les forcent, malgré eux, à abandonner leurs habitudes et prendre un nouveau génie.

Mais sur-tout, mon cher pupille, faites attention que le soleil, cette grande ame du monde, et que je croirois assez volontiers destinée à mûrir notre raison comme les fruits de la terre n'exerce pas un égal empire sur toutes les parties de notre Zone. Voilà pourquoi plusieurs de nos contrées d'Europe, sans éprouver les extrêmes disgraces de la Zone Torride ou des deux Zones glacées semblent cependant y participer plus ou moins, selon que le ciel les regarde d'une manière plus ou moins favorable. Là le soleil commence à

Digitized by Google

n'avoir plus assez de force pour réparer les torts des hivers trop longs et trop rigoureux. Les fibres du cerveau ont contracté une certaine rudesse, une certaine dureté ou une certaine lenteur qui retardent, ou plutôt empêchent les opérations de l'entendement, il est frappé de stérilité, comme ces terres trop long-temps couvertes de frimats, et qui se refusent aux productions que la nature prodigue dans des climats plus heureux. L'intelligence ne devine donc rien, elle ne soupçonne rien, elle est contente de ses erreurs, et n'espérant par conséquent pas de faire aucun progrès, reste dans son inertie. Les esprits animaux sont atténués, et leur circulation trop paresseuse et trop foible n'imprime aucune trace assez profonde dans le cerveau. Ailleurs, au contraire, les chaleurs sont déjà assez vives et assez constantes, et la terre est assez libérale pour inspirer à ses habitans qui la cultivent presque sans peine, une paresse dont leurs besoins, trop aisément satisfaits, ne peuvent point les délivrer. Dans toutes ces régions l'ame languit et ignore ses ressources. La raison, qui n'est ni réveillée par l'imagination, ni excitée par la crainte et l'espérance, n'ose

Digitized by Google

jouir de ses droits. Elle attend patiemment qu'une suite d'événemens extraordinaires la retire de son état naturel, et fixe ses idées sur des objets nouveaux. Ces événemens arriveront, mais sans succès; et les asiatiques, après quelques secousses, se retrouveront toujours dans cette même indolence et cette même paresse qui empêcheront toujours qu'il n'y ait de révolution pour eux.

Pour nous amuser, mon cher pupille, transportons tous ces peuples dans des climats différens de ceux où ils sont nés; il en résultera peut-être des lumières qui nous seront utiles. Par exemple, ces asiatiques que la nature a jetés sur une terre qui respire la mollesse et l'oisiveté, supposons qu'une bande de barbares, de scythes s'emparent de leurs possessions, les obligent de passer le Bosphore, et de s'exiler dans la Grèce encore déserte; et voyons ce qui doit naturellement en résulter.

Ces nouvelles colonies regretteront d'abord leur ancienne patrie. Sous quel ciel incommode, diront-elles, sommes nous donc condamnées à vivre? Une terre sauvage se refuse à tous nos besoins, et nous ne pourrons en obtenir des alimens qu'en l'arrosant de notre

Digitized by Google

sueur. Voilà sans doute des hommes malheureux ; mais ne les plaignons point de se voir obligés de travailler pour subsister. En cultivant la terre, ils vont cultiver et étendre leur raison. Ils sentiront la nécessité d'une industrie dont ils n'avoient pas encore eu besoin. Quelque succès les consolera de leurs travaux et de leurs peines ; leurs anciennes habitudes commenceront bientôt à les moins contrarier, et ils se familiariseront avec celles que la nécessité leur fait contracter. Ils paroîtront d'abord tomber dans une sorte de barbarie. Ce ne seront plus ces bergers qui, dans leur oisiveté, apprenoient des oiseaux l'art du chant, ou observoient le cours des astres. Courbés vers la terre pour en tirer leur subsistance, les premiers progrès de leur industrie rustique leur en prépare de plus grands et de plus utiles.

Après quelques générations, ne doutez point que ces hommes, dont les organes, par l'influence du climat, auront acquis en même-temps ce dégré modéré ou tempéré de force, de souplesse et d'agilité d'où résulte le génie, ne s'élèvent à toutes les connoissances les plus nécessaires à leur bonheur, et qui honorent le plus l'humanité. L'imagination, produite

Digitized by Google

par une heureuse abondance des esprits animaux et par une circulation ni trop vive ni trop paresseuse de toutes nos liqueurs, servira d'aiguillon à cette raison oisive que leurs pères avoient apportée de l'Asie. Aux besoins grossiers des sens, se joignent déjà les bésoins de l'intelligence qu'on ne peut jamais rassasier, que les difficultés augmentent, et qui deviennent une source intarissable de lumières.

Ce que je vous dis n'est point une vaine rêverie. La Grèce, en effet, a commencé par être barbare; et si ses premiers habitans, comme les asiatiques, dont je viens de vous parler, avoient trouvé un ciel et une terre qui eussent prévenu, et par-là même suspendu leurs désirs; leur ame auroit été incapable de faire les efforts auxquels nous sommes condamnés pour trouver la vérité qui se cache à nos yeux, qui semble nous fuir, et qui peut seule cependant nous instruire de nos devoirs; et en nous faisant connoître tout ce que nous pouvons attendre de la grandeur de notre être, et craindre de sa foiblesse, nous enseigner les vertus nobles et généreuses qui nous sont nécessaires, et l'in-

Digitized by Google

dustrie ingénieuse et vigilante qui les fait naître, les accroît et les conserve.

Les Grecs étant obligés de pourvoir à leur subsistance par un travail assidu et constant, leur corps acquit par le travail les qualités qui le rendent digne d'être l'instrument de la substance immortelle et sublime à laquelle il est joint, et qui doit le gouverner. Ils s'accoutumèrent à examiner, à comparer, à calculer et à réfléchir. Après avoir satisfait aux besoins de leurs corps, ils sentirent que l'intelligence a les siens. C'est ainsi que ces peuples à jamais célèbres sont parvenus à perfectionner toutes les sciences et tous les arts. Tandis que les asiatiques, toujours contens de leurs premières ébauches, ont été persuadés par la paresse de leurs organes et de leur ame qu'ils avoient toujours atteint à la perfection; les Grecs, au contraire, en s'éclairant, soupçonnoient ce qui leur manquoit, et une carrière nouvelle s'ouvroit à leur curiosité. Ils étudièrent le bonheur dans les lois de la nature; ils parvinrent à faire naître toutes les vertus et tous les talens qui honorent le plus le genre humain; et nous voyons, au contraire, que les asiatiques éternellement lâches et foibles obéissent sans résistance au cours des événe-

Digitized by Google

mens, sont incapables de résister à aucun caprice de la fortune, et obéissent également à toutes les lois qu'on leur impose.

Je lis dans vos yeux, mon cher marquis, que vous êtes tenté de m'interrompre; souffrez cependant que je vous arrête pour vous mettre en état de mieux juger de mes remarques, et si elles en valent la peine, les graver plus profondément dans votre esprit; permettez-moi, puis que je suis en train de faire voyager les peuples, de transporter ces Grecs, si doués de vertus et de talens, dans les contrées sauvages du Nord, et cependant comprises dans notre Zone. S'ils peuvent se résoudre à vivre dans cet exil où la nature désolée ne leur offrira que des objets hideux et sauvages; je suis sûr qu'après quelques générations, on verra s'élever un peuple nouveau qui ne ressemblera plus à ses pères.

Vous riez peut-être en vous-même de cette métamorphose que je vous prédis; mais n'est-elle pas déjà arrivée plusieurs fois dans le monde? Sans vous parler de tous les peuples policés ou barbares qui se sont établis dans de nouvelles contrées, et y ont pris un nouveau caractère, bornons-nous aux Grecs. Leur histoire ne nous apprend-elle pas que

Digitized by Google

les colonies, parties des principales villes de la Grèce, et qui s'établirent dans l'Asie, prirent insensiblement le caractère des asiatiques; l'amour de la liberté et de la patrie s'affoiblit peu à peu, et peu à peu toutes ces petites passions molles et voluptueuses, dont le germe est dans tous les cœurs, et contre lesquelles les législateurs de la Grèce avoient eu l'habileté de prémunir les citoyens, se montrèrent avec moins de pudeur. A mesure qu'elles firent des progrès, l'ame perdoit de sa force, et dès-lors elle étoit préparée à subir sans répugnance le joug des Perses, et à le porter enfin sans mumurer.

Pourquoi donc mes Grecs, transportés dans le Nord, ne perdroient-ils pas leur caractère national? Dans ceux dont je viens de vous parler, les fibres du cerveau durent se ramollir de génération en génération, et tandis que de nouveaux objets remplissoient leur esprit de nouvelles idées, les esprits animaux ne coulèrent plus avec assez d'abondance et de vivacité pour que ces Grecs transplantés conservassent assez d'énergie et de force dans l'ame, pour rester constamment attachés aux lois et à la discipline de leurs pères. Je vous demande actuellement par quelle raison mes Grecs du Nord n'éprouveroient aucune révo-

Digitized by Google

lution dans leur caractère, après en avoir éprouvé une si considérable dans leur situation. Pourquoi le ciel et les terres de la Scythie en frappant leurs sens d'une manière nouvelle, ne leur donneroient-ils pas de nouveaux besoins, puis qu'ils ne pourroient plus satisfaire ceux auxquels ils étoient accoutumés ? Pourquoi ces Grecs dépaysés n'auroient-ils pas de nouvelles idées, et enfin un génie tout nouveau? Ne respirant plus l'air tempéré de la Grèce, n'obtenant qu'avec beaucoup de peines d'une terre ingrate les productions les plus grossières; ne sentez-vous pas que bientôt ils ne s'occuperont que des objets, des soins et des pensées qui intéressent les Scythes mêmes ? Mes Grecs, en un mot, seront trop asservis à leur nouvelle fortune, pour conserver même le souvenir des connoissances et des mœurs qu'ils avoient apportées de leur patrie. Il n'en restera dans leur mémoire qu'une tradition obscure, confuse et bientôt défigurée par les préjugés qu'enfante nécessairement la barbarie des mœurs.

Arrêtons-nous encore un moment sur cette matière, elle est trop curieuse et trop intéressante pour l'abandonner légèrement. Je veux vous dire un mot de ce que M. Mallet nous apprend dans son excellente *introduction à*

l'histoire

Digitized by Google

l'histoire de Dannemarck. Je vous avoue que ses conjectures ont sur moi la plus grande autorité, et tout ce qu'il dit est puisé dans une connoissance profonde du cœur et de l'esprit humain ; je vous invite à lire, ou plutôt à méditer cet ouvrage, quand nous serons de retour en France.

Vous verrez comment des peuples, partis des provinces méridionales de l'Asie, et que la grandeur d'ame, le génie et la vaste politique de Mithridate avoient arrachés à leurs vices, en leur communiquant son courage et toutes ses passions, prennent, après avoir perdu ce prince, le parti extrême de s'enfoncer dans les régions du Nord, pour ne pas passer sous le joug de Pompée et se soustraire à l'empire avare et tyrannique des Romains. Triste vicissitude des choses humaines, mon cher pupille, et bien propre à confondre cette politique qui se flatte d'affermir pour toujours sa puissance sur les fondemens ruineux de la force et de l'injustice. Ces combats, ces victoires, ces triomphes de Pompée, qui étonnoient Rome, et sembloient lui promettre un empire éternel sur l'Orient, ne servirent au contraire qu'à porter dans les déserts du Nord ces soldats de Mithridate, qui, ne

Digitized by Google

pouvant conserver de leurs premières qualités, de leur discipline et de leurs premiers préjugés que ce qui pouvoit s'associer à la barbarie de leur nouvelle patrie, deviennent avec le secours du temps, ces Scandinaves, ces Goths, ces Vandales, ces Huns, ces Francs, ces Sarmates, et toutes ces hordes de barbares destinées à détruire le nom des Romains, et à reprendre enfin, après s'être établis dans leurs conquêtes, un nouvel esprit et des mœurs malheureusement trop ressemblantes à celles de l'Asie.

Ces hommes fiers, courageux, accoutumés à la licence de la guerre, et qui cherchoient une nouvelle patrie, ne devoient pas balancer à regarder le brigandage et le vol comme des moyens honnêtes et légitimes de subsister; parce que des hommes qui ne sont que soldats, sont persuadés que tout appartient à la force. Vous n'en douterez point si vous vous rappelez ce que je vous ai dit du pouvoir des circonstances sur nos mœurs, et de la manière dont nos idées s'établissent dans notre entendement. Ces soldats, qui s'étoient exilés par un mouvement impétueux d'indignation et de colère, pouvoient-ils se résoudre à cultiver laborieusement une terre sauvage qui se

Digitized by Google

refusoit à leurs besoins ? Ils imitèrent les Scythes, et laissèrent à des esclaves le soin des troupeaux qu'ils avoient volés, et qui devinrent la seule richesse de leurs enfans. De toutes les anciennes idées qu'ils avoient apportées de l'Asie, ils ne conservèrent que celles qui pouvoient s'associer à celles qui leur donnoit leur nouvelle situation : on se les rappela d'abord plus rarement, et bientôt il n'en subsista aucune trace. Tous ces peuples mal à leur aise, pressés et foulés les uns par les autres, s'enfoncèrent davantage dans les forêts du Nord. A chaque pas ils trouvèrent, si je puis parler ainsi, un nouveau genre d'ignorance et de barbarie, qu'ils adoptèrent sans peine, parce qu'ils s'y étoient préparés par dégrés.

Quand ils auroient conservé quelque reste de la doctrine des Mages, favorable à la conservation des mœurs, quand la politique de Mithridate leur auroit appris à respecter la justice, la nécessité impérieuse de pourvoir à de nouveaux besoins, ne devoit-elle pas les forcer d'adopter de nouveaux principes ? Dans toutes ces différentes métamorphoses dont je vous parle, ne voyez-vous pas que les passions, toujours attachées à leurs intérêts, ont

une marche constante et uniforme ; elles paroissent varier, parce qu'il est dans leur nature de se développer successivement, et pour se satisfaire, d'obéir aux événemens et aux circonstances.

Il s'éleva parmi ces barbares, un homme extraordinaire, ce fut Odin, supérieur par l'étendue de son génie, à tous ses compagnons d'armes, il fut assez heureux pour les étonner par son courage, ses entreprises et ses succès. Quand il auroit retrouvé en eux quelque reste de justice et des vertus nécessaires aux citoyens, il se seroit bien gardé de vouloir les ranimer; il auroit craint d'affoiblir cet enthousiasme qui devoit alors leur tenir lieu de tout. Il ne songea qu'à former des soldats, qui ne se lassassent jamais de combattre. Il soumit tout le Nord, et il parut aux vainqueurs et aux vaincus un être supérieur à l'humanité. S'ils avoient eu quelque idée de la divinité, ils l'oublièrent, et leur religion devint aussi sauvage et aussi grossière qu'eux. Ils firent un dieu de leur général, qui leur promit une seconde vie et de leur donner des plaisirs dignes d'eux. Dans le palais ou le paradis d'Odin, on n'imagina point d'autre bonheur que de boire de la bierre dans le crâne de son ennemi, et de

manger éternellement d'un sanglier qui se reproduiroit sans cesse sur la table des bienheureux. On devoit se battre pour s'amuser; le vainqueur triomphoit, et le vaincu se relevoit avec l'espérance de vaincre à son tour, et on passoit ainsi toute l'éternité à se livrer des combats.

A cette peinture, vous connoissez, mon cher pupille, les mœurs de tous ces peuples barbares que le repos fatiguoit, et à qui leurs passions farouches et brutales avoient persuadé que la guerre est le souverain bien. Ces peuples du Nord se répandirent dans les contrées voisines. Tandis que les uns entroient dans la Germanie, où les armes des Romains avoient, inutilement pour leur sûreté, réduit plusieurs provinces en déserts, et dans cette Pologne, où nous sommes aujourd'hui, les autres refluèrent dans leur ancienne patrie, et dévastèrent les plus riches provinces de l'Asie pour s'y fixer.

Remarquez, je vous prie, comment ces peuples du Nord, errans, pour ainsi dire, à l'aventure, et sans autre projet que de ne pas manquer de combats et d'ennemis, se préparent insensiblement à prendre de nouvelles mœurs en s'approchant des frontières

Digitized by Google

Romaines. Vous connoissez ces Huns si terribles qui se répandirent dans l'Asie ; leur brutalité ne tarda pas à s'assouplir par les vices naturels aux provinces qu'ils avoient conquises. Pour les barbares qui se portèrent dans les régions occidentales de l'Europe, ils conservèrent plus long-temps leur caractère, parce qu'elles n'étoient pas également propres à tempérer leur férocité. En habitant d'abord la Germanie, ils prirent les mœurs et les coutumes des Germains, que Tacite nous a fait connoître. C'étoit là le commencement d'une grande révolution ; et quand ils prirent le parti de s'établir dans les provinces de l'Empire, ils communiquèrent une partie de leurs vices aux peuples avec lesquels ils se confondirent, et en empruntèrent à leur tour qui leur étoient inconnus. Alors l'influence du climat commença à se faire sentir. Un ciel nouveau et une terre nouvelle firent naitre de nouvelles idées, qui servirent insensiblement à faire oublier les anciennes. Les passions moins farouches préparèrent les esprits à une civilisation qui a fait les progrès que vous savez.

Vous m'étonnez beaucoup, me dit alors mon pupille, car après vous avoir entendu parler des institutions politiques qui ont tant de

Digitized by Google

force sur nos mœurs, et dénaturent en quelque sorte nos passions, en leur donnant un nouveau cours, je ne m'attendois pas à toutes ces prérogatives que vous attribuez actuellement aux causes physiques, et dont j'ai vu souvent que vous ne faisiez pas grand cas. C'est-à-dire, mon cher marquis, répartis-je en l'interrompant, que je n'y crois pas, comme quelques écrivains qui leur attribuent une force irrésistible. L'influence du climat est entre leurs mains une espèce de dieu dans sa machine, qui leur sert à dénouer toutes les difficultés qui les embarrassent dans leur systême. Dans les conversations ordinaires, et sur-tout à Paris où l'on parle précisément pour parler, on se rendroit insupportable en voulant y porter une exactitude fatigante pour l'imagination ; on tranche tout pour éviter l'ennui des discussions. Mais nous sommes en Volhinie, où la raison est moins impatiente qu'en France, et en nous entretenant aujourd'hui, notre objet est moins de nous amuser que de nous instruire.

Souffrez donc que je vous développe tout ce que je pense sur cette matière. Je crois à l'influence du climat; et comment n'agiroit-il pas puissamment sur notre ame? Je vous

ai dit qu'elle a besoin pour ses opérations, des organes de notre corps, et qu'une différente température les modifie différemment. Or, s'il est sûr que l'air pur qu'on respire dans les régions échauffées par les feux tempérés du soleil, doit donner aux fibres du cerveau, une action souple, docile et rapide, qu'on ne doit éprouver ni dans les contrées où l'entendement oisif, si j'ose le dire, paroît consumé par des chaleurs dévorantes, ni dans les climats où l'air chargé de frimats et de vapeurs pesantes, engourdit tous nos sens, éteint l'imagination, et rend la raison esclave de ses habitudes; pourquoi donc tous ces pays si différens les uns des autres, ne donneroient-ils pas à leurs habitans, une manière differente de sentir et de penser; et de-là, ne doit-il pas naturellement résulter des passions plus ou moins développées, plus lentes ou plus exaltées?

Il me semble, en effet, que les passions doivent avoir une routine, une marche et un cours différent, si on les abandonne à l'action naturelle du climat. Je serois fort étonné si les richesses que la nature prodigue dans quelques contrées, n'en livroient pas les habitans à des passions molles, paresseuses, ti-

Digitized by Google

mides et voluptueuses qui rétrécissent l'esprit et nous rendent incapables de toute discipline et de toute vertu qui demandent de la force. Ces peuples paroissent quelquefois vouloir s'élever au-dessus d'eux-mêmes, mais leur mouvement, auquel rien ne les a préparés, les fatigue; et leur repos, qu'ils regrettent, les ramène malgré eux, à leur premier état. Au contraire, ces terres sauvages qui se refusent aux besoins des hommes, et les forcent à chercher une subsistance incertaine, par des courses pénibles et journalières, leur donneront des passions mâles, brutales et vigoureuses, qui leur tiendront lieu de raison. Les organes endurcis de leur cerveau se refuseront à de nouvelles pensées; et ce n'est que par-là qu'on peut rendre raison de cette persévérance constante avec laquelle les sauvages, depuis la naissance des choses, sont restés attachés à leur première barbarie.

Sous un ciel qui ne se refuse point aux productions des fruits dont nous avons besoin, sur une terre qui ne trompera point les espérances de ses cultivateurs, vous trouverez de la barbarie; mais ce peuple à moitié sauvage, n'attend que des circonstances qui le forcent à se servir de sa raison pour se

Digitized by Google

civiliser. Nous en avons un exemple remarquable dans cette Allemagne que nous avons traversée et trouvée si différente de cette Germanie que nous connoissons par les écrits des anciens. Tant qu'elle ne fut couverte que de forêts et de marais, dont les vapeurs grossières appesantissoient l'air, ce n'étoit que la retraite d'une foule de barbares jaloux de leur liberté, qu'on pouvoit vaincre, parce qu'ils combattoient sans art, mais qu'il étoit impossible d'accoutumer à la patience de la servitude. En apprenant enfin, par le commerce de leurs voisins, que leurs colonies, qui s'étoient établies dans les provinces de l'Empire, y avoient trouvé des terres plus heureuses, leur ambition est excitée, leurs espérances s'aggrandissent et ils méditent des conquêtes. Ils alloient vraisemblablement renverser l'empire chancellant et déjà corrompu des Français. Le génie puissant de Charlemagne les prévint; il alla les chercher dans leurs retraites, et ses armes victorieuses portèrent parmi eux un commencement de civilisation. Ces Germains que les vices bas et tyranniques des Romains avoient révoltés, s'accoutumèrent plus aisément à ceux des Français. On leur porta quelques arts gros-

Digitized by Google

siers ; une terre qu'ils apprirent à défricher et à féconder, ne leur parut plus un séjour indigne d'eux. Corrigeant ainsi leur ciel et l'air qu'ils respiroient, leurs mœurs s'adoucirent, les générations en se succédant, leur donnèrent un nouveau génie, les organes du cerveau eurent une nouvelle action, et les Allemands depuis long-temps forment une des nations les plus illustres de l'Europe par ses mœurs et ses talens.

Quand la politique ou d'heureux hasards viendront au secours de ces nations qui s'abandonnent à l'influence de leur climat, je ne doute point que les causes morales ne triomphent des causes physiques. Pourquoi un législateur profond dans la connoissance de notre entendement et de nos passions, ne pourroit-il pas faire disparoître en moi cette pesanteur ou cette mobilité inconstante qui sont l'ouvrage des organes trop paresseux de l'entendement et des passions, ou des organes qui gouvernent une imagination qui ne peut se fixer à aucune idée, et qui n'a aucune passion véritable, parce qu'elle essaye de toutes ? Combien de fois, par des événemens inattendus et extraordinaires, la fortune toute seule n'a-t-elle pas donné un

Digitized by Google

nouvel esprit à un peuple, en le transportant dans une situation nouvelle et qui lui paroissoit préférable à toute autre? Pourquoi donc la politique, en étudiant les jeux, les moyens et les ressources de la fortune, ne pourroit-elle pas l'imiter et réussir à faire les mêmes métamorphoses?

Il me semble qu'en offrant à ma raison un nouvel intérêt capable de l'intéresser, de l'occuper constamment, on peut déveloper en moi de nouvelles passions et de nouvelles idées qui me retireront du sommeil dans lequel je languis, ou mettront sans effort un frein à l'impatience d'une imagination qui me promène d'erreur en erreur. Pourquoi une politique savante ne retrouveroit-elle pas encore le secret qu'elle avoit autrefois d'élever une barrière entre les citoyens et les vices dont ils sont assiégés? N'est-elle pas parvenue quelquefois à rendre douces et faire aimer les vertus, qui nous paroissent aujourd'hui les plus étrangères et même chimériques? Si le gouvernement et les lois, par leur attachement constant aux mêmes principes, peuvent produire ces effets salutaires, ils peuvent donc corriger, tempérer et modifier l'influence du climat. Mais il faut l'avouer,

Digitized by Google

mon cher pupille, loin que la politique qui gouverne les sociétés connoisse ses devoirs, ses forces et ses ressources, elle n'obéit que trop souvent elle-même à l'impression des objets qui l'entourent; et pour polir les mœurs, court au-devant des vices qui les détruisent.

Si j'avois ici mon Xénophon, je vous lirois le commencement du premier livre de la Cyropédie, et vous verriez en détail par quelles institutions prudentes la Perse ne formoit encore qu'un petit état, dont la foiblesse paroissoit méprisable aux Asiatiques, mais qui s'étoit préservée jusqu'au règne de Cyrus, de l'air pestiféré qui avoit infecté toutes les contrées voisines. Les lois dictées sans doute par des hommes qui avoient profondément médité sur la force et la foiblesse dont nous sommes susceptibles, combattirent les passions molles, en mettant en vigueur les passions nobles et généreuses. Une éducation mâle et vigoureuse préparoit les enfans à remplir tous les devoirs du citoyen. La raison générale de la république étoit devenue la raison particulière de tous les Perses; parce qu'étant continuellement occupés de l'intérêt public, ils n'étoient point exposés aux tentations qui auroient pu les séduire et les tromper.

Digitized by Google

Voilà la source de la gloire et des succès des Perses, sous la conduite de Cyrus. Mais ne voyez-vous pas que tout ce grand édifice qu'élève Cyrus, sappe les fondemens de l'ancien ? Par quel prodige la politique des hommes pourroit-elle affermir dans un grand empire, les loix et les mœurs qu'elle a tant de peine à conserver dans une petite république ? Par l'étendue de son génie, Cyrus résistoit aux amorces de sa fortune ; plus il en sentoit le pouvoir, plus il s'attachoit à ses premiers principes, et veilloit avec soin sur ces premiers mouvemens d'orgueil, de confiance téméraire, de paresse, d'oisiveté et de volupté toujours prêts à s'élever dans le cœur humain, quand une trop grande fortune commence à tendre un piége à notre raison, en l'éblouissant. Il pouvoit y avoir dans l'armée de Cyrus dix ou douze hommes tout au plus, capables de penser comme lui ; le reste étoit un ramas de ces hommes qui doivent tout à l'institution publique, et faits pour obéir successivement à toutes les circonstances où ils se trouvent. Cyrus ne l'ignoroit pas, aussi prévit-il avec douleur que la fortune qu'il laisseroit à ses successeurs, seroit la cause de leur ruine.

Digitized by Google

Il faut bien croire, mon cher pupille, au pouvoir des causes physiques, quand on voit que tant de peuples y obéissent nonchalament ; et que ceux qui veulent y résister, ne réussissent dans leur entreprise que par des efforts continuels, et une attention constante à se préserver de tout ce qui peut les corrompre. Mais en même temps, il faut être persuadé du pouvoir supérieur des causes morales, quand toute l'histoire dépose qu'avec leur secours, on est parvenu à changer le caractère de plusieurs peuples. Quelle est la cause de ce prodige ? la voici, si je ne me trompe; soit que le climat invite nos sens à une mollesse efféminée, ou à une rudesse intraitable; soit qu'il rende le jeu des organes de la pensée plus embarrassé, ou nous livre à une imagination égarée qui trompe notre raison ; il n'est pas impossible, je crois, de remédier à ces divers inconvéniens; mais il faudroit qu'un législateur, avant que de faire des lois, voulût bien se donner la peine d'étudier ce qu'il peut espérer, ce qu'il doit craindre des vices ou des vertus que le climat doit inspirer. Alors, il pourroit trouver des moyens pour nous faire mépriser les voluptés, et en corrigeant un peu la rudesse des ames,

Digitized by Google

la changer en fermeté et en courage. Il ne seroit pas impossible d'attiédir une imagination trop bouillante et toujours prête à sacrifier le bien, dont elle ne sait pas jouir, à des espérances insensées. Dans d'autres climats, au contraire, on pourroit désobstruer, si je puis parler ainsi, les organes d'un entendement trop paresseux.

Certainement, la Grèce, comme je vous l'ai dit, mon cher pupille, est de toutes les contrées de notre Zône, la plus propre à développer les facultés naturelles de l'homme, et les porter à leur plus haut degré de perfection. Placée sous un climat tempéré, la nature est prête à y prodiguer ses productions, mais elle attend que le travail des habitans la sollicite. Les organes du cerveau n'ont ni cette dureté, ni cette mollesse qui se refusent dans d'autres contrées aux opérations de l'entendement, ou les précipitent. Rappellez-vous avec quelle promptitude les Grecs perfectionnèrent toutes les sciences et tous les arts à peine ébauchés, que leur apportèrent des étrangers, après les avoir cultivés presque sans succès, pendant une longue suite de siècles. Ils ont porté la lumière dans le monde; nous leur devons tout, et on en

conviendroit,

Digitized by Google

conviendroit, si l'orgueilleux bel esprit étoit capable de s'humilier devant le génie.

Il seroit, je crois, insensé d'imaginer que le climat seul de la Grèce ait pu produire dans deux contrées si voisines l'une de l'autre, deux villes aussi différentes qu'Athènes et Lacédémone. Les Spartiates, disposés à avoir toute la légèreté frivole des autres Grecs, trouvèrent dans les établissemens de Lycurgue, cette constance, cette gravité flegmatique, qui, pendant six siècles, les tinrent attachés aux mêmes mœurs et aux mêmes principes de gouvernement. Par le système le plus heureux que la politique ait jamais imaginé, toutes les lois de Sparte, faites les unes pour les autres, se prêtoient un secours mutuel, et tendant toutes à une même fin, imprimèrent dans toutes les ames un intérêt assez fort pour fixer leur attention, et prévenir les saillies et les écarts de l'imagination. C'étoit beaucoup; mais le législateur alla plus loin encore : il étouffa dans le cœur des citoyens le germe même de toutes ces passions molles, viles, insensées et d'autant plus redoutables qu'elles promettent le bonheur et semblent vouloir y conduire par une route semée de plaisirs. La raison des Spartiates, satisfaite et

Digitized by Google

fière de ses avantages et inaccessible aux tentations qui ont corrompu tous les autres peuples, résiste sans peine aux secousses de l'imagination et aux prestiges des nouveautés. La patrie et la liberté tiennent lieu de tout à Lacédémone, parce qu'aux yeux d'une raison épurée, une patrie libre est la source de tous les biens. Aussi, vous verrez, mon cher pupille, si vous y faites attention, que le vice ne réussit à s'introduire dans cet asyle des vertus que par surprise; l'ambition irritée prit le masque de la gloire et du bien public, et ouvrit ainsi le passage à toutes les passions funestes dont elle a besoin pour se satisfaire.

Les Athéniens, au contraire, ne trouvèrent dans les lois que Solon leur donna, ou que les circonstances, disoit-il, lui arrachèrent, aucun secours contre l'influence du climat; toutes les passions de la démocratie furent d'autant plus libres, que les citoyens étoient tourmentés par une imagination propre à se prêter à toutes les erreurs, et qui les tenoit dans un engouement perpétuel. Soutenus par cet amour de la gloire et ces espérances ambitieuses dont je vous ai parlé, ils étoient capables de tout. Ils auront la noble

Digitized by Google

audace de Miltiade, la justice d'Aristide; ils s'associeront à la sublime prévoyance de Thémistocle et à l'activité de Cimon. Mais toutes ces vertus, sur lesquelles on ne peut compter, ne sont en quelque sorte que l'ouvrage d'un caprice. Aujourd'hui ces hommes inspirés en apparence par la raison la plus saine, seront demain les dupes de la politique de Périclès qui les trompe, les dégrade, les corrompt et va les avilir pour toujours. Voulant être conquérans, ils croiront cependant qu'une république est faite pour s'illustrer par des comédies et des histrions, et des intrigans sans talent profiteront de ce vertige pour s'emparer de l'autorité. La république, toujours trompée par de vaines espérances, répare ses fautes par de nouvelles fautes, s'épuise, change tout, bouleverse tout, finit par ne plus savoir ce qu'elle veut, ni ce qu'elle doit vouloir, et ne conserve enfin qu'un nom à jamais célébre par les talens qui l'ont illustrée.

Pour vous mieux convaincre, mon cher pupille, du pouvoir des causes morales, et inviter par-là, les politiques à mieux connoître leurs ressources et leurs devoirs, je vous demanderai pourquoi les Grecs modernes qui

Digitized by Google

respirent encore le même air que leurs pères et marchent sur la même terre qui a vu naître autrefois le peuple le plus brave et le plus ingénieux, sont aujourd'hui lâches, timides, n'osent penser, ou ne pensent que pour tromper avec plus de ruse que les autres hommes. Puisque la nature, toujours égale et toujours la même, n'a point dérangé l'ordre des cieux et des climats, soyons sûrs qu'au milieu des ruines et des débris de l'ancienne Grèce, elle fait naître encore des Aristobule, des Epaminondas, des Timoléon, des Sophocle, des Aristophane, des Platon et des Démosthènes; mais tous ces grands hommes, glacés ou comprimés par le despotisme des Turcs, s'ignorent eux-mêmes. Tous les objets qui frappent leurs sens les attachent à des idées basses de crainte et de servitude; pour les réveiller et leur rendre leur génie, il ne faudroit que rétablir l'ancien gouvernement de la Grèce.

Si les vainqueurs de ces heureuses régions y conservent encore toute la grossièreté et l'ignorance qu'ils ont apportée du fond de la Scythie; si les Turcs paroissent n'avoir point éprouvé l'influence du climat qu'ils habitent, il ne faut en accuser que leur malheureuse politique.

Digitized by Google

Après s'être emparés de toutes les richesses de l'Asie qu'ils avoient soumise, et s'être établis dans la Grèce, ils perdirent une partie de leurs mœurs sauvages ; mais ce fut l'ouvrage seul des nouvelles passions qu'ils commençoient à éprouver. Sans doute, que de génération en génération les fibres de leur cerveau acquirent plus de souplesse ; mais à quoi pouvoient leur servir les organes de la pensée qu'avoient eue les anciens Grecs, tandis que leur religion, leur gouvernement et leurs lois ne permettoient pas de jouir de leurs avantages ? Comme les Bachas et les autres satellites du despotisme ont écrasé le génie des Grecs, et le compriment, les Sultans, accablés sous le poids de leur fortune, se sont abrutis dans l'oisiveté, les délices et l'ennui de leur sérail. Voilà l'homme qui est l'ame de l'Empire, et comme dans son indolence, il ne daigne pas prendre la peine de penser, il semble avoir écarté la raison de tous les esclaves qui l'entourent et le servent. Prenant sans choix pour ses visirs, les premiers hommes qui se trouvent sous sa main, tous les progrès de la raison sont suspendus, et les passions les plus méprisables gouvernent l'empire Ottoman.

Notre promenade est trop avancée, mon

Digitized by Google

cher pupille, pour entamer une nouvelle matière, et je ne vous ferai grâce d'aucune de mes idées sur l'action des causes morales et physiques. Si le pouvoir des premières ne pouvoit pas vaincre l'influence des secondes, je vous prie de remarquer qu'il n'y auroit jamais eu de république Romaine. L'Italie, par sa température, est je crois, aussi favorable que la Grèce aux organes de l'entendement. Ses habitans ont toujours eu cette activité d'esprit qui ne demande qu'à agir et se montrer. Au milieu même de la barbarie gothique dont leur pays fut infecté, comme le reste de l'Europe, vous ne les voyez point céder nonchalamment à l'opinion publique. Tandis que la raison paroît éteinte dans toute l'Europe, elle fait encore des efforts en Italie pour recouvrer ses droits. Mais les Italiens trompés, comme les Grecs, par une imagination trop vive, et par conséquent inconstante, et toujours voisine de quelque erreur, n'ont pu s'attacher avec force à aucun principe. Que leur a-t-il manqué ? un Lycurgue, dont les lois auroient fixé leur raison vagabonde, ou cette suite de circonstances heureuses qui tinrent lieu de législateur à la république Romaine, et lui imprima ce caractère de constance, de courage, de pa-

Digitized by Google

tience et de gravité qui lui valut l'empire du monde.

Ne soyez pas surpris que dans le midi de l'Europe, les Spartiates et les Romains ayent pu avec le secours de leurs lois, résister à l'influence du climat, et se préserver de l'inconsidération et de l'imprudence qui leur étoient naturelles, puisque dans le Nord même les causes morales ont quelquefois réussi à aiguillonner assez fortement la raison, pour hâter sa marche, et lui faire perdre la lenteur à laquelle elle est condamnée par les frimats.

Je vous citerai encore ici M. Mallet. Vous verrez dans son ouvrage qu'une bande nombreuse de Norwégiens, lassés de la tyrannie de leur roi Harald, se réfugia sur la fin du neuvième siècle dans l'Islande, placée sous le Pôle. Indignés des affronts qu'ils avoient soufferts, et éprouvant que ces assemblées nationales parlesquelles les peuples du Nord se gouvernoient, n'étoient point un fondement assuré de la liberté; l'indignation qu'éprouvèrent ces illustres exilés, leur fit secouer le poids accablant de leurs habitudes et de leurs préjugés. Ils imaginèrent une nouvelle forme de gouvernement dans leur nouvelle patrie. Voyez, je vous prie, quel saut prodigieux, si je puis

Digitized by Google

m'exprimer ainsi, fit la raison de ces barbares. L'expérience du passé les éclairant sur l'avenir, ils comprirent que le pouvoir le plus borné, confié pendant trop long-temps aux mêmes mains, peut, et doit enfin dégénérer en tyrannie. Ce trait de lumière leur découvre les moyens les plus propres à assurer leur liberté. L'Islande vit donc naître au milieu de ses frimats, quatre républiques armées et unies entr'elles par les liens d'une sage confédération. Elles furent gouvernées par des magistrats qui se succédoient, et qui, n'ayant pas le temps de s'enivrer de leur pouvoir, devoient laisser régner les lois dont ils n'étoient que les organes et les dépositaires.

Sous de si heureux auspices, les Islandais se rendirent célèbres dans tout le Nord par leurs talens. Dès que la raison est parvenue à rompre ses entraves, elle sent, mon cher pupille, le besoin de penser, et elle apprend à profiter même de ses erreurs. A la gloire d'être les plus grands navigateurs du monde, les Islandais joignirent même la gloire des lettres, qui suppose une raison éclairée par le feu et les grâces de l'imagination. M. Mallet nous a fait connoître plusieurs pièces de leurs poëtes, nommés Scaldes; et c'est dans cette

Digitized by Google

île qu'on a trouvé les monumens les plus précieux pour l'histoire ancienne du Nord. Pourquoi ce pays n'est-il plus habité que par quelques pêcheurs à demi sauvages ? c'est sans doute l'ouvrage de quelque événement, de quelque malheur extraordinaire, qui, ayant comprimé l'action de leur entendement, les ramena peu-à-peu à l'inertie naturelle de leur climat.

Dans des temps beaucoup plus modernes, vous savez que le génie de la nation Suédoise se développa au milieu des troubles, des désordres et des révolutions effrayantes et continuelles que causoient l'incertitude des lois, l'ambition servile du clergé et la cruauté de Christierne. Les ames reçurent des secousses assez violentes pour sortir de leur assiette naturelle. Il ne falloit alors qu'un grand homme, destiné à penser, pour produire une grande révolution. Représentez-vous Gustave-Vasa dans les ruines de la Dalécarlie, et qui méditant de grandes vengeances, dispose les habitans de cette province sauvage à devenir les libérateurs de leur patrie. Un pareil projet ne pouvoit être conçu que par une grande ame ; et c'est en maniant le caractère atroce des Dalécarliens, que la raison de ce prince apprit

Digitized by Google

à se prêter à tous les tempéramens dont il avoit besoin pour réussir. Les causes morales suspendirent l'action des causes physiques, ou plutôt en triomphèrent. La raison des Suédois ne fut plus esclave de l'habitude, et s'associa à Gustave et lui obéit avec toute la vigueur d'un peuple qui ne connoît pas encore les passions lâches et molles. De-là ce génie sublime de Gustave-Adolphe; de la guerre, qui n'étoit encore qu'une routine grossière, il en fit, à l'exemple des grands capitaines de l'antiquité, une science soumise au calcul et au raisonnement.

Tant que les peuples du Nord, plus lents à penser et à se livrer aux nouveautés que les peuples du Midi, ne seront pas, pour ainsi dire, arrachés à eux-mêmes par des événemens frappans et extraordinaires, ne doutez point qu'ils ne continuent à s'abandonner à leurs habitudes. Pierre II pouvoit faire une révolution en Russie, mais le règne de ce prince fut trop court; et d'ailleurs, sa politique agissant par les moyens d'un pouvoir absolu et despotique, bien loin de donner du ressort à la raison de ses sujets, la choquoit en la comprimant encore davantage par des nouveautés qui leur paroissoient odieuses.

Digitized by Google

Rien ne prouve mieux le pouvoir du Nord sur l'entendement humain, qu'une conversation que nous eûmes à Dresde avec notre ami Poncet. Vous l'avez peut-être oubliée. Il nous contoit que quelques affaires de son commerce l'ayant conduit dans la Varmie, qui est la Béotie de la Pologne, une certaine paresse, à laquelle il ne comprènoit rien, affligea son activité génevoise d'une sorte de paralysie. Au bout de quinze jours ou de trois semaines, ses affaires commencèrent à le moins affecter: Il oublioit peu à peu qu'il falloit solliciter, presser et tracasser ses débiteurs, qui de leur côté avoient encore plus d'insouciance que lui. Il se surprenoit quelquefois ne pensant à rien, et si le souvenir de son argent ne l'eût pas obligé de faire par intervalle un effort sur lui-même, il auroit cru enfin qu'il suffit d'avoir de la bière, quelques liqueurs fortes, une pipe et du tabac pour être heureux. C'est à cette paresse que je serois tenté de recourir pour expliquer la constance avec laquelle les Polonais sont restés attachés aux anciens usages et à l'ancienne anarchie des Sarmates, qui ne causent que des commotions légères avec lesquelles ils s'étoient accoutumés, ne les forcèrent jamais à prendre un nouveau génie, en recou-

Digitized by Google

rant à de nouvelles ressources et à de nouveaux remèdes.

Supposons que le climat, la température de la Grèce, et l'air que respirent ses habitans, fussent transportés par miracle dans la Russie et dans la Pologne, Cette idée n'est peut-être pas aussi folle qu'elle vous le paroît; quoiqu'il en soit, arrêtons-nous un moment à cette supposition, car elle peut servir à la fois à nous amuser et à nous instruire. Après cette révolution, qui je crois, étonneroit fort tous les physiciens et tous les astronomes, que pensez-vous qu'il dût arriver chez les Russes et les Polonais? Peut-être conserveroient-ils encore pendant quelque-temps leurs fourrures et leurs poëles; ils seront étonnés de ce phénomène; bientôt ils l'admirereront; et je ne doute point que ces peuples, après quelques générations, ne ressemblassent à ces plantes qui étant transportées dans un sol plus heureux, y trouvent des sucs qui leur donnent de la vigueur, et font prendre à leurs fruits une nouvelle qualité. Au lieu de cette neige, de ces frimats, de ces sapins, de ces déplorables bouleaux qui ne présentent par-tout qu'une nature sauvage, et ne portent à l'esprit que des idées mornes et stériles, une terre parée des couleurs les

Digitized by Google

plus brillantes et des fruits les plus délicieux, ne doit-elle pas faire des hommes nouveaux ?

Comme elle se sera abreuvée de nouveaux esprits et de nouveaux sucs, elle renaîtra pour donner naissance à de nouvelles productions. Pourquoi les fibres du cerveau dans ces nouvelles contrées, n'auroient-elles pas perdu peu à peu de leur roideur ? Soyez en sûr, les organes de la pensée acquerront enfin cette heureuse flexibilité favorable aux opérations de l'entendement. Les esprits animaux, plus abondans, frapperont ces fibres avec plus de célérité, et les sens plus délicats et plus actifs, paroîtront s'étendre, et en quelque sorte se multiplier. De nouvelles idées, qu'il faut combiner entre elles et comparer aux anciennes, auront déjà donné à l'ame un besoin plus pressant de penser et de réfléchir. Tel homme qui se fuit aujourd'hui, parce qu'il ne pense à rien quand il est seul, ne se fuira plus lui-même pour fuir l'ennui. La solitude ne sera plus pour lui l'image de la mort. Ses nouvelles sensations et ses nouvelles idées l'occuperont avec d'autant plus d'intérêt, qu'une première vérité, en le débarrassant d'un préjugé, lui en promettra toujours une seconde.

Digitized by Google

Comme le gouvernement des Turcs a détruit et étouffé l'influence du climat de la Grèce, il n'y auroit qu'un gouvernement à-peu-près pareil, qui pût arrêter les progrès de la raison et le développement du génie chez les nouveaux Grecs que j'imagine. Qu'il s'élève alors sur le trône un nouveau Pierre premier, sa raison plus exercée n'adoptera pas indifféremment toute la politique de la force; il laissera à ses sujets leur longue barbe et leurs longs habits, pour ne pas les révolter par des minuties. Il apprendra que l'art de persuader établit seul la confiance, et que les coups d'autorité arrêtent quelquefois un désordre, mais n'établissent jamais un ordre durable.

Pour la Pologne, mon cher pupille, vous le voyez, la nature, qui n'est jamais une marâtre injuste, y produit plusieurs hommes d'un grand mérite. Dans leurs voyages ils se sont dépouillés d'une partie de leurs préjugés; ils ont acquis des connoissances qui les ont mis sur la route de la vérité; mais leurs lumières, leurs vertus et leurs talens sont encore perdus pour leur nation. On n'est pas capable aujourd'hui de les entendre, mais après la belle révolution que j'ai imaginée,

Digitized by Google

il me semble qu'un malaise général doit d'abord agiter tous les esprits. Tandis que le gouvernement des Russes suspendra l'action de leur ame, l'anarchie des Polonais hâtera au contraire les élans de leurs passions et de leur raison. Ces coutumes, ces lois, ces abus avec lesquels on est familiarisé, et dont on est encore si content, paroîtront bientôt bisarres et grossiers. Il ne faut pas croire cependant que mes Polonais, devenus de véritables Grecs, atteignent subitement au même degré de perfection qui a illustré l'ancienne Grèce: l'esprit humain est condamné à cheminer lentement, parce qu'il ne peut s'éclairer que par l'expérience.

Cette anarchie et cette espèce d'indépendance dont vous voyez que les Polonais sont si fiers aujourd'hui, choqueront d'abord tous les esprits capables de penser, mais ces esprits sont toujours très-peu nombreux. J'ai le malheur de ne pas penser comme certains philosophes qui nous assurent que l'évidence de la vérité n'a qu'à se montrer pour triompher de l'erreur. Je crois, au contraire, que plus un préjugé est absurde, plus il est capable de faire une résistance vigoureuse: c'est un Achille; on ne peut le blesser qu'au talon.

Digitized by Google

Il s'élèvera cependant de nouvelles passions qui lutteront contre les anciennes, et vous savez qu'elles entendent à merveille la guerre de chicane. L'imagination trop ardente des nouveaux Polonais égarera donc encore leur raison, comme elle a égaré celle des anciens Grecs; les troubles et les dissentions domestiques continueront, jusqu'à ce que les passions, fatiguées de leurs efforts inutiles, et instruites par les événemens, puissent consentir à un accommodement.

Si ce château en Espagne vous amuse, mon cher pupille, vous pouvez alors vous attendre de voir naître une nouvelle politique, parce que les hommes dont le génie se sera formé au milieu des troubles se mettront sans effort à la tête des affaires. Il est assez vraisemblable que dans ces circonstances la diversité des intérêts, des passions et des vues qui partageront un pays aussi étendu que la Pologne, ne permettra pas de réunir sous un même gouvernement et sous les mêmes lois, toutes ses provinces. J'ouvre une belle carrière à votre imagination. Il ne tient qu'à vous de cantonner tous les Palatinats, pour en former autant de républiques séparées; mais qui se souvenant de leur origine commune et de

leur

Digitized by Google

leur ancienne liaison, formeront un corps fédératif. La Grèce eut autrefois son Amphiction ; pourquoi ma nouvelle Pologne n'auroit-elle pas le sien ? Sans blesser les règles de la vraisemblance, vous pouvez lui accorder sa Lacédémone, son Athènes, sa Thèbes, sa Corinthe, &c. suivant que des législateurs plus ou moins habiles, plus ou moins bien intentionnés, auront pris des mesures plus ou moins sages pour conserver à la raison ses droits sur l'imagination, et donner pour guide aux passions l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire.

Je me contente, mon cher pupille, de remarquer l'influence du climat sur le génie, les mœurs, les passions et le caractère des peuples. Ce sont des faits dont il n'est pas permis de douter. Vouloir remonter aux causes, ce seroit vouloir expliquer un mystère qui n'est connu que de celui qui a formé les ressorts déliés et secrets par lesquels notre ame agit sur nos sens, et nos sens sur notre ame, et qui a voulu que nous dussions toutes nos idees et nos connoissances à nos sensations. Contentons-nous d'observer les faits ; ils nous prouvent de la manière la plus évidente que les causes physiques qui ont tant de pouvoir,

Digitized by Google

quand leur action n'est point contrariée, arrêtée ou suspendue par les causes morales, s'affoiblissent et paroissent comme anéanties; si une politique savante, au lieu de tout confondre, a appris, suivant la différence des besoins et des conjonctures à employer des moyens différens pour nous conduire à la perfection dont nous sommes susceptibles; là elle fera tous ses efforts pour tenir éveillée une raison toujours prête à s'assoupir, et ici, pour retenir ces fougues et ces élans inconsidérés qui l'empêchent de jouir de ses droits. Il faut étudier dans chaque climat les passions dont on doit le plus se défier, pour les maîtriser, et celles dont on a le plus besoin, pour les encourager. Il peut se faire que tel établissement qui seroit très-salutaire dans le Nord, en n'y causant qu'une fermentation médiocre et propre à développer nos facultés naturelles, nous fît extravaguer dans le midi de l'Europe.

Faut-il vous dire tout ce que je pense? Dans la Grèce, l'Italie, l'Espagne et nôtre France, mon cher marquis, l'imagination et les passions sont assez vives, assez agissantes, pour que la raison, avec leurs secours, puisse atteindre à tout le sublime dont elle est ca-

Digitized by Google

pable ; mais il faudroit que la raison des particuliers fut soutenue dans ses droits par cette raison publique et générale qui est l'ouvrage des lois et du gouvernement. C'est dans ces contrées que naissent sans effort, et comme une simple production du pays, ces hommes extraordinaires que la providence répand avec économie, et dont la raison supérieure est destinée à instruire, éclairer, et diriger cette multitude folle ou imbécille qui couvre la terre, et dont les hommes de génie doivent être les pères, les amis, les gardiens et les conducteurs. Le génie enfantera des prodiges, si les causes morales ne l'étouffent pas : les Grecs et les peuples d'Italie en sont la preuve; ils ont atteint autrefois la perfection dans tous les genres.

La barbarie qui avoit succédé à la puissance détruite des Romains, sembloit avoir étouffé le génie des Italiens; mais il se ralluma subitement, quand ils reçurent chez eux ces Grecs fugitifs qui leur portèrent les restes des connoissances et des arts de leur patrie. Frappée du Beau qu'on lui présentoit, la raison des Italiens servie par une imagination heureuse, égala en peu de temps les chef-d'œuvres de l'antiquité. Pourquoi, je vous prie, cette

Digitized by Google

même raison, si des causes morales ne l'en eussent pas détournée, n'auroit-elle pas pu s'élever au même point de sagesse et de grandeur politique que chez les anciens Romains ? Les Espagnols ont conservé une noblesse de caractère qui supplée aux lumières, dont des causes morales les ont privés. Il ne faudroit presque rien pour les retirer de cette indolence paresseuse qu'on leur reproche, leur redonner l'activité de leurs pères, et les rendre capables de concevoir à la fois et d'exécuter les plus grandes choses. Nous autres Français, dit-on, nous avons encore le caractère des anciens Gaulois ; je n'en suis pas surpris ; le climat opère, et les causes morales n'ont jamais assez travaillé à tempérer, diriger et régler une imagination qui se lasse promptement de tout ce qui l'engoue subitement. Cependant la raison la plus sage ne nous est point étrangère, et quand les circonstances l'ont favorisée, n'a-t-on pas vu naître parmi nous des hommes supérieurs dans tous les genres ? Vous pouvez tirer, mon cher pupille, de ces observations, une foule de réflexions sur la marche des passions, et qui vous apprendront que le climat n'a une grande influence que par la négligence des législateurs

Digitized by Google

qui s'y abandonnent, et loin de lutter contre lui, favorisent les vices qui lui sont plus propres.

Tandis que les peuples du Nord ont besoin d'être sans cesse aiguillonnés par des établissemens qui tiennent leur ame dans une action perpétuelle, et que les peuples du midi veulent, au contraire, être retenus par des calmans qui soumettent leur imagination à leur raison, il me semble que les Suisses, les Allemands et les Hollandais sont les peuples de notre Zône les mieux placés pour jouir des avantages les plus estimables. L'influence de leur climat est telle, que n'ayant à craindre ni la lenteur paresseuse du Nord, ni l'activité étourdie du Midi, la politique peut en quelque sorte s'abandonner sans danger à quelques distractions passagères. Elle n'a pas besoin d'une attention continuelle pour conserver le même caractère dans ces nations. Elles sont heureuses à moins de frais que les autres peuples; parce que la raison ne demande pour son bonheur rien de tout ce qu'exige l'imagination pour le sien. Ces peuples seront plus constamment attachés à leurs principes, parce que leur ame, beaucoup moins agitée que la nôtre par les circonstances et

Digitized by Google

les divers évènemens qui se succèdent sans cesse, est d'ailleurs beaucoup moins accessible aux passions molles, qui, en la dégradant, lui ôtent sa force, et, si je puis parler ainsi, son à-plomb.

C'est ainsi que se forme une raison plus libre et plus ferme. S'accoutumant à calculer ses espérances et ses craintes, elle cherche à se tenir dans les bornes de la nature, et méprise tous ces besoins que nous crée l'imagination, qui nous rendent malheureux quand on ne peut les satisfaire, et qui écartent le bonheur dans le temps même qu'on les satisfait. Ne pensez pas que ces peuples soient incapables de prendre de nouvelles idées. Leur raison mise en mouvement, ne cherche qu'à étendre ses connoissances, et sans l'impatience qui nous égare, elle va toujours en avant. Ils n'auront pas, j'en conviens, des peintres, des sculpteurs et des poëtes aussi parfaits que les nôtres, mais après avoir connu le Beau, ils n'auront pas la honte de l'abandonner et de s'ennuyer de leurs grands modèles, pour ne plus admirer que le clinquant de quelque bel esprit et d'une imagination égarée.

Je serois presque tenté de vous dire la

Digitized by Google

même chose des Anglais ; car je crois remarquer dans leur caractère un fonds d'uniformité et de constance dont peu de nations peuvent se glorifier. Mais quelle est donc, me direz-vous, la cause de ces troubles et de ces révolutions domestiques dont l'Angleterre a été si souvent agitée ? Je vous répondrai qu'ayant établi les principes de son gouvernement dans un temps où toute l'Europe ignoroit parfaitement les lois de la nature, la dignité de l'homme, et les moyens par lesquels la politique devoit encourager nos vertus sociales, et associer les droits de notre raison et de nos passions, elle voulut être libre, et fut cependant dans l'impuissance de prendre les mesures les plus propres, et les seules propres à lui procurer l'avantage qu'elle ambitionnoit, et qu'elle s'étoit promis.

De-là sont nées toutes ces dissentions qu'on reproche aux Anglais ; mais bien loin d'être la marque ou la preuve de cette flexibilité de caractère que donne trop d'imagination, et qui rend un peuple inconstant et volage, ces dissentions font voir que les Anglais, au milieu des disgraces et des faveurs de la fortune, sont toujours restés constamment attachés à leurs premiers principes. Des passions

Digitized by Google

violentes les écartent quelquefois de leur route, mais ils la reprennent toujours dès que le calme a succédé à la tempête. Ils s'égarent; mais ils reviennent sur leurs pas; et leur isle toujours gouvernée par le même esprit, depuis le règne de Jean-sans-Terre, ne cesse de se plaindre des maux que lui font les vices de son gouvernement, et de le regarder comme la production la plus parfaite de l'esprit humain. Contradiction nécessaire chez tout peuple qui, étant destiné à tenir avec trop de force à ses principes, s'est cependant laissé séduire et tromper par ces passions viles et méprisables qui travaillent sourdement et sans relâche à faire des progrès dans le cœur humain. Les Anglais tiennent encore à leurs premières idées, mais la corruption de leurs mœurs doit enfin réussir à les effacer.

Nous voici à la fin de notre promenade, mon cher pupille, peut-être êtes-vous fatigué de toutes mes longues réflexions, et notre compagnie qui s'approche, nous avertit de finir. Gardez-vous de croire que je vous aie tout dit sur le cours et la marche des passions dans la société; à demain le reste de ma philosophie; et nous nous entretiendrons du

Digitized by Google

combat éternel qui règne entre les passions molles et généreuses dont je vous ai déjà donné quelque idée par la lecture de mes principes de morale.

Digitized by Google

DU COURS

ET DE LA MARCHE

DES PASSIONS DANS LA SOCIÉTÉ.

LIVRE TROISIÈME.

Du combat des passions molles et lâches avec les passions nobles et généreuses.

Les passions lâches doivent enfin remporter la victoire sur les secondes.

De leur conduite différente suivant la différence des conjonctures qui hâtent ou retardent leurs progrès, et conduisent la société à sa ruine.

LES réflexions dont nous nous sommes occupés pendant deux jours, mon cher pupille, doivent toujours être présentes à votre

Digitized by Google

esprit. Le gouvernement sous lequel vit chaque nation, exerce sans doute un empire bien puissant sur l'ame des citoyens; mais les lois ont beau être l'ouvrage de la sagesse la plus profonde, jamais elles ne détruiront dans le cœur humain un venin secret qni cherche continuellement à se développer, et à saper les fondemens de la sûreté publique. Ne seroit-on pas tenté de dire que la nature qui veille à la conservation du genre humain, livre cependant les individus à la mort, a condamné les sociétés à la même destinée, et qu'elles doivent se succéder ?

Si vous ne voulez pas vous tromper, gardez-vous d'espérer que les lois puissent conserver leur dignité, puisque jusqu'à présent les républiques les mieux constituées n'ont pu échapper à la mort. Tous les vices contre lesquels les législateurs les plus profonds se sont précautionnés ne sont pas détruits. Leur germe subsiste, parce que les passions qui peuvent produire les plus grands vices, sont nécessaires pour produire les grandes vertus. Ils reparoîtront, si vous n'avez pas accoutumé les citoyens à chercher le bonheur où la nature l'a placé, et à ne pas s'écarter de la route qui y conduit

Digitized by Google

Ce seroit, je crois une politique bien peu éclairée que celle qui oseroit se flater d'un pareil succès. Elle ignoreroit sans doute que tous les ouvrages des hommes sont sujets comme eux à la mort. Elle n'auroit étudié ni les opérations de notre entendement ni les mouvemens de notre cœur.

Pour vous mettre en état, mon cher pupille, de mieux juger de la doctrine qui me reste à vous exposer; rappelez-vous, je vous prie, ce que vous avez éprouvé, lorsque descendant en vous-même, vous avez cherché dans les replis de votre cœur les principes des sentimens divers dont vous avez été affecté. N'est-il pas vrai que souvent vous avez découvert en vous, deux hommes qui sembloient être en contradiction? Tandis que votre raison, éclairée par une bonne éducation, vous invitoit à des actes d'une vertu mâle et généreuse; je suis sûr que vous avez senti quelquefois en vous-même une révolte de la part de vos sens. Vous avez délibéré, vous avez hésité, vous avez eu besoin de faire un effort sur vous-même. A l'air dont vous m'écoutez, je vois que je ne me trompe point. Ne soyez pas honteux de ce poids de votre corps qui vous rabaisse au-dessous de votre raison. Voudriez-vous que la nature

Digitized by Google

vous eût traité d'une manière plus favorable que Socrate ? Il éprouva lui-même ces combats dont je vous parle ; éclairé par-là sur le danger de ses passions, il s'arma d'un nouveau courage, acquit l'habitude de les vaincre, et elles se soumirent après de vains efforts aux conseils rigides de sa raison. Ce que fait un homme seul, une société entière peut-elle le faire ?

Après cet examen, il vous est aisé de distinguer en vous, ces deux sortes de passions dont je viens de vous parler, et qui semblent s'être déclaré une guerre éternelle. Mais ce que vous et moi nous éprouvons, soyez persuadé que tous les hommes l'éprouvent également. La société, qui n'est qu'un grand assemblage d'hommes, est donc exposée aux mêmes contradictions et aux mêmes combats que chacun de nous ; mais il s'en faut beaucoup que la politique puisse lui prêter les mêmes secours pour se préserver des vices que la morale offre à chaque homme en particulier pour l'attacher à ses devoirs, et lui rendre agréable la pratique des vertus les plus difficiles.

Comparez, mon cher pupille, la vie d'un homme qui étudie les lois de la morale, et qui ne cherche que le bonheur que la nature lui destine, à la vie d'une république gou-

Digitized by Google

vernée même par les plus sages lois. Ce philosophe qui connoît ses forces, ou plutôt sa foiblesse, se précautionne continuellement contre lui-même, il ne se perd jamais de vue. Il sait qu'une première indulgence qu'il a eue pour une foiblesse, l'invite à s'en pardonner une seconde. Chaque action de sa vie est une leçon pour lui, et n'osant point trop présumer de ses forces, il sent combien il hasarderoit à s'écarter de la route du bonheur pour se livrer à un plaisir passager qui pourroit débaücher sa raison, et l'accoutumer insensiblement à des passions molles, qui malgré leur mollesse acquièrent un empire d'autant plus despotique sur la raison, qu'elles lui ont ôté toute force, et en font leur complice. Ce philosophe se fait une loi de s'observer continuellement lui-même, et sa raison s'encourage et se fortifie par l'expérience et la joie qu'il goûte chaque jour davantage en voyant les malheurs auxquels se sont exposés ceux qui n'ont pas eu l'esprit et le courage de se conduire par ses maximes. C'est ainsi qu'on peut parvenir, comme je viens de vous le dire, en parlant de Socrate, à détruire en soi toutes ces passions basses et molles qui, si on ne les arrête pas, doivent faire des progrès continuels, et ne

Digitized by Google

laisser subsister dans l'ame aucun sentiment noble et généreux.

Mais croyez-vous que la politique, quelque parfaite qu'elle soit, puisse prendre sur tous les citoyens le même empire que la morale peut donner à un homme. Le philosophe travaille continuellement à perfectionner chacune de ses facultés. Aucun de ses mouvemens les plus secrets ne lui échappe; mais si vous en exceptez la république de Lacédémone, où tous les citoyens, toujours sous les yeux de la loi et des magistrats, n'étoient exposés à aucune tentation, et élevés par leur commerce de société, et familiarisés assez avec la grandeur d'ame et l'héroïsme des vertus, pour qu'il ne pût s'élever dans leur cœur, de ces passions basses et molles; dans toutes les autres républiques, ne voyez-vous pas qu'on ne peut avoir le même avantage? N'étant point l'ouvrage d'un seul législateur qui avoit connu que le bonheur de la société veut être établi sur les mêmes principes de lumière, de précaution et de sagesse, que le bonheur du philosophe dont je viens de vous parler, les républiques formées, en étant obligées de se prêter aux circonstances, n'ont pu donner à leur politique la même stabi-

Digitized by Google

lité que Lycurgue eut le bonheur de donner à la sienne.

Après Lacédémone, Rome est sans doute la république la plus digne de notre admiration; une émulation générale entre des citoyens qui se connoissoient tous, qui s'observoient sous les yeux de la loi et des magistrats, devoit produire les plus grandes vertus et étouffer toutes ces passions basses dont nous parlons; mais leur politique ne se défiant point de la fragilité des vertus humaines, n'ouvroit-elle pas une porte aux passions basses, en adoptant pour principe une ambition qui, soutenue des plus grandes vertus et des plus grands talens, devoit avoir des succès qui devoient enfin les asservir sous le joug des passions basses et molles qui causent la ruine des états. Cette raison supérieure qui sembloit s'aggrandir par les obstacles, ne devoit-elle pas enfin s'obscurcir et obéir aux seules passions méprisables? L'ambition brillante et généreuse des Romains, doit devenir une ambition avare au milieu des richesses que lui donnent les dépouilles des vaincus; n'oubliez pas cette vérité, dont nous sommes convenus, que toutes les sociétés sont composées d'une multitude dont la raison oisive

Digitized by Google

oisive ne juge du bien et du mal que par ce qu'elle voit qui est estimé ou méprisé ; et qui étant enfin parvenue à estimer les richesses, oubliera que leurs pères ne les avoient mises à portée de les acquérir, que parce qu'ils avoient eu le courage d'aimer la pauvreté et la vie dure qui l'accompagne, et qui prépare l'ame à s'élever aux plus grandes choses.

La morale invite un philosophe à éviter les tentations qui, en donnant plus de pouvoir aux passions de nos sens, détruisent nécessairement les grandes vertus. Mais la politique ayant au contraire trompé les citoyens en les conduisant par une route semée de précipices, et qui conduit au malheur, en présentant de tout côté des plaisirs trompeurs et des fantômes, comment se trouveroit-elle en état de découvrir son erreur, de s'arrêter sur le penchant glissant d'un précipice et s'élever aux anciennes vertus ? N'attendons point ce miracle des hommes. Alors toutes les passions molles et basses triomphent. Se trouvera-t-il beaucoup de Catonpour s'y opposer, se trouvera-t-il des citoyens même capables de l'entendre ? Non. Le tribun L. Valérius plaidera en faveur du luxe; il dira qu'une

Digitized by Google

loi portée dans les temps difficiles, et pour résister à Annibal, ne convient plus dans une république victorieuse et florissante. Mais en voulant ainsi jouir de sa prospérité, ne prépare-t-on pas son ame à ne pas pouvoir supporter un second Annibal et de nouvelles disgraces ; et ne voyez-vous pas découler tous les vices qui vont ébranler les fondemens de la république et enfin la renverser?

Au premier coup d'œil, vous jugez, mon cher pupille, qu'il n'est rien de si aisé pour les passions nobles et généreuses que de triompher de ces petites passions que je crois si funestes. Vous ne consultez dans ce jugement que votre honnêteté présente, et les passions basses parvenues à leurs derniers excès. L'intervalle paroît immense, et s'il falloit le franchir en un instant, jamais on ne pourroit en soutenir l'excès, ni même la peinture. Cependant, en se bornant à considérer leur caractère, on doit prédire leur victoire. Ce n'est point avec audace qu'elles se présentent; ce ne sont point des batailles rangées en plein champ qu'elles veulent livrer à leurs ennemis. Loin de songer à les détruire, elles paroissent les ménager; elles cherchent à les tromper et les endormir; par un trop

Digitized by Google

grand appareil, elles craindroient de les irriter, de leur donner de la défiance; elles se contentent d'escarmoucher; ont-elles obtenu un premier avantage, elles paroissent désirer le repos; elles jouissent de leur avantage. Mais, comme je vous le disois dans nos promenades, les passions ne peuvent se reposer, parce que le nouveau plaisir dont elles jouissent, leur donne de nouveaux désirs, de nouvelles espérances et de nouvelles idées, pour se satisfaire plus facilement. Comme nous ne nous séparons jamais entièrement de nos sens, elles sont dans une action continuelle; elles nous harcèlent sans cesse, elles nous attendent dans les défilés, c'est-à-dire, qu'elles saisissent le moment où, livrés aux plaisirs, nous sommes plus exposés à nous laisser surprendre. Comme les Parthes, elles fuyent quelquefois, mais fuyent en combattant; ce sont des Pandoures exercés à la petite guerre; ils vous fatiguent, vous coupent les vivres, et toujours en l'air, vous surprennent dans un moment de lassitude et de distraction.

C'est par cet artifice que les passions surprennent quelquefois les sages les plus attentifs sur eux-mêmes, et en les avertissant de

Digitized by Google

leur foiblesse, leur apprennent à se défier de cette présomption qui nous est si naturelle; n'osant point compter sur eux, ils savent jusqu'où ils ont résisté, et contractent l'habitude de se défier de leurs forces et d'éviter les tentations nouvelles, ne sachant point s'ils pourroient y résister. Ce philosophe que je vous peins, et chez qui la raison est un magistrat vigilant et toujours actif se défie des accès de son imagination, qualité de notre ame, dont nous ne pouvons trop nous défier, parce qu'elle dénature tous les objets à nos yeux, nous donne une chaleur enivrante qui nous égare malgré nous. Erreur, prestige, mensonge, se dira mon philosophe qui s'est rempli des préceptes de la morale. Je ne m'arrêterai pas où je voudrois, je serai entraîné plus loin que je ne veux, et je me trouverai dans un abîme sans fonds, avant que d'avoir connu le danger.

Vous êtes encore trop jeune, mon cher pupille, pour avoir vu, ou du moins observé avec attention, l'empire de ces passions molles, et combien elles ont déshonoré d'hommes qui avoient reçu une bonne éducation. Il y a bien peu de gens qui, en se livrant sans resistance, aux plaisirs des sens, puissent à

Digitized by Google

cette école s'instruire de leurs erreurs, leurs sens sont rassasiés, leurs voluptés les fatiguent et en ne s'en séparant jamais, elles sont pour eux insipides ; mais ne pouvant plus revenir aux préceptes de la raison, parce que leur ame accoutumée à se laisser gouverner par les sens, tombe dans un état de stupidité et de langueur qui ne lui permet plus de prendre un parti ferme et généreux, alors elle ne retrouve, pour ainsi dire, une nouvelle vie, qu'en s'occupant du soin inutile de ranimer ses sens fatigués et rassasiés. Dans cet état, pour réveiller le sentiment émoussé ou plutôt éteint, du plaisir, il faut se créer des besoins inutiles ; l'ennui alors nous gagne, et notre imagination a beau venir à notre secours, on tombe dans les excès les plus odieux, parce qu'il faut toujours travailler à ranimer des sensations dont on est las, parce qu'elles ne tiennent point à des besoins naturels.

Tout ce que je viens de vous dire, mon cher pupille, prouve l'empire des passions molles et basses ; mais puisqu'elles surprennent quelquefois les hommes dont la raison est la plus courageuse, puisqu'elles peuvent corrompre ceux qu'une bonne éducation

Digitized by Google

préparoit à la pratique constante de la vertu, comment ne triompheroient-elles pas des sociétés? Pour vous convaincre de cette vérité, rappellez-vous ce que je vous ai déjà dit bien des fois, que les sociétés sont composées pour la plupart d'une multitude d'hommes qui n'ont qu'un caractère ébauché. Les organes de leur cerveau sont trop lourds ou trop mobiles, pour que leur entendement obscurci, puisse voir et saisir les objets avec assez d'attention et de tenue, de suite et de constance pour les bien connoître. Il n'y a pour eux ni passé ni avenir, qui seuls peuvent éclairer notre raison; ils ne voyent que le moment présent, et n'ont point d'autres idées que celles que leur fournissent les circonstances et les événemens toujours variés et contraires qui se succèdent; tiraillés, par conséquent, par mille passions différentes, les plaisirs qu'elles leur présentent, doivent être le principe et la règle de leur conduite.

C'est par une suite de cet empire que les sens ont usurpé sur la raison, que tant de nations n'ont jamais pu parvenir à former des sociétés raisonnables, et que celles qui sont parvenues, comme les républiques de

Digitized by Google

Sparte et de Rome, à élever tous les citoyens à la pratique des vertus les plus sublimes, n'ont pu y rester constamment attachées. En effet, qui me répondra que chez les peuples les plus libres, les magistrats constamment attachés à l'esprit et à la lettre des lois, trouveront constamment en eux-mêmes assez de force pour résister aux passions des sens, se refuser aux nouveautés, perdre leur esprit national, errer enfin à l'aventure, à moins que quelque révolution importante n'en donne un nouveau, et dans la prospérité et l'adversité, s'attacheront avec plus de force à leurs principes ? Les passions faites pour dominer la multitude, n'oseront-elles s'élever dans leur cœur ? Pour plaire à cette multitude ignorante, dont les éloges ridicules et capricieux devroient être méprisés, ne seront-ils point flattés de ses applaudissemens ? et en conservant leur vertu toute entière, ne consentiront-ils point à détruire celle du peuple ? Ces généraux Romains, dont les mains étoient pures, purent-ils résister au plaisir d'étaler dans leurs triomphes, les richesses des vaincus, et de jetter ainsi une semence de vices qui trouvoit une terre disposée à les pulluler.

Digitized by Google

Pourquoi faut-il que nos vertus si fragiles par leur nature, soient également attaquées et par la prospérité et par l'adversité auxquelles elles sont si peu capables de résister? On voit presque comme un prodige Cyrus qui reste le même après sa fortune ; il ne se laisse point séduire par ses triomphes ; mais son armée est déjà corrompue et elle corrompra les successeurs des vainqueurs; et les rois de Perse se livreront à toutes les passions molles et viles de la multitude, et ils s'applaudiront de ce faste, de ce luxe, de cette mollesse qui les a avilis.

Je veux vous citer encore un exemple du pouvoir de ces passions. Cet Alexandre, sans doute, il paroissoit élevé au-dessus de ses passions; il avoit résisté au pouvoir que lui avoit laissé son père et aux passions qu'il avoit trouvées dans la Grèce; mais cet homme, d'un caractère si entier, ne put, après la bataille d'Arbelles, entrer dans la tente de Darius, sans éprouver, qui pourroit le croire? un sentiment d'admiration, et s'écrier que c'étoit-là ce qui s'appelloit régner ; au lieu de voir que ces richesses étoient la cause de sa ruine, n'ayant pas réprimé ce senti-

Digitized by Google

ment, son cœur est ouvert à tous les vices. Un philosophe se seroit dit, dans une pareille circonstance, que de choses dont je n'ai pas besoin !

Il est donc vrai que nos passions et nos pensées tiennent malheureusement aux circonstances et aux événemens. Recherchez avec soin ce qui se passe dans Alexandre. Ce caractère indomptable, fait pour vouloir fortement tout ce qu'il vouloit, subsiste; mais ce n'est plus les mêmes choses qu'il désire. Son ame est ouverte aux voluptés, et il en abuse, parce qu'il étoit fait pour abuser de tout. Il est mort, heureusement pour sa gloire; en vivant plus longtemps, ses nouvelles passions auroient amolli son caractère, et présenté un homme qui n'auroit plus été extraordinaire que par la prodigieuse révolution qui se seroit faite dans ses passions et ses vices, qui auroient enfin perdu un certain éclat qui en impose et surprend l'imagination.

Ce que je viens de vous dire, suffit sans doute, pour vous prouver l'empire qu'eurent sur nous, les passions qui tiennent à nos sens; où ne doivent-elles pas nous conduire! quels ravages, ou quel avilissement ne doivent-elles pas introduire dans les sociétés, quand

Digitized by Google

elles ne sont pas établies sur des sages proportions ? Si les lois, au lieu d'établir une émulation généreuse, font naître l'envie et la jalousie, ces passions qui peuvent s'associer avec une noblesse généreuse, ne seront-elles pas promptement portées au-delà des bornes qu'elles se sont prescrites ? Ces passions avides de réussir, craindront-elles de se fortifier des secours de l'intrigue et de la cabale ? Après s'être débarrassées des sentimens généreux de l'amour de la liberté et de la patrie, craindront-elles de former des partis, de tromper pour le subjuguer, et de lui donner des vices pour s'en rendre plus aisément le maître ?

Si vous vous rappellez ce que je vous dis hier sur la nature des gouvernemens, vous jugerez que toujours opposées les unes aux autres, les passions ont besoin de cette agitation pour se tenir dans cet état d'activité qui leur est nécessaire pour élever les ames et donner du ressort à notre esprit ; si ce ressort manque, l'ame sans mouvement, ne s'élèvera point au-dessus de nos sens, et les citoyens à moitié stupides, n'auront qu'un instinct grossier, tel que vous le voyez dans ces serfs qui peuplent la Pologne ; et ceux dont la

Digitized by Google

fortune sera mieux fondée, croiront en jouir honorablement, en mettant toute leur gloire et leur mérite, à se livrer aux voluptés avec plus ou moins de recherche et de délicatesse.

Mais remarquez qu'on ne peut éviter cette apathie, qu'en se livrant à une agitation bien dangereuse, si les lois n'ont pas eu en vue les bonnes mœurs pour le fondement du bonheur public. Mais cette agitation nécessaire à la pratique des grandes et héroïques vertus qui nous arrachent aux passions de nos sens, ne pourra-t-elle pas causer quelquefois les tempêtes les plus funestes? Quelle marche prendront alors les passions? Il est aisé de le deviner, et c'est une règle certaine, que dès le moment que l'homme n'a plus l'honneur pour guide dans ses désirs et ses actions, il doit perdre tout sentiment, pour se livrer aux passions les plus viles. Car, à mesure que les passions nobles s'affoiblissent dans notre cœur, il est nécessaire que les autres acquièrent plus de force. Elles s'arrêteroient si elles pouvoient se borner à satisfaire les besoins simples de la nature.

Je suis long, mon cher pupille, mais il est bon de vous prémunir contre la noblesse

Digitized by Google

de votre cœur qui vous rendra dupe, et ne vous permettra de connoître la vérité qu'après avoir médité sur l'histoire, et observé ce qui se passera sous vos yeux, en levant le voile dont les hommes foibles ou méchans se cachent. Il est important que vous soyez convaincu de ces grandes vérités. N'oubliez jamais que la nature est assez riche et assez libérale pour satisfaire tous les besoins qu'elle nous a donnés, et nous rendre heureux; mais en nous donnant une raison, elle a voulu que nous en fissions usage. Qu'arrive-t-il quand on commence à ne se pas précautionner contre les passions des sens ? C'est que bientôt elles ne se contentent plus de ces besoins, parce qu'on les satisfait trop aisément, et on est bientôt rassasié; ils paroissent insipides, et pour ranimer nos sens, ces passions molles aiguillonnent notre imagination que nous présente de nouveaux besoins qui ne peuvent nous satisfaire. A peine avons-nous gouté les plaisirs qu'elle nous promet, et qui ne servent qu'à donner de nouveaux désirs aussi vifs qu'inutiles, nous en sommes fatigués et rassasiés; j'en appelle à votre expérience. Nous les prenons, nous les quittons, nous les reprenons par lassitude, et

Digitized by Google

notre cœur, toujours vide et qui ne peut plus s'élever aux grandes choses, court sans cesse après les nouvelles et vaines chimères de l'imagination. Que de choses vous avez déjà désirées, dont vous avez connu la futilité! si votre raison accoutumée aux choses honnêtes, au lieu de profiter de ses premières expériences, s'étoit engouée comme celle de tant de vos amis. où en seriez-vous réduit? Continuez donc à nourrir votre raison par des réflexions utiles, et à vous défier des promesses de l'imagination; sagesse que n'a jamais la multitude, et c'est une des principales causes qui dégradent et avilissent les sociétés. Pour gouverner votre petite république, accoutumez-vous à résister aux prestiges de l'imagination; pour n'être pas la dupe de vos sens, arrachez-vous quelquefois aux plaisirs qu'ils vous promettent. Le conseil que je vous donne, je le donnerois à tous les princes, à tous les magistrats, à tous les ministres.

J'entends à merveille cette doctrine, me dit alors mon pupille, et j'y étois préparé par tout ce que j'ai lu dans vos principes de morale, sur la génération et les progrès successifs et nécessaires de nos vices. Toutes

Digitized by Google

ses passions basses et molles se rangent enfin sous les enseignes de l'avarice, la plus injuste et la plus odieuse des passions. Mais il me reste une difficulté ; pourquoi ces passions basses, si bien proportionnées à la capacité de cette multitude, destinée, me disiez-vous hier, à servir de lest à la société, et à qui on doit prédire une victoire complète, pourquoi semblent-elles perdre leur activité toujours renaissante ? Après tant de siècles, pourquoi ne sommes-nous pas encore parvenus au dernier avilissement ? Ces passions malfaisantes paroissent quelquefois s'arrêter dans leur course. Je n'y comprends rien.

Vous êtes difficile, monsieur le marquis, répondis-je en riant, si vous n'êtes pas content de la corruption à laquelle l'Europe s'est abandonnée, vous m'ouvrez un beau champ, et je pourrai faire une assez bonne satyre. Mais toute méchanceté à part, je me contenterai de vous expliquer ce qui vous embarrasse.

Je vous prie de faire attention, que la sagesse de la providence ayant voulu que les passions fussent le ressort général qui fait mouvoir les hommes, elles les a tempérées les unes par les autres. Les philosophes qui ont pris quelque soin d'étudier la nature du

Digitized by Google

cœur humain, ont fort bien compris cette vérité ; ils se sont moqués de ce stoïcisme brutal qui, dédaignant de se prêter à la foiblesse humaine, ne prêche que des vertus impraticables. Ils ont eu le plus souverain mépris pour la doctrine d'Epicure. Ils ont très-bien compris que le triomphe de notre raison étoit d'opposer les passions les unes aux autres, pour s'en rendre le maître, et les tenir dans un certain équilibre qui fait qu'on peut se servir de chacune d'elles, suivant le besoin qu'on en a. Au lieu de me dire que la colère est un mouvement déraisonnable de l'ame, et de me faire un beau sermon où je me peindrai avec beaucoup de raison, le vice de chaque passion, j'armerai mon orgueil contre ma colère, et en me condamnant à faire des excuses à la personne que j'aurai offensée, je parviendrai à calmer les bouillons de ma colère, et peut-être à rire de ce qui m'auroit irrité. Ma paresse calmera ma vengeance, me livrera au sentiment plus tranquille du mépris, qui servira à m'écarter des erreurs dans lesquelles je pourrois tomber, et qui sont le digne châtiment des passions viles. Je ne me bornerai pas à me sermoner contre l'ambition et l'ava-

Digitized by Google

rice; je me peindrai ces passions avec les couleurs les plus propres à m'en dégoûter; j'opposerai la crainte à des espérances immodérées qui voudroient me surprendre et m'égarer; j'emploierai ma paresse, et je verrai naître une égalité d'ame qui me préparera à être content de ma fortune. Si vous y réfléchissez bien, vous verrez qu'il n'y a point de passion qui ne trouve son contre-poison dans une autre.

Ce que les philosophes font avec tant de sagesse, remarquez que la nature, par les goûts différens qu'elle nous distribue, et la différente composition de notre physique, prépare les sociétés à cet équilibre des passions. Chez tous les peuples libres, ne découvrons-nous pas en effet que toutes les passions sont assez en mouvement pour nourrir notre esprit, mais se contiennent mutuellement, et sont obligées de prendre le masque de quelque vertu, quand elles paroissent sortir de leurs bornes. Elles servent donc alors à produire de grands caractères, et ces caractères, avant qu'ils ne soient enfin avilis par des bassesses, empêchent que les ames ne se ravalent et mettent une barrière entre les citoyens et les vices bas.

Dans

Digitized by Google

Dans les gouvernemens qui ne sont pas libres, les passions ne luttent point les unes contre les autres avec la même force, mais elles se succèdent; et une nation qui est prête à tomber dans l'avilissement où elles la conduisent, voit succéder une nouvelle passion. Les esprits ne sont plus remués de la même façon, et la cour, qui est l'ame de l'état, est remuée par des passions qui se contrarient et se retiennent mutuellement. Voilà ce qui retarde l'avilissement où doivent enfin conduire les passions basses et molles que fait naître une trop grande disproportion dans les fortunes, et ce choc, où l'avarice et l'ambition prennent une légère teinture de l'amour du bien public et de la gloire. Alors le citoyen s'en occupe; il loue ou blâme les opérations publiques, empêche la dégradation entière; ce qui n'arrive jamais dans ces gouvernemens despotiques, tels que celui du Turc, où les hommes esclaves n'ont aucune pensée, et se précipitent au-devant du joug, parce que personne ne pense plus qu'à sa sûreté particulière, et se trouve borné à son état.

Il n'y a point d'homme raisonnable, quand il voudra réfléchir sur les opérations de sa raison et de son cœur, qui ne sente, que

Digitized by Google

sans quelques-unes de ces passions, qui donnent du mouvement à l'ame, éclairent l'entendement et peuvent s'associer à quelques vertus, la paresse, la négligence, les voluptés le subjugueroient. Voyez Pline (*l.* 14, *t.* 3, *p.* 86.) Il en est de même du corps entier de la société; si elle parvenoit sans effort et sans traverse au but qu'elle se propose, si elle n'intéresse pas le citoyen à la chose publique, elle se trouveroit dans une sorte d'apathie qui, suspendant l'activité et le choc des passions, la perdroit nécessairement; elle ressembleroit à ces eaux stagnantes qui ne répandent que des exhalaisons pestilentielles. A mesure que les craintes ou les espérances d'un peuple diminuent, je ne sais quelle sécurité aveugle ou insouciante et stupide s'empare de son esprit, et ne permet aux citoyens que de s'occuper d'eux en particulier; sentiment destructif de la société, puisque les hommes n'ont pu se rassembler sous la protection des lois, que pour réparer leur foiblesse et s'aider mutuellement, ce qui suppose un bien public. Le vice du citoyen se communique aux magistrats, ou plutôt les magistrats portent dans les affaires publiques la bassesse du senti-

Digitized by Google

ment qu'ils avoient n'étant que citoyens; tant est forte l'habitude. Alors le magistrat ne songe qu'à ses besoins d'homme privé, et on doit voir disparcître subitement toutes les qualités néçessaires à la conservation de la société.

J'en reviens, mon cher pupille, à l'influence du climat, dont je vous parlois hier, et comme je vous le disois, il faut convenir qu'il y a des climats qui invitent d'une manière plus particulière les hommes à ces passions molles qui les dégradent. Telle est l'Asie méridionale; à peine la connoissons-nous, que nous la trouvons abîmée dans cette langueur de l'ame qui nous dégrade. De-là aucun sentiment de liberté et de patrie, qui sont les principes de l'élévation de l'ame, et sans lesquels l'homme ne considérant que ses intérêts particuliers, auxquels la politique n'a pu l'arracher, tombe dans le plus grand avilissement. De-là, cette pusillanimité qui résiste à tous les sentimens généreux, et qui les soumet sans peine à une routine misérable.

La nature toujours féconde, toujours favorable, y produit quelquefois des phénomènes, je veux dire de ces grands hommes propres

Digitized by Google

à produire des révolutions ; mais ils ne donneront qu'une secousse inutile aux esprits, qui, après avoir secoué leur inertie, retomberont bientôt dans leur état naturel. C'est ainsi que vous voyez l'Asie reprendre quelquefois des mouvemens de vertu, de générosité et de grandeur et avoir des accès de courage ; mais cet éclat n'est que passager. Le climat arrête bientôt et suspend les qualités qu'une secousse violente avoit inspirées. C'est ainsi que la gloire de Cyrus disparoît avec lui, et que ses établissemens sont bientôt oubliés ; que cette grande commotion que donne le caractère d'Alexandre, allume entre ses lieutenans, une vaste ambition qui doit dégénérer et devenir une passion basse et molle. Ils ne laissèrent cependant à leurs successeurs que des passions viles qui ouvrirent sous leurs descendans, l'entrée de l'Asie à la puissance Romaine et lui soumirent les vastes provinces de cette contrée. De-là, les traces peu profondes des mœurs que les Scythes et les Tartares portèrent en Asie, qui dégénérèrent si promptement, et qui seules peuvent faire la sûreté de l'état. Ne diriez-vous pas que faute de ces passions qui remuent l'ame fortement, ces peuples de l'Asie sont condamnés à lan-

Digitized by Google

gnir dans leur médiocrité ? C'est ainsi que la Chine n'a fait aucun progrès depuis deux mille ans ; qu'elle a été incapable de rien prendre des Tartares qui l'ont subjuguée, et que des bandes de voleurs, profitant de la foiblesse des Chinois, ont porté leur chef sur le trône, et laissé la nation toujours abandonnée à la mollesse de caractère, enchaînée par des vices bas, et incapable de profiter de ces révolutions.

Quand l'ame est une fois accoutumée à se laisser gouverner par les sens, par la recherche des plaisirs, elle tombe dans un état de langueur ; elle ne peut rompre ses chaines, et trouver, pour ainsi dire, une nouvelle vie, qu'en s'occupant du soin de ranimer ses sens et de se créer de nouveaux plaisirs ; cruelle barbarie et bien plus funeste que celle que nous reprochons à nos péres. C'est ce que nous commençons à éprouver en Europe, et c'est ce qui me porte à regretter notre ancienne grossiéreté. Voyez comment, avec nos recherches superflues, le génie se rétrécit parmi nous. En travaillant sans cesse à multiplier nos besoins, craignons qu'une imagination insensée, qui nous a été donnée pour une autre fin, en obéissant à nos sens

Digitized by Google

n'augmente leur empire, ne dégrade notre raison affaissée par l'ennui qui accompagne la satiété, et ne produise enfin sur nous des effets aussi funestes que le climat de l'Asie, et que notre ame ne devienne immobile si elle n'éprouve de nouvelles sensations.

Cette révolution est nécessaire, parce que n'y ayant de plaisirs durables et toujours nouveaux que ceux de la nature, que le temps renouvelle sans cesse, à peine notre funeste imagination veut-elle les hâter et les multiplier, que ces plaisirs n'inspirent qu'un engouement passager, et nous précipitent dans l'ennui. Notre cœur, toujours vide, court sans cesse après de nouvelles chimères au lieu de se replier sur lui-même et d'interroger la raison. De-là ce caprice de nos modes dont nous sommes sans cesse fatigués. On n'estime plus que les arts qui appartiennent à la volupté, et le génie d'un peuple semble se refugier dans les boutiques des bijoutiers, &c. A force de plaisirs insipides, un peuple n'en peut plus goûter de véritables; sa raison s'éteint, et l'homme privé de ce secours ne paroît guère élevé au-dessus de la condition des brutes.

Dans ce combat des passions molles contre les passions courageuses et nobles, nous avons

Digitized by Google

été plus heureux dans notre Europe. Représentez-vous tous ces barbares qui l'ont inondée et s'y sont établis. Ne trouvant que des peuples abrutis par le despotisme et livrés aux passions les plus avilissantes, il se fit un mélange de toutes les mœurs des vaincus et des vainqueurs ; mais ceux-ci ne pouvant point prendre subitement les mœurs des autres, les uns adoucirent un peu leur sauvagerie, les autres prirent malgré eux un peu de ces mœurs germaniques, et par l'exemple et l'imitation devinrent à leur tour barbares. Quoique tous habitassent des pays corrompus par les mœurs romaines, il en sortit un mêlange des anciennes coutumes qui fit naître, non pas des vices bas, mais d'une nature qui ne permettoit pas de s'amollir, qui rendit les hommes injustes et barbares, mais non pas lâches et vils. Et ce ne pouvoit être que par une longue suite de révolution que se prêtant aux besoins des nouvelles circonstances, les esprits devoient enfin s'éclairer par l'expérience, établir un droit public, favoriser les lois et donner plus d'autorité à la raison. Mais par une révolution fatale, ne diroit-on pas que les inconvéniens attachés à nos passions, ont à peine éclairé notre esprit et trouvé des

Digitized by Google

moyens d'y remédier ; que nous nous sentons fatigués des lois qui nous gênent et que nous nous encourageons à l'envie pour les renverser et les détruire ; et c'est pour s'opposer à ce malheur que la fortune, c'est-à-dire, la nature, par des événemens qui paroissent le fruit du hasard, vient s'y opposer, réveillant notre raison toujours prête à s'assoupir à la voix des syrènes, c'est-à-dire, des passions molles qui nous ravalent.

Les physiciens, mon cher pupille; disent, je crois, avec raison, que sans ces tempêtes et ces ouragans dont nous nous plaignons, l'air que nous respirons se corromproit et que les eaux salutaires se convertiroient en poison. Sans ces feux souterrains, sans ces volcans qui portent l'effroi et la désolation dans des cités et des provinces entières, la terre seroit frappée de stérilité et nous refuseroit ses productions. Notre monde a ses maladies comme nous avons les nôtres. Ou plutôt comme Pline, au lieu de nous plaindre de la nature, admirons ses prodiges dans notre globe. Ces philosophes ont, je crois, raison, et la nature ne fait jamais un mal que pour produire un bien. C'est ainsi que le monde moral comme le monde physique éprouve ses tempêtes et

Digitized by Google

ses ouragans ; les passions sont l'ame du monde moral, le mettent en mouvement, y produisent des bouleversemens, comme les ouragans dans le monde physique. C'est-là le grand laboratoire de la nature. On voit naître, comme dit Pline, de nouveaux objets; on en voit d'autres disparoître, la terre change de face, la mer voit disparoître des îles, et en produit de nouvelles ; les montagnes s'abîment, et de vastes plaines sont coupées par des montagnes. Ainsi on voit les nations s'anéantir pour faire place à d'autres.

Ces conquérans, ces hommes ambitieux qui désolent la terre, ou renversent leur république en foulant aux pieds tous les droits de la justice, je les regarde, mon cher pupille, non-seulement comme autant d'instrumens dont la providence se sert pour punir les peuples qui n'ont pas voulu se servir, ou plutôt qui ont abusé de ses dons, mais encore comme autant de moyens pour préserver la société de cette apathie malheureuse où nos sens nous conduisent enfin, à force de luxe, d'oisiveté et de voluptés. Malheur à toute nation qui n'éprouveroit aucune adversité ! Son bonheur ne seroit pas de longue durée. Par une loi éternelle qui doit entretenir dans le

monde moral comme dans le monde physique une action de mouvemens opposés, des accidens qui concourent à l'harmonie du tout en paroissant le renverser ; le même principe qui semble détruire successivement tous les êtres, vivifie tout, et produit une succession de générations qui se succèdent et conservent le monde.

De même dans le monde moral, la providence a préparé des tempêtes et des ouragans pour remonter notre raison, animer la politique prête à s'avilir. C'est ainsi qu'Annibal, en jettnt l'effroi dans l'Italie, réveilla le génie des Romains qui commençoit à s'oublier en jouissant de la paix après la première guerre punique. Il est nécessaire, pour s'opposer aux progrès des passions molles qui nous assiégent, que des troubles domestiques, ou l'ambition d'un voisin puissant retirent les magistrats et les citoyens de leur assoupissement ; il faut qu'ils soient remués par la crainte ou par l'espérance ; car quelle est la nation qui, sans ces deux passions, ne s'abandonneroit pas à la mollesse et à la négligence naturelle à l'homme ? Quel peuple, en jouissant du calme d'une paix profonde, conserveroit assez de courage pour n'en pas

Digitized by Google

abuser ? Comment sa raison pourroit-elle s'élever jusqu'à prévoir les vices avilissans qui doivent accompagner une trop grande sécurité ? Comment auroit-il le courage de s'élever aux grandes vertus, et de ne jouir de la paix à l'exemple des Lacédémoniens, que pour pratiquer les vertus qui mettent en état de faire la guerre à un ennemi qui voudroit troubler notre bonheur. Gardons-nous de désirer la paix, ou d'en jouir pour nous livrer au repos ; la paix deviendroit alors un poison mortel. Le goût des choses superflues régneroit seul. Cette paix ne donne point à l'ame cet enthousiasme dont elle a besoin pour s'élever aux grandes choses ; l'imagination qui n'est point remuée par de grands objets s'avilit et ne fait aucun effort, et vous ne verrez pas cette émulation de gloire qui a produit les siècles que nous admirons, parce qu'on diroit que la nature alors plus libérale avoit prodigué à pleines mains les talens du génie. La vertu même profite alors de cet enthousiasme pour se montrer avec toutes ses forces.

Faites attention, je vous prie, à ce que seroit devenue l'Europe, quand le gouvernement barbare des fiefs s'écroula sous ses

vices ; si chaque peuple, en se formant en grand corps d'état, n'eut pas vu naître dans son sein de nouvelles passions, ou plutôt si les passions, qui avoient désolé la terre avant la ruine de l'empire Romain, n'avoient reparu et produit de nouvelles rivalités. Au milieu de ce mouvement des passions, les états éprouvent, il est vrai, des fortunes différentes ; les uns prospèrent, les autres s'affoiblissent ; les uns sont détruits, d'autres s'élèvent sur leurs ruines. Ces éternelles révolutions sont un foyer où se forment les vertus les plus difficiles à pratiquer. Le génie s'aiguise, et nous avons vu renaître chez nous tous les talens qui honorent le plus la raison humaine.

Otez ce feu où cet aiguillon des passions dont je vous parle, et la société n'est plus qu'un cadavre ; toutes les parties en sont dissoutes, ou séparées les unes des autres, parce qu'elles ne sont unies que par l'amour de la patrie, l'amour des lois et l'amour de la liberté. Détruisez ces trois sentimens dans l'ame des citoyens en leur inspirant une trop grande sécurité, et sur-le-champ vous verrez chaque citoyen, tyrannisé par son amour-propre, se regarder comme le centre social auquel tout doit se rapporter. C'est alors que toutes les

Digitized by Google

passions les plus lâches triomphent, que l'intérêt public est oublié au milieu des vices les plus bas. L'entendement rampe avec le cœur; il n'est point alors de petit danger, car où il n'y a plus de courage, il ne doit y avoir que de la crainte. Alors, non-seulement les hommes sont séparés les uns des autres, ils deviennent même ennemis. Et si la politique dégradée sent par hasard le besoin de les rapprocher, ce sera de ses passions viles dont elle se servira pour faire inutilement un lien entre eux. L'argent deviendra la récompense de toutes les vertus et de tous les talens, comme Crassus, qui imagina des couronnes d'argent qui imitoient les feuilles de laurier ou de chêne, dont on couronnoit, et avilit ainsi ceux qui méritoient cette récompense. Mais si vous vous rappelez ce que vous avez lu dans mes principes de morale, vous verrez que c'est jetter de l'eau sur le feu pour l'allumer.

Il me semble, me dit mon pupille, en m'interrompant, que je saisis le fil et la liaison de vos principes. Ce que vous avez eu la bonté de m'apprendre sur le caractère national, sur l'influence des différens gouvernemens et même du climat, me développe

Digitized by Google

fort bien quelle doit être la marche des passions, tant que la politique est assez habile pour conserver ce génie, après avoir été assez heureuse pour l'établir, et se précautionner contre les accidens qui peuvent déranger cette harmonie. Mais jusqu'à présent, soit qu'elle ait été maniée par des hommes incapables d'embrasser tous les objets de la société, de deviner la liaison naturelle des événemens dont vous me parlez, ou la nature de nos passions; soit qu'elle ait songé à profiter des vices de la société et des lois, plutôt qu'à les corriger; elle n'a point été assez heureuse pour réussir dans cette entreprise en donnant une nouvelle force aux lois, et en prémunissant le génie national contre les tentations auxquelles la différence des conjonctures expose les nations.

Vous n'avez que trop raison; ces passions sans lesquelles nous ne serions que des automates, sont dans une éternelle activité. Chacune d'elles tâche et travaille à étendre son empire, et ce qui achève de me désoler, ce sont les passions molles qui tiennent à nos sens qui ont déclaré une haine éternelle aux passions généreuses : il me semble voir la guerre des esclaves contre les Romains. Voilà

Digitized by Google

là cause véritable de toutes les révolutions que les sociétés éprouvent. Mais au milieu de ces révolutions, je voudrois tâcher de découvrir si elles ont encore une marche certaine. Car il paroît des hommes extraordinaires qui bouleversent tout un état, et qui ne laissent apercevoir aucun rapport ni aucune liaison entre les événemens contraires qui se succèdent. Voyez, par exemple, ces Athéniens si fiers, si avides de gloire après la défaite de Xercès; ils ne songent qu'à rendre la liberté à leurs colonies d'Asie, et un moment après vous les voyez se lasser de leur gloire, devenir les tyrans de ces mêmes colonies, et oublier si fort leur sûreté et leur gloire, qu'ils portent un décret qui déclare ennemi de la patrie tout citoyen qui proposera de détourner les sommes données pour les spectacles, pour les employer à la guerre et repousser leurs ennemis.

Fort bien, mon cher pupille, mais ce phénomène qui vous étonne, vous paroîtroit dans l'ordre naturel des choses, si vous aviez fait attention à tout ce qui s'est passé depuis la guerre Médique jusqu'au moment que fut porté ce décret déshonorant dont vous parlez. Que les hommes qui succédèrent à Thémis-

tocles et à Aristide eussent proposé cette loi infâme, ils auroient été couverts d'une honte publique ; toutes les passions nobles et généreuses des Athéniens auroient été soulevées.

Mais remarquez comment se prépare cette grande révolution. Les Athéniens, trop pauvres pour fournir aux frais nécessaires de la guerre qu'ils méditoient, sont obligés de traiter avec leurs colonies pour recevoir des subsides, et porter la guerre en Asie. Dès ce moment, ne remarquez-vous pas que ces subsides sont un piège pour la vertu des Athéniens ? En voyant une nouvelle richesse dans la république, et les succès qu'elle devoit lui procurer, seroit-il possible que l'ame des citoyens ne fût point chatouillée par la plus lâche des passions, je veux dire l'avarice ! En voyant les avantages que la république obtenoit en Asie, et devoit aux tributs des colonies, chaque Athénien ne devoit-il pas juger qu'il lui seroit utile d'avoir aussi de l'argent pour améliorer sa fortune particulière ? La tentation est violente ; le moyen d'y résister ! On double donc, on triple, on quadruple les tributs des colonies, qui de leur côté prennent de l'humeur. La liberté leur paroît trop chère ; elles se plaignent et

et les Athéniens déjà corrompus par les plaisirs que leur avoit prodigués la libéralité des colonies, sont injustes, et osent déjà accuser leurs alliés d'injustice. La lâcheté des colonies d'Asie, leurs occupations basses, font qu'elles aiment mieux payer des subsides pour la guerre que d'y contribuer en payant de leur personne; et cette lâcheté est une semence de lâcheté jettée dans Athènes.

Vous sentez que toutes les passions méprisables qui avoient si bien servi l'avarice, doivent devenir, et deviennent plus insolentes de jour en jour; ayant affoibli les passions nobles, elles se montrent avec plus d'audace. Elles parviennent par degrés à cette extrême insolence qui leur est naturelle. Périclès, qui veut dominer dans sa ville, et qui ne peut y dominer que par les vices auxquels elle s'abandonne successivement, en hâte les progrès. Les théâtres sont ouverts, les Athéniens y courent en foule; plus ils se livrent à ces fêtes, plus les images de leur gloire et de leur liberté s'affoiblissent dans leur cœur. A leurs anciennes idées, il en succède de nouvelles. Telle est la marche de notre entendement; et à mesure qu'on se familiarise avec celles-ci, les autres s'effacent, et le génie national est dé-

Digitized by Google

truit, et ne reparoîtra plus que par bouffée. Il s'efface enfin entièrement; la révolution est faite, et le décret dont vous parlez est porté, et ne scandalise plus.

Toute révolution qui arrive dans un état, qui doit son esprit national à des lois, est le fruit des événemens, qui comme à Athènes, amènent des circonstances qui donnent de nouvelles idées aux esprits, et remuent dans les cœurs de nouvelles passions qui diminuent la force des anciennes, et parviennent par dégrés à n'en laisser subsister aucune trace.

Ce n'est point cette multitude innombrable qui forme le fond des états, qui peut faire naître les révolutions; elle les attend. C'est aux événemens, puisqu'elle est incapable de penser par elle-même, et qu'elle se livre par habitude à sa routine ou à une nouveauté qui flate ses sens, à les préparer. Quand il se présente de ces événemens extraordinaires, si vous voulez prévoir quelle marche prendront les passions, ne consultez plus le caractère national, il ne subsiste plus; le peuple déplacé et arraché à ses habitudes, enfilera la route que lui indiquera un homme de génie qui saura flatter ses passions, les tromper et les conduire à son but.

Digitized by Google

S'il joint à ses talens supérieurs une vertu égale, il pourra peut-être ranimer les sentimens généreux des citoyens, s'ils ne sont pas entièrement étouffés, ou s'il y a encore de la vigueur dans les ames. Si le courage est totalement abattu, vous verrez Caton, qui ne parle aux Romains qu'une langue étrangère, et qui n'est plus entendu que par quelques hommes assez habiles pour savoir que la politique ne fait pas des miracles, et ne ressuscite point les morts. Il imite alors le pilote assailli par la tempête; il resserre et plie ses voiles, louvoye et ne tend plus au port; il va au plus près, et aborde où il peut.

Il me semble qu'on ne voit aussi bien dans aucune autre histoire, que dans celle de la république Romaine, le jeu, le cours et la marche des passions, et leurs différentes métamorphoses, suivant la différence des conjonctures. Permettez-moi de m'étendre un peu là-dessus. Tandis que les Romains étoient divisés par leurs querelles au sujet des prérogatives dont les Patriciens jouissoient, et que les Plébéïens vouloient partager, cette idée occupoit toutes les ames, les élevoit et les associoit à l'amour de la patrie et de la justice; il y eut quelques ambitieux qui se flatèrent de profiter

Digitized by Google

de cette division apparente pour usurper le souverain pouvoir; mais leurs espérances devoient n'avoir aucun succès ; leur entreprise devoit échouer, parce que tous les citoyens étoient intimement liés et unis les uns aux autres par leur amour de la liberté, de la patrie, de la justice, et par leur courage et leur esprit national, sans mêlange de ces passions basses et molles dont nous nous entretenons, et dont un Manlius auroit profité pour établir sa tyrannie. Remarquez qu'on ne le put condamner, qu'en assemblant le peuple dans un lieu d'où l'on ne pouvoit découvrir le Capitole, que Manlius avoit défendu contre les Gaulois. Il étoit alors impossible qu'il s'élevât un Catilina, parce qu'alors on ne connoissoit aucun des vices qui le préparèrent dans la suite, et qui devoient lui donner aisément tous les complices dont il avoit besoin pour former une conjuration qui auroit vraisemblablement réussi si Rome n'eut pas eu Cicéron pour consul.

Vous verrez que Rome n'a rien à craindre jusqu'à la fin de la seconde guerre punique. Mais cette guerre, qui non-seulement comprima les vices qui commençoient à se montrer, mais qui fit paroître tout ce que la sagesse,

Digitized by Google

le courage, la magnanimité ont de plus sublime, commença à être pour les Romains un fardeau trop pesant. Pourquoi le premier Scipion l'Africain ne dit-il pas comme le second, « ne demandons plus aux Dieux un accroissement de fortune ; que leurs bienfaits se bornent à conserver celle dont nous jouissons ». Dans l'ivresse de la prospérité, les Romains, comme vous savez, portèrent la guerre en Asie ; s'ils ne l'avoient pas fait, ils auroient été perdus dès ce moment ; et c'est là que se développèrent toutes les passions basses qui devoient ruiner la république.

Les grands ne pouvoient point posséder impunément toutes les richesses du monde, et le peuple ne pouvoit point voir sous ses yeux le spectacle de ces richesses, et se contenter de son ancienne pauvreté. Elle lui avoit donné des vertus, elle ne doit plus lui donner que des vices ; mais les vertus qui ne sont point d'accord, quand il s'élève quelque querelle entr'elles, ont toujours un principe de réunion qui les rapproche et les concilie. Les vices, au contraire, ne peuvent faire aucun traité entr'eux, et pour avoir plus de force, ils se livrent nécessairement à de plus grands excès.

Digitized by Google

S'il s'élève dans ces circonstances un ambitieux, homme de génie, il voit tout ce qu'il peut se promettre de la corruption des mœurs. Il prévoit la résistance des riches, capables de tout pour ne se pas laisser dépouiller, et l'emportement du peuple pour servir sa cupidité. Il voit les haines, les injures, les vengeances; il est aisé de les rendre atroces, et de forcer la multitude à se donner un maître pour avoir un protecteur. Telle fut la politique des Gracques, qui vouloient profiter des vices pour contenter leur ambition. La république n'eut rien à leur opposer, et elle n'échapa à la tyrannie que par l'action, tant louée de Scipion Nasica, et que les politiques Italiens ont appellée un coup d'état. Il attaqua le tribun ambitieux à main armée sur son tribunal, et cette violence nécessaire, parce que les lois n'avoient plus de force, que le génie républicain étoit détruit, découvroit le secret de l'état, et ne permettoit plus à la république de se relever. Mais l'ambition, depuis Tibérius Gracchus passa par divers échelons; son frère, plus entreprenant, parce que les passions des riches s'étoient montrées avec plus d'audace, succomba dans son entreprise. Marius lui succède; plus ambitieux que César et Pompée, il n'aspire

Digitized by Google

point comme eux à la tyrannie ; son ambition se borne encore à servir la république et à la sauver ; et Sylla qu'il veut dépouiller, s'irrite, et pour se venger devient un tyran ; telles sont les passions dans un état sans règle ; elles s'irritent les unes par les autres. Sylla se rend odieux pour ne pas succomber, et son abdication tranquille dévoila le secret de la république ; l'ambition ne connoîtra plus de bornes.

Si Tibérius Gracchus avoit réussi dans son entreprise, vous l'auriez vu tenter de détruire ce qui subsistoit de grandeurs dans les sentimens, par la politique adroite avec laquelle Auguste essaya la patience des Romains, apprivoisa leur courage ; et s'il avoit trouvé un Brutus, Caïus Gracchus plus impétueux, moins maître de ses passions, auroit le premier donné l'exemple des proscriptions pour se débarasser des bons citoyens, intimider les autres par la crainte, ou les gagner par des bienfaits ; et il auroit eu un Tibère pour successeur. Telle est la politique des passions et leur marche.

Alors, si vous voulez voir, mon cher pupille, le cours et la marche des passions, dans un état où les passions lâches luttent et combattent contre les passions généreuses, exa-

minez ce qui reste de ces dernières, ou plutôt des habitudes qu'elles ont fait contracter, e des opinions dont les esprits sont imbus, et d'où doit résulter une conduite différente dans les passions. En voyant que les passions les plus lâches des Romains sont jointes cependant à des idées de puissance, de conquêtes, de guerre et d'ambition, vous jugerez qu'elles auront un caractère différent que dans un pays où le commerce, l'argent, l'avarice et les plaisirs domestiques n'auroient donné que des idées basses de bonheur et de prospérité, et vous pourrez prévoir la rapidité plus ou moins grande de la décadence et de la ruine de l'état que vous observerez. Vous les suivrez ces passions dans leur marche, et vous verrez que l'amour d'envahir, de s'agrandir, de piller les nations, l'empire étant mis à l'encan, entretint les Romains sur les frontières dans cette discipline, qui fit faire encore des conquêtes. Les empereurs, s'ils se livroient a passions, en étoient punis; l'usurpateur, forcé d'avoir du courage, faisoit respecter sa puissance chez les étrangers, et les vices bas des citoyens ne gagnèrent les armées qu'après que les empereurs eurent acquis une certaine solidité, et se livrèrent par conséquent à la

Digitized by Google

mollesse, s'avilirent en traitant avec les Barbares.

En voilà assez, mon cher pupille, pour vous faire entendre ma pensée. Tant qu'un reste de vertu luttera contre les vices, et s'opposera à leurs progrès, vous verrez ce combat des passions dont nous nous entretenons. Mais si vous y faites bien attention, vous verrez qu'insensiblement les dernières gagneront du terrein, et qu'enfin ces grandes passions, pour se satisfaire, s'apprivoiseront, et disparoîtront en quelque sorte, en étant forcées de se prêter aux conjonctures, et d'adoucir leur rudesse pour ne pas révolter des hommes qui en seroient effrayés.

Alors ces hommes extraordinaires que la nature ne cesse point de répandre dans le monde pour entretenir dans la société le mouvement dont elle a besoin pour ne pas succomber sous des passions misérables, vous les verrez toujours se deguiser, cacher une partie de leur caractère, et ne plus paroître enfin que des hommes tels, à-peu-près que tous les autres. Pourquoi ce changement? C'est qu'un homme est nécessairement incommode à lui-même, quand il incommode les autres.. Poussé dans le commerce de ses concitoyens, on l'a

Digitized by Google

un peu adouci par l'éducation qu'il a reçue, et ses maîtres l'ont déjà changé en l'imbibant de leurs préjugés. Le commerce journalier de ses concitoyens gênera son génie ; et dans le mouvement du monde, il verra amasser sans qu'il s'en aperçoive toutes ces qualités distinctives de caractères qui, comme autant d'angles raboteux et aigus, blessent les corps qui les approchent. Je les compare aux galets répandus sur les côtes de la mer, et qui étant poussés et repoussés continuellement par le flux et le reflux, prennent tous enfin une forme ronde.

J'aimerois assez à examiner ce que Marius, Sylla, Pompée, César, Octave, Antoine, &c. auroient été dans les temps les plus heureux de la république Romaine ou dans nos temps modernes. J'ai ébauché cette idée dans les principes de morale que je vous ai confiés. Ces hommes, nés avec des passions impérieuses et caractéristiques, auroient été les dignes collègues des Camille, des Fabricius, des Scipion, si le régime austère des mœurs publiques les eut dirigés. Ils n'auroient au contraire montré qu'une partie de leur caractère et de leur génie, si, se trouvant embarrassés et, pour ainsi dire, empâtés par les préjugés,

Digitized by Google

les opinions et les habitudes aujourd'hui connus en Europe, ils eussent été façonnés à se prêter à cette manie puérile, qui nous fait une loi d'être principalement attachés à ces qualités qu'on appelle agréables, charmantes et aimables; suite funeste de l'empire que les femmes ont usurpé, et qui a trop appris aux hommes à rechercher l'estime par des qualités peu estimables et très-voisines des vices avec lesquels elles s'associent si facilement.

Je ne sais point trop ce que seroit aujourd'hui Marius en Europe. Né dans une classe de citoyens condamnés à l'obscurité, et qui au contraire lui fit à Rome un parti puissant, il auroit trouvé par-tout une barrière insurmontable que l'esprit d'intrigue sans génie ne l'auroit point aidé à franchir. Dans les emplois obscurs de quelque légion, son esprit, sans espérance, n'auroit point pu prendre son essor. Les idées sublimes que son génie lui auroit fournies le feroient passer pour un visionnaire ridicule auprès des patriciens qu'il ne pourroit dégoûter et qui l'écraseroient. Auroit-il pu dire au peuple, les grands languissent dans leur orgueil, parce qu'ils croyent que toutes les dignités leur appartiennent,

et qu'ils ne peuvent les remplir médiocrement qu'en chargeant quelque plébéïen de leurs fonctions. Ses camarades le trouveroient bisarre et incommode, et l'Europe a sans doute méconnu plusieurs de ces Marius, qui se sont fait tuer à la tête de leur compagnie de grenadiers, et qui n'auroient été que d'incommodes lieutenans-colonels, que leurs colonels indulgens et faciles trouveroient trop brutaux; et on n'auroit jamais soupçonné ni ces talens, ni cette vaste ambition qui n'étoit pas contente de sept consulats, et qui vouloit, toujours agissante, être toujours à la tête des affaires.

Sylla plus souple, plus docile, plus propre à se prêter à toutes les circonstances et à en tirer parti, fut forcé à une ambition sans bornes, parce qu'il ne pouvoit éviter sa ruine sans se rendre le maître de tout, et fatigué, ou plutôt ennuyé de son pouvoir, il eut, dirai-je la force ou la foiblesse de l'abdiquer. La conduite de Sylla en traitant dans la cour de Bocchus me fait conjecturer qu'elle seroit sa conduite, étant né dans une monarchie tranquille, ou agitée par des troubles domestiques. Peut - être avons-nous quelque Sylla dans quelqu'un de ces seigneurs qui pa-

Digitized by Google

roissent si différens de lui. Dans la république Romaine, les mœurs, les habitudes du temps, l'arracheront aux plaisirs obscurs qui ternirent sa première jeunesse, et aujourd'hui, j'ai peur qu'il y persévéreroit.

César, homme de qualité, et dominé par une ambition fière et impérieuse, auroit certainement fait fortune parmi nous. Dans nos temps de ligue et de guerre religieuse, il auroit mieux profité de la foiblesse de la cour que les deux premiers ducs de Guise. Dans des temps tranquilles, il auroit voulu commander les armées comme connétable, et être roi sous le nom de premier ministre. Il y a bien loin des dignités que je lui suppose à celle de dictateur perpétuel qui lui donnoit l'empire du monde. Né avec cette intelligence supérieure qui embrasse toutes les parties du gouvernement, son ambition auroit été satisfaite en se voyant réellement le maître de tout.

Voulez-vous le faire renaître à Rome, vous le verrez aspirer au pontificat, se rendre le maître du sacré collége, se prêter aux tempéramens qu'exige le génie de cette cour pacifique, songer avec un dépit caché à son ancienne puissance, et gouverner

Digitized by Google

enfin plutôt en grand prince, qu'en pieux pontife.

Transportons actuellement César dans notre Pologne, et vous allez voir ce qui doit résulter de son excessive ambition et de son génie si capable de la servir. Puisqu'il n'y a point ici de gentilhomme un peu considérable qui ne nourrisse sa vanité oisive de l'idée agréable qu'il peut être roi, vous pensez bien que César voudra absolument monter sur le trône. Il ne s'amusera point dans une vie oiseuse à faire ce que nous apellons des châteaux en Espagne, et à s'occuper de ce qu'il feroit s'il étoit roi; il travaillera sans cesse à le devenir. Ces cabales, ces partis qui divisent les grands deviendront entre ses mains autant d'instrumens de sa fortune. Comment s'y prendra-t-il? je n'en sais rien, car je ne suis pas César. Il verroit certainement des routes et des moyens que je n'aperçois pas. Et non-seulement il parviendroit à être roi, mais cette manie éternelle des rois de Pologne de rendre leur couronne héréditaire, deviendroit en lui une réalité; et ce que Gustave Vasa a fait en Suède, il l'exécuteroit en Pologne. Il auroit profité des mœurs des Sarmates, pour faire respecter la Pologne,

Digitized by Google

car il avoit trop de génie pour craindre les talens de ses sujets, et appréhender leur liberté.

Mais ce César, si favorisé de la fortune, voulez-vous le voir tomber dans le dernier avilissement ? vous n'avez qu'à le faire naître à Constantinople ou dans la Grèce. Vous ne trouverez qu'un intrigant bas et souple, qui ne peut rester tranquille, et dont l'esprit enchaîné et écrasé par le spectacle de tout ce qui le frappe, se glissera humblement dans l'antichambre d'un bacha pour y chercher la fortune et l'acheter par des bassesses ; voyant toujours un cordon autour de son cou ou un glaive sur sa tête, son génie disparoîtra. Et pourquoi me tromperois-je ? ce pays si favorable au génie et aux talens, produit encore des Miltiade, des Thémistocles, des Epaminondas et des Lycurgue ; et tous ces grands hommes ignorés ont laissé tomber l'empire Ottoman, autrefois si redouté, dans ce mépris qui annonce sa ruine.

Ne croyez pas, mon cher pupille, que je ne cherche qu'à vous égayer par ces suppositions, que vous trouvez peut-être bizarres. Non ; elles sont très-propres à vous convaincre des vérités dont je vous parlois hier.

Digitized by Google

et de l'influence des divers gouvernemens et des climats qui compriment ou exhaltent plus ou moins notre ame, et se servent différemment de nos passions, qui nous rendent ou méprisables ou dignes de l'estime publique, suivant qu'elles sont dirigées à une fin honnête, et constantes avec tenue.

Quand vous verrez donc, mon cher pupille, de ces événemens ou de ces personnages importans qui, profitant de quelques circonstances heureuses, pour donner une secousse à la république et changer l'état de la société, semblent annoncer un nouvel ordre de choses, si vous ne voulez pas vous tromper grossièrement, examinez avec attention quel est le génie national dans cet état. Voulez-vous n'être point la dupe de vos craintes ou de vos espérances, voyez quel progrès ont fait les passions molles, et ce qui reste des passions généreuses, qui peuvent seules avoir assez de constance pour persévérer dans leurs entreprises. Une bouffée de colère et d'emportement ne suffit pas pour déranger les idées d'une nation, quand ces passions y sont anciennes, et que les esprits y sont accoutumés. Les plus grands talens doivent alors échouer, à moins que les

Digitized by Google

les troubles ne durent assez long-temps pour les effacer peu-à-peu et faire place aux passions nouvelles.

Cromwel est un des hommes les plus extraordinaires dont parle l'histoire, il auroit été un Marius et un César chez les Romains. Son ambition se développant et s'étendant par degrés, il parvint, avec le secours du fanatisme, dont les accès violens et impétueux peuvent tout oser et tout se permettre, à s'emparer de la puissance publique. Mais dans le temps qu'il se rend le maître de sa patrie, sous le titre de protecteur, l'idée de la royauté n'étoit point effacée dans les esprits, car les Anglais, à leurs questions théologiques, avoient toujours joint des questions politiques. Cromwel commença une révolution, il s'affermit, il est vrai, dans son pouvoir, par la force de son génie, mais à sa mort, le protectorat devoit disparoître. Le fanatisme qui l'avoit élevé devoit se lasser de ses désordres, et le pouvoir despotique de Cromwel qui n'avoit servi qu'à faire regretter le pouvoir modéré des rois, sous lesquels les grands et le peuple vivoient plus heureux, poussoit les esprits à reprendre l'ancien gouvernement; et la

Digitized by Google

révolution devoit être prompte, si le fils du tyran n'avoit pas les talens de son père, pour se faire craindre et admirer en même temps. Elle le fut en effet. Richard Cromwel se démit de son pouvoir qui l'accabloit. Charles II, errant et sans amis, fut rappellé par le général Monk qui cédoit à l'impulsion générale des esprits, et Charles fut reçu à Londres aux acclamations du peuple.

Il faut qu'un peuple soit las de sa situation, qu'il ne puisse la souffrir, pour qu'une révolution produise une situation durable ; à moins qu'il ne s'agisse d'une démocratie, où le peuple aveugle sur ses intérêts, et toujours précipité dans ses résolutions extrêmes, peut se livrer à un véritable tyran, en croyant ne se donner qu'un protecteur.

Dans les autres gouvernemens, les révolutions se préparent avec lenteur, et le gouvernement qui a perdu toute sa force, se soutient encore par l'habitude et l'opinion publique. Les lois n'avoient plus d'autorité dans la république Romaine. Le gouvernement ne pouvoit plus contenir les ambitieux ; cependant, comme je vous l'ai dit, les deux Gracques, Marius et Sylla déchirèrent la république, mais n'établirent pas un nouvel

Digitized by Google

ordre des choses. La révolution nécessaire n'étoit point encore mûrie sous César vainqueur de la république à Pharsale ; je ne sais quel courage impatient ne lui permit pas de prendre des mesures pour faire aimer son autorité ; il en fut puui. Mais les conjurés ayant renversé le tyran et non pas la tyrannie, il devoit rester à Rome un mélange de passions opposées, qui se combattoient et qui toutes se formant des espérances ou des craintes contraires, laissoient l'état dans une anarchie effrayante et orageuse qui devoit enfin inviter les esprits au calme, et à se reposer dans le premier port qui seroit ouvert.

Les citoyens qui disputèrent entr'eux la dépouille de César partagèrent, pour ainsi dire, la république en trois monarchies indépendantes, jalouses et ennemies les unes des autres, après avoir fait périr tous les bons citoyens, et détruit, par leur mort, l'esprit de liberté. La crainte étoit semée partout, on n'entrevoyoit que des malheurs; développez là les effets de la crainte, qui s'abandonne aux passions les plus molles et les plus viles. Octave, après avoir détruit ses collègues, laissa subsister l'image de la

Digitized by Google

république, et fut assez heureux pour laisser après un règne sous lequel il s'étoit élevé, une nouvelle génération ; des tyrans livrés à toutes les passions les plus basses qui devoient fatiguer Tibère par leur servitude et à qui quelques empereurs, tels que les Antonin et les Trajan, ne pouvoient rendre aucune ame ; toutes les passions qui pouvoient causer, je ne dis pas des révolutions, mais des troubles, étoient étouffées ; et les Romains ne furent plus que les instrumens des armées qui perdirent l'Empire.

Cromwel ayant eu le même succès qu'Auguste, auroit pu se faire la même politique; il s'étoit accoutumé à feindre les sentimens qu'il n'avoit pas, et à cacher ses passions. Son fils Richard auroit été souverain comme Tibère, si plusieurs ambitieux avant lui, eussent essayé la puissance souveraine, et fait en quelque sorte oublier la royauté et détruit la pairie et les grandes maisons. Lisez avec attention l'histoire des révolutions de Suède, par M. l'abbé de Vertot, et vous verrez que c'est de cette manière que la fortune prépare l'élévation de Gustave Vasa, et affermit la puissance de sa postérité.

Au milieu de ces convulsions qui agitent

Digitized by Google

quelquefois les sociétés, ne faites pas attention aux fougues de la multitude. Chez les peuples qui ont de l'imagination, on est capable, comme on dit, de donner un coup de collier. On s'émeut avec véhémence, l'imagination embellit tout, mais elle est également le jouet et de l'espérance et de la crainte, et si l'espérance la réveille subitement, la crainte l'étouffe avec la même célérité, et multiplie les chimères les plus propres à effrayer, comme elle avoit exagéré les biens qu'elle promettoit; et on se lasse promptement de ses entreprises, si, n'ayant que des passions molles, on tente ce qui n'est praticable qu'à des passions généreuses.

Alors, mon cher pupille, si vous voulez prévoir la marche des passions, tâchez de vous renfermer dans votre philosophie, et de vous soumettre d'avance aux événemens de la fortune, et dans ce calme, ne considérez plus que le caractère des personnes qui sont à la tête des affaires. Vous vous ferez une méthode pour connoître la vérité, si vous étudiez avec soin les lettres de Cicéron. C'est-là que ce grand homme rendant compte à Atticus, ou à quelqu'autre de ses amis des mouvemens et des intérêts divers qui menaçoient

Digitized by Google

la république, nous dévoile en grand politique sa profonde connoissance du cœur humain. Il va chercher le sort de l'état dans le jeu des passions qu'éprouvent les citoyens qui aspirent à s'emparer de la puissance des lois; il pèse, pour ainsi dire, les passions des ambitieux incapables de se concilier et qui se sont fait des partis; par là, il pénètre dans l'avenir, et tandis que sa morale l'attache à Pompée dont l'ambition, plus lente que celle de César, semble servir la république, il prévoit qu'il n'y aura plus de république, quelque soit le vainqueur, parce que Pompée a une ambition pleine de vanité qui se vengera des Romains pour ne lui avoir pas offert la toute puissance, et qu'il sera vaincu, parce que César a une ambition agissante, et assez sage pour se vouloir faire aimer et rendre son joug léger.

Vous verrez dans une de ses lettres à Atticus, c'est, je crois, la vingt-unième du second livre, avec quelle profondeur de génie il cherche dans les passions les causes des événemens. Nous sommes menacés, dit-il, des plus grands malheurs. Il y a peu de temps que la situation des affaires étoit agréable à la multitude, et déplaisoit aux gens de bien qui souffroient sans pouvoir se

Digitized by Google

résoudre à prendre un parti. Tout est changé; la situation présente des choses est odieuse à tout le monde, et on ne peut penser sans frémir à ce qui doit en résulter. Nous pouvions nous défendre et mourir tranquillement; nous pouvions voir disparoître la liberté sans mouvemens convulsifs; mais aujourd'hui ce n'est plus cela. Notre ami Pompée, qui n'a jamais éprouvé d'injures ni d'affront, gâté par la flatterie et l'engoument du peuple dont il a été l'idole, tout couvert d'une gloire, dont lui seul se souvient encore, en cherche de tout côté les restes, mais inutilement. Les yeux tristes et baissés, ne sachant quel parti prendre, il se flatte encore, se repent cependant de ce qu'il a fait, et craint de se faire mépriser en voulant se rétracter. Il sent que les gens de bien le haïssent, et que les méchans ne sont plus ses amis, exposé, continue Cicéron, aux plaintes et aux sifflets qu'il entend, il se déplaît à lui-même autant qu'aux autres; il n'est pas tombé peu à peu du faîte de sa gloire et de son crédit, sa chûte a été soudaine; il en est aigri, il en périt de chagrin; et combien ne dois-je pas craindre que cet homme, si peu accoutumé aux disgraces, toujours si ardent dans ses entreprises, et si

heureux jusqu'à présent les armes à la main, ne soit pas le maître de sa colère et de sa douleur. Il prendra un parti extrême, et plus il voit qu'on le hait, plus nous devons craindre sa vengeance et son ressentiment.

Voilà donc, mon cher marquis, à quoi tiennent ces grandes révolutions qui changent la face du monde en nous livrant au tumulte des passions, et devroient nous faire connoître le prix d'une sage obscurité qui nous préserve de tous ces combats. Ne sentez-vous pas quel doit être le choc des passions dans un homme qui se repent en secret de sa modération, qui rougit d'avoir été la dupe de César, qui ne lui laisse, en le serrant de près, que la ressource de la guerre pour retenir un pouvoir qui lui échappe des mains, et qu'il espéroit que la république lui confieroit tout entier. Ses passions doivent s'exalter et prendre toute une teinture de cette vanité confiante qui promet tout succès à l'ambition active de César. Je m'attends que Pompée, aigri, marchera à la tyrannie, et que, trompé dans ses espérances, il punira les Romains de n'avoir pas déposé à ses pieds leur liberté et les droits de la république, et de lui avoir

Digitized by Google

donné la peine de les asservir. Pompée n'avoit point la sorte d'ambition qui pouvoit alors réussir à Rome, car l'ambition varie suivant les différentes passions et les différentes qualités de l'esprit avec lesquelles elle s'associe. Il vouloit dominer en n'ayant point d'égal dans une république qui, ne pouvant plus subsister, devoit produire des tyrans, et susciter des ennemis implacables à César dont le crédit l'irritoit.

C'est ainsi, mon cher pupille, que les passions basses, ruinant enfin les principes des gouvernemens les plus sages, laissent usurper l'empire aux passions que les lois affoiblies ne peuvent plus gouverner. Alors ces passions, qui ne sont plus dirigées vers le bien public, se tournent nécessairement vers le bien particulier de chaque individu. Alors toutes ces passions viles qui tiennent à nos sens s'amollissent, se concentrent en elles-mêmes, prennent la route que le gouvernement leur ouvre; audacieuses dans une république guerrière, ou vouées à l'intrigue dans celle où les citoyens ne sont occupés que de leurs affaires domestiques, et accoutumés à une politique d'intrigue qui ne bouleverse pas l'état par des coups d'éclat, mais en détruisent len-

Digitized by Google

tement et à petit bruit les fondemens. Ainsi les états éprouvent une décadence différente. Je ne suis plus étonné de voir tout sacrifier aux voluptés ! Que pouvez-vous espérer d'un peuple qui ne considère plus sa liberté que comme une marchandise dont il trafiqué lâchement. Mais il n'est pas encore temps de vous parler de leur extrême dégradation.

Arrêtons-nous un moment à voir comment se fait cette dégradation. Les habitudes de courage, de grandeur qu'on a contractées dans des circonstances plus heureuses luttent encore pendant quelque temps, la décadence se fait par dégrés, c'est une espèce de fièvre intermittente : et vous verrez quelquefois une nation paroître avec un grand éclat dans le moment même qu'elle est dans une décadence qui annonce sa ruine.

Quand vous verrez une puissance former de grands projets en s'abandonnant à son ambition, quand de grands talens donneront de grands succès ; avant que de vous effrayer et de crier à la monarchie universelle, comme ont fait successivement les ennemis de la maison d'Autriche et de la France, je vous invite à bien examiner sur quels fondemens cette puissance établit sa fortune et ses es-

Digitized by Google

pérances. Les moyens et les talens qu'elle emploie, sont-ils les fruits d'un ordre constant qui doit sans cesse les renouveller et les perpétuer; vous pouvez prédire à cet état une grande fortune, mais à mesure qu'elle s'accroîtra; elle s'avance vers la décadence, elle marche à travers des précipices; et cette puissance pourra dire, ou plutôt dira surement d'elle-même, ce que les Romains ont dit de leur république : *Vincendo victi sumus.* (Pline. *L.* 24. *P.* 313.) Nous avons été vaincus par nos propres victoires.

Pourquoi? c'est que les passions nobles qui subsistent encore, par un artifice ingénieux, se servent bientôt des passions les plus lâches, et achètent les vertus et les talens dont elles ont besoin pour réussir, à prix d'argent, ou en prodiguant mal à propos des récompenses qui s'aviliront par le mépris qu'inspireront les hommes méprisables qui les obtiendront, tandis que la prospérité les rendra elles-mêmes moins attentives, leur ôtera de leur énergie, et qu'elles s'affoibliront au milieu des tentations auxquelles elles seront exposées.

Cette décadence seroit prompte, si la nature toujours attentive à nos besoins, ne

Digitized by Google

se servoit pas de nos passions mêmes les plus violentes pour combattre les plus lâches, et ne remuoit les peuples en les agitant quelquefois, et n'empêchoit par-là leur assoupissement, et n'appliquoit, sinon des remèdes, du moins des palliatifs aux maux de la société; ce que les remords produisent sur les particuliers, les grands hommes le font dans la société. Ils suspendent le mal, et la société erre à l'aventure et pendant quelque temps entre le bien et le mal. Ces grands hommes ne manqueront jamais quand le gouvernement sera formé de façon à les faire paroître. Dans la décadence des mœurs, les vertus et les talens sont plus timides, ils sentent qu'on les estime moins, ils ont moins de confiance, et pour s'aider, ont recours à des moyens indignes d'eux. Ils perdent peu-à-peu leur fierté et leur caractère; mais il y en aura toujours qui seront assez hardis, c'est-à-dire, assez parfaits, pour n'être pas les maîtres de se cacher; frappés vivement de la vérité, entraînés par une grandeur et une étendue de génie, qui les élèvera au-dessus de leurs passions, parce qu'ils savent ce qu'ils doivent attendre de celles des autres hommes; ils sont en état, en les frappant à propos,

Digitized by Google

ou de corriger les vices du gouvernement, ou d'en arrêter les progrès, et d inspirer du moins à leur société, une effervescence passagère qui remonte les ames, qui suspend la décadence des lois, et semble donner un nouveau caractère à une nation; et l'effet en est différent, suivant la nature des gouvernemens.

Tels ont été plusieurs grands hommes chez les peuples anciens, tels ont été plusieurs princes, plusieurs magistrats chez les peuples modernes. Je pourrois vous en citer un grand nombre depuis Charlemagne jusqu'à Gustave Adolphe; mais bornons-nous à ces deux grands hommes.

Vous savez quelle étoit la situation de nos pères sous les derniers rois de la race Mérovingienne; ils alloient subir le sort des peuples qui les avoient précédés dans les provinces Romaines, et qui s'étoient laissés corrompre. Les Pepin vinrent à leur secours. Charlemagne paroît; il arrête les Barbares, les fixe dans la Germanie, et pour rendre à ses sujets les qualités qui les avoient établis dans les Gaules, toutes ses lois, tous ses établissemens ne tendent qu'à diminuer son autorité et à inspirer aux Français, ce courage, cette constance et cet amour du bien

Digitized by Google

public qui devoient les rendre capables, non pas de se plier aux lois et de les aimer constamment ; mais qui réveillèrent du moins en eux des passions fortes et vigoureuses qui, par l'enchaînement des vicissitudes qu'elles devoient éprouver, devoient les rendre capables de cette audace, qui, en les conservant contre les étrangers, produisit chez eux des révolutions, mais propres à empêcher que les ames ne s'engourdissent dans le repos et la jouissance des plaisirs et des voluptés qui perdent les nations. En effet, si vous suivez bien le fil de ces passions, vous verrez qu'elles s'opposoient à toutes ces passions molles qui ont dégradé l'Asie, et dont nous commençons à sentir les atteintes.

Gustave Adolphe monta sur le trône dans des temps plus heureux, et le serment qu'il fit en y montant, de défendre et de protéger les lois et les droits des différens ordres de la Suède, n'a été trop souvent dans les princes qu'un piége pour subjuguer plus aisément leurs sujets. Ayant reçu en Prusse une blessure qui fit craindre pour sa vie, il demanda au chancelier Oxenstiern, qui seroit son successeur au trône: ce sera, répondit le chancelier, le prince Palatin Casimir, ou

Digitized by Google

son fils Charles Gustave. Dieu vous en préserve, répliqua le roi, la nation se repentiroit bientôt de les avoir choisis; des princes accoutumés aux lois d'Allemagne ne sauroient pas obéir aux vôtres. En effet, ce prince avoit fait insérer dans le serment des rois de Suède, qu'ils gouverneroient le royaume de l'avis des états et du sénat.

Ce prince étoit trop grand, il méditoit de trop grandes choses, pour croire que des esclaves sans courage pussent les exécuter sous ses ordres. Je me rappelle une anecdote qui vous fera plaisir : son père Charles IX fit trancher la tête à un comte de Sparre qui n'avoit d'autre crime que de n'être pas courtisan; le fils de cette malheureuse victime de la basse et pusillanime ambition de Charles, sembloit porter un deuil éternel de son père. Gustave monté sur le trône, respecta la douleur de ce malheureux fils, et cependant ne négligea rien pour l'adoucir. Ces soins étoient inutiles; le jeune Sparre étant toujours livré à son chagrin, le roi le conduisit un jour dans une promenade écartée, là, il l'embrasse avec tendresse, mon cher Sparre, lui dit-il, pourquoi me punissez-vous de l'injustice de mon père? Il vous a ôté le vôtre. Si vous ne

Digitized by Google

voulez pas m'aimer comme votre frère, vengez-vous; il se découvre en même temps la poitrine, et présente son épée à un ennemi qui tombe à ses pieds, et lui jure, en se relevant, une amitié éternelle. Ne voyez-vous pas là un homme taillé à l'antique. A ce trait, je vois le génie créateur de la guerre.

Un prince tel que Gustave Adolphe procure à sa nation un siècle de grandeur. Mais si cette magnanimité ne tient qu'aux qualités personnelles du prince, et non pas à un gouvernement dont les ressorts remuent sans cesse les ames et les élèvent à la magnanimité; ce caractère s'affoiblira peu-à-peu et éprouvera une nouvelle décadence. Il faut convenir que dans nos grands états on n'a pas les mêmes moyens de réformer les lois et d'imprimer un ressort général aux républiques, que dans celles de la Grèce ou de Rome. En effet, nous tenons à un trop grand nombre de passions viles, basses et molles, qui nous sollicitent sans cesse, et en suivant de près cette guerre éternelle des passions, on voit que nous sommes perdus si notre raison ne travaille pas sans cesse à donner aux vertus un charme qui combatte l'illusion des plaisirs par lesquels les vices tentent continuellement

à

Digitized by Google

à nous séduire. Nous ne sentons pas assez notre foiblesse ; nous nous exagérons trop nos forces, et contens d'être tous à-peu-près égaux, nous ne travaillons point à devenir supérieurs ou meilleurs.

Vous voyez, mon cher pupille, comment les passions parviennent à tout détruire. Dès qu'elles ont ébranlé le gouvernement de toutes parts, n'est-il pas aisé de prévoir leurs nouvelles entreprises, et l'insolence avec laquelle elles abuseront de leurs avantages ? Les citoyens qui, en s'imitant les uns les autres, se seront unis et ligués sous la foi de leurs vices, bien plus sûre que celle des sermens, pour abolir et rendre ridicules les vertus, doivent se diviser pour profiter de la ruine des mœurs. Chacun se livre alors à ses inclinations naturelles, et l'état chargé de plaies, tente inutilement d'appliquer quelques palliatifs, parce que la masse du sang est infectée d'un venin mortel.

Toutes ces passions dispersées forment chacune de leur côté des entreprises ; mais enfin elles se réunissent toutes sous la bannière de l'avarice, parce que toutes achètent leurs plaisirs et ont besoin d'argent continuellement, parce que les plaisirs que crée notre

Digitized by Google

imagination exigent toujours de nouvelles richesses. Concevez-vous ce que devient un pays où l'avarice domine ? Je vous dirai que l'avarice, toujours vigilante, toujours avide, a pour excellens et fidelles lieutenans-généraux, le luxe, le faste, la volupté, passions qui sont le fruit de l'imagination, toujours pauvres, parce qu'elles ont toujours de nouveaux besoins, elles ne se lasseront jamais de butiner, de se ruiner, et de piller encore pour réparer une fortune toujours insuffisante et prête à s'évanouir. Alors mille de ces passions basses, abjectes, obscures et insensées qui suivent cette armée de pandoures et qui en sont comme les goujats, parviennent par leur nombre à s'emparer en effet de tout le pouvoir.

Mais pour quitter enfin ce style trop figuré, vous sentez qu'une nation où l'amour de l'argent est devenu la passion dominante est en proie à tous les vices dont je viens de parler. Tout sentiment de vertu et même d'honneur est étouffé, parce que tout y est vénal. On n'est même plus susceptible des vices qui supposent quelque courage et laissent à l'ame une certaine force. Il faut que la misère rende de jour en jour le peuple plus vil, et que les richesses rendent de jour en jour les riches plus arrogans, quoique de jour en jour

Digitized by Google

plus nécessiteux. Ceux-ci ne peuvent plus penser; leur raison est éteinte, et les autres ne l'osent pas, et la société n'est plus qu'un amas d'oppresseurs et d'opprimés qui s'avilissent mutuellement; n'ayant plus de citoyens, n'espèrez pas d'avoir des magistrats. Une stupeur générale s'empare de la république; qu'arrive-t-il alors? les gens de bien qui pensent encore, se renferment en eux-mêmes, se bornent à pratiquer dans une vie privée les devoirs de l'humanité, et cherchent des amis que la morale leur réunit.

Ne diroit-on pas, mon cher pupille, que les sociétés entières sont soumises aux mêmes révolutions que l'âge fait éprouver à chaque particulier? Comme notre raison s'est formée, s'est etendue avec les années, et au milieu des circonstances où nous nous trouvons, ne diroit-on pas qu'elle s'use enfin elle-même avec nos sens. Je commence à m'apercevoir de cette triste décadence. Notre mémoire, en n'obéissant plus avec la même diligence à notre volonté, notre esprit ne conserve plus la même activite. Les objets ne frappent plus nos sens avec la même force; nous éprouvons que notre attention se fatigue et se relâche; nous desirons de jour en jour plus foiblement,

Digitized by Google

nous voulons de jour en jour plus mollement; et cette raison qui pourroit prendre un plus grand pouvoir sur des passions à moitié éteintes, n'est plus capable de les gouverner malgré leur foiblesse. Au lieu d'une reine respectée, ce n'est plus qu'un conseiller timide, qui gronde, mais sans succès, en voyant que tout va mal. En un mot, nous commençons, en vieillissant, à vouloir le bien, mais pour l'exécuter, nous n'avons plus la même force ni la même ardeur qui nous ont autrefois si fidellement servi pour faire le mal si facilement.

Pour suivre cette comparaison de la vie des états à la nôtre, combien d'états comme une foule d'hommes, n'ont jamais pu sortir de l'ignorance de l'enfance ! Les uns ne sont parvenus à la jeunesse que pour en avoir les folies ; quelques autres ont acquis les qualités solides de l'âge viril, mais aucun n'a pu échapper à la caducité, à moins qu'ils n'éprouvent le sort des Saguntins. Quand on y est enfin parvenu, on languit dans les infirmités de la vieillesse ; on voit le bien, mais on n'a plus la force de le faire. On voudroit retenir la société sur le penchant de sa ruine ; mais les lois sont méprisées, mais les citoyens s'applaudissent de leurs vices, et s'il leur reste

Digitized by Google

quelque force, c'est pour les défendre et résister au bien, qui paroîtroit une tyrannie insupportable. On peut, dans les nations qui ont de l'imagination, réveiller peut-être quelqu'étincelle de courage; mais cette étincelle, tombant sur des matières qui ne peuvent s'allumer, ne produit aucun effet. Et ce qui prouve cette caducité, c'est que les révolutions les plus étonnantes s'opèrent sans trouble, sans combats, et par une espèce de gradation générale qui ne laisse aucun caractère; c'est qu'on n'a plus de caractère. Alors un peuple semble encore quelquefois vouloir sortir de son apathie, et renoncer à ses vices, mais ses efforts sont vains. L'Angleterre va vous en fournir un exemple. Elle voudra subjuguer les colonies d'Amérique et ses efforts inutiles ne serviront qu'à la dégrader; car bien loin de la corriger des vices qui sont agréables et qui abaissent l'ame, on s'en glorifie, et on croit être supérieur à ses voisins, parce qu'ils imitent notre corruption et la copient.

J'ouvre, mon cher pupille, une vaste carrière à vos méditations. Plus vous avancerez, plus vous vous apercevrez qu'il vous reste de chemin à faire; qui peut en effet se flatter de démêler les mêlanges infinis et les accouplemens mons-

Digitized by Google

tueux, doù il naît, si je puis parler ainsi, de ces passions bâtardes qui jettent les ames dans le dernier avilissement, et qui modifient de cent façons différentes, les caractères qui paroissent être les mêmes ? Dans les particuliers, on se trompe souvent, mais ce n'est pas la même chose dans le corps entier de la république ; toutes ces petites différences qui arrêtent souvent un homme, disparoissent dans une nation, ou sont emportées sans résistance par le torrent ou la force de la passion qui domine. Etudiez sur-tout le caractère avec lequel elles tendent à déformer tous les gouvernemens. Examinez comment les mœurs se dépravent, comment étant corrompues, elles affoiblissent, ou plutôt corrompent les lois et accreditent les nouveautés. Dès que les principes d'un gouvernement sont détruits, soyez sûr qu'il erre à l'aventure, au gré des événemens et des circonstances, qui doivent sans cesse changer; et bientôt il y aura des vertus dont on ne connoîtra plus même le nom et dont cependant la société a besoin pour ne pas périr par ses propres mains, ou par celles de ses voisins.

La raison nous crie qu'il n'y a point de société qui ne puisse, et ne doive aspirer à l'immortalité ; et son empire seroit en effet

Digitized by Google

immortel, si elle étoit assez vigilante, assez précautionnée pour prévoir ses malheurs dans l'avenir, et s'opposer aux changemens qu'elle éprouve. Dans sa décadence même la plus entière, elle pourroit reprendre une nouvelle vie, si elle avoit, comme les Spartiates, l'esprit de s'abandonner encore courageusement à la conduite d'un Lycurgue, et d'aimer ses nouvelles lois ; mais vous sentez sans peine que les passions molles la rendent incapable de cette ferme et généreuse résolution, et la raison nous dit en même-temps qu'une société dégradée n'est que trop semblable à ces malades qui se refusent opiniâtrement aux conseils salutaires d'un médecin qui veut leur prescrire un régime rigoureux, ou des remèdes amers.

Que devons-nous faire, mon cher pupille, quand les sociétés refusent leur salut ? Il faut nous soumettre alors avec repect aux décrets de la Providence ; car rien n'arrive dans ce monde sans sa permission. Puisque nous sommes tous soumis à la mort, pourquoi nous plaindrions-nous que nos ouvrages fussent soumis à la même destinée ? Puisque les générations se succèdent les unes aux autres, pourquoi sur les ruines des empires ne s'en éleveroit-il pas d'autres pour éprouver à leur

Digitized by Google

tour le même sort, s'ils consentent à se livrer au courant de leurs passions ? Que notre orgueil s'humilie, et ne nous empêche pas de hâter les revolutions que la nature paroît préparer.

C'est en étudiant avec attention la nature, le cours et la marche des passions que vous pourrez vous faire une divination politique. Sans doute que nos foibles yeux ne peuvent point lire dans tous les secrets de la destinée, mais cette destinée se cache-t-elle toute entière à nos regards ? Quand l'espérance et la crainte, passions qui ne nous abandonnent jamais, nous arrachent aux passions qui ne paroissent s'occuper que du moment présent, et nous portent dans l'avenir; est-il vrai que jamais la prudence ne portera devant elle un flambeau qui nous fasse entrevoir et démêler dans l'éloignement quelques objets légèrement tracés qui cherchent à nous échapper. Sans sortir des bornes qui nous sont prescrites, osons nous affranchir d'une humble et lâche défiance de nous-mêmes, et qui nous empêcheroit de connoître toute l'étendue des bienfaits de la Providence.

Il y a un art, mon cher pupille, pour apprendre à lire dans l'avenir; et je le saurai quand

Digitized by Google

j'aurai appris par mes méditations, à descendre dans l'abîme du cœur humain, et les opérations de notre entendement; puisque c'est par l'opération de ces deux mobiles que nous nous conduisons. Je vous l'ai dit, nous n'avons que deux principes pour agir, notre raison et nos passions. Cette vérité n'est contestée de personne. N'est-il pas égalemeut évident que notre raison nous instruit de tous nos devoirs, et nous donne les conseils les plus propres à faire notre bonheur, tandis que nos passions ne nous offrent que des plaisirs dont il faut nous défier, et comme je ne me lasserai jamais de le dire, nous conduisent à un précipice en nous fascinant les yeux? Voilà mes augures, mes auspices. Ces deux vérités ne me dévoilent-elles pas en quelque sorte l'avenir? Puis-je me tromper, quand je prédirai des succès à un peuple dont toutes les institutions doivent élever l'ame des citoyens, les attacher au bien public, en les dégageant; pour ainsi-dire, de toutes les misères de l'humanité? Mes prédictions ne seront-elles pas justifiées, quand j'aurai annoncé à un peuple lâche la ruine de sa liberté? et quand je verrai que la politique ne cherche à réveiller les passions généreuses, qu'en augmentant les ressorts des passions viles?

Digitized by Google

Si les vertus et les vices dispensés dans la même mesure, paroissent se balancer et conserver une sorte d'equilibre entr'eux, je me trouve d'abord enveloppé d'un brouillard épais. Ma raison lente ne distingue rien clairement, et n'entrevoit, pour ainsi dire, qu'un mêlange confus de prospérités et de malheurs. Une fortune capricieuse me paroît devoir décider de tout ; mais mes études du cœur humain viennent alors à mon secours. Si ces vertus que je retrouve encore sont des restes d'une vertu que les vices ont entamée, tous mes doutes sont dissipés. Je sais que les vices toujours entreprenans et toujours enhardis par leurs succès, achèveront de mettre en déroute ces vertus ébranlées qui ont abandonné leur rang et lâché pied. Si ces vertus, au contraire, sont nouvelles, et, par un retour heureux, se sont indignées et soulevées contre les vices, si, par des établissemens solides, elles préparent leur fortune, et se sont assez animées pour avoir remporté quelques avantages sur les vices ; je me livrerai à quelque douce espérance, mais je craindrai un retour fâcheux, j'attendrai de nouvelles épreuves, et ne pouvant point prévoir si des circonstances malheureuses ne

Digitized by Google

dérangeront point leur conduite et ne leur inspireront pas quelque terreur panique, je n'attendrai rien de ces fortunes subites qui ne sont dues qu'aux talens d'un homme supérieur qui se met à la tête des affaires et dont la mort fait la perte de l'état. A quoi a servi aux Macédoniens, un Philippe et un Alexandre? un Cyrus aux Perses, un Thémistocle à Athènes, un Epaminondas à Thèbes, un Annibal à Carthage?

J'avoue que je compromettrois beaucoup l'honneur de mes prophéties, en annonçant les événemens qui sont suspendus sur cette république; mais ne nous hâtons pas; plus je porte mes regards perçans dans l'espace des temps, moins les ténèbres seront épaisses. Un jour nouveau commence alors à m'éclairer; lorsque je me rappelle la doctrine dont je vous entretiens depuis trois jours, les ruses des passions, leur constance et l'ascendant que les plus basses ont sur les plus généreuses; alors, je n'ose plus me promettre de prospérités constantes; et des demi-prospérités produiront une confiance qui endormira les passions nobles, tandis qu'elle donnera plus d'activité à leurs ennemis, et ces demi-prospérités deviendront une source iné-

Digitized by Google

puisable de désordres, de foiblesse et de corruption.

Ce que je vous dis, vous en verrez la preuve, mon cher pupille, en jetant les yeux sur les hommes que vous connoîtrez; vous rencontrerez tous les jours dans le monde de ces hommes qui ne s'étant pas fait des principes qui embrassent toute leur conduite dans les différentes conjonctures où nous nous trouvons, et qui nous apprennent à pressentir les dangers pour les éviter, n'ont plus enfin qu'une vertu si molle et si complaisante, qu'elle ne sert plus qu'à donner aux vices le masque d'une fausse honnêteté, et qui suffit pour accréditer les vices les plus bas.

Je reviens sur mes pas; car il est des vérités qu'il ne faut jamais perdre de vue. Nous sommes convenus, si je ne me trompe, que les hommes n'ont imaginé des lois et des magistrats, que pour venir au secours de leur raison; et pour enchaîner, s'il est possible, leurs passions dont ils avoient éprouvé cent fois les suites funestes. Ces lois et ces magistrats, ce sont des barrières que nous avons mises entre nous et les vices qui nous assiégent. Mais si les sociétés, dans cet éta-

Digitized by Google

blissement, n'ont pas montré la même habileté, pourquoi, je vous prie, leur sort seroit-il égal ? Tandis que l'une jouira de son bonheur sous la protection de ses vertus, l'autre ne sera-t-elle pas tourmentée par ses vices ? Dans cette place, dont les fortifications s'écroulent de toute part, et dont les ouvrages ne se prêtent pas un secours mutuel, je me rendrois, dit un capitaine habile, au premier coup de canon. Dans celle-ci, je soutiendrois un siége de 20 ou de 30 jours. Dans cette autre, je ne serois obligé de capituler qu'au bout de trois ou quatre mois, peut-être même pourrois-je lasser la constance de mes ennemis, et les ruiner par les fatigues de leur siége. Il me semble qu'un politique, après avoir examiné la constitution d'un état, étudié ses lois, ses mœurs, ses vices, ses ressources, pourroit prédire sans témérité ses disgraces, ses révolutions, les dégrés de sa décadence et enfin sa ruine. Il n'est question que de compter les barrières ou les fortifications qu'un peuple a placées contre son avarice, son ambition, le luxe, la mollesse, la tyrannie et l'anarchie.

Joignez à tout cela ce que nous avons dit sur la marche réglée et constante des

Digitized by Google

passions, et il me semble qu'il vous sera aisé de deviner d'avance la destinée des sociétés. Ne vous laissez point éblouir par un certain éclat que répand quelquefois un peuple; la fortune toute seule produit quelquefois de ces phénomènes, sur-tout dans les nations qui ont de l'imagination. Mais ne comptez pas sur ces lueurs passagères de prospérité; les vices ne sont que suspendus, et leur orgueil se prépare à se montrer avec plus d'audace, et à persuader même aux citoyens que ce sont eux qui ont produit ces miracles. C'est ainsi que les Anglais, dans la dernière guerre, ayant dû à des hasards particuliers leurs succès, se sont enfoncés plus avant dans leurs préjugés, n'ont pas profité des leçons du docteur Broon, traitent leurs colonies d'Amérique avec une dureté qui leur donnera assez de courage pour résister à la tyrannie, et mettre dans tout son jour leur foiblesse et leurs vices.

Il vient enfin un moment où les passions les plus lâches ont dérangé ou plutôt brisé tous les ressorts du gouvernement : la nature continuë à produire des hommes de génie; mais les passions molles et les vices qui les accompagnent les étouffent. A peine

Digitized by Google

cet enfant destiné à devenir un grand homme, seroit-il en état de voir les objets qui l'entourent, qu'il commenceroit à être corrompu. Tandis que la raison encore incertaine se forme par les objets qui la frappent, nous lui apprendrons à estimer nos misères. Il est lié et garroté par les préjugés et les erreurs qui l'environnent, et des vices bas ont subjugué sa raison avant qu'elle puisse s'étendre. Au lieu d'un grand homme, vous n'aurez donc qu'un homme un peu moins plat que les autres, et dans lequel on rencontrera de temps en temps les saillies d'un heureux naturel ; elles cacheront même une partie de leurs sentimens pour ne pas paroître ridicules et bizarres.

Je conviens que dans les nations dont je parle, on éprouve ce mal-aise qui doit accompagner les vices, mais il n'est pas assez actif pour inspirer une résolution généreuse. Au lieu d'un remède efficace, mais qui effraie les passions, on se contente de quelques palliatifs qui ne changent rien. Comme un malade qui ne peut trouver aucune attitude qui lui convienne. dans son lit de douleur, se tourne et se retourne sans cesse, mais sans succès; de même, une nation tente de toutes les nou-

Digitized by Google

veautés qu'elle peut imaginer. Il n'y a plus aucun fil qui lie ses idées, elle les oublie toutes, et n'ayant plus d'esprit national, elle erre au gré de ces passions basses et molles qui produisent toujours de nouvelles calamités. La raison étant éteinte, l'imagination doit dominer, mais qu'est-ce que cette imagination occupée à servir des passions molles et basses? Alors toutes les lois sont mobiles, inconstantes et incertaines; il n'y a plus ni passé ni avenir pour la société; elle n'est occupée que du moment présent; ce qui l'affecte aujourd'hui, demain lui déplaira. A force d'éprouver des changemens on s'accoutume à ne compter sur rien; on est trop loin des vues de la nature pour tenter même de s'en rapprocher. Au milieu de tous ces changemens, quelle confiance le citoyen peut-il prendre? Tant qu'il ne compte sur rien, il est forcé à ne compter que sur lui-même, et le lien de la société est rompu.

Fin du quinzième et dernier volume.

TABLB

Digitized by Google

TABLE

Des matières contenues dans ce volume.

Fin de la table du quinzième et dernier volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google